



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

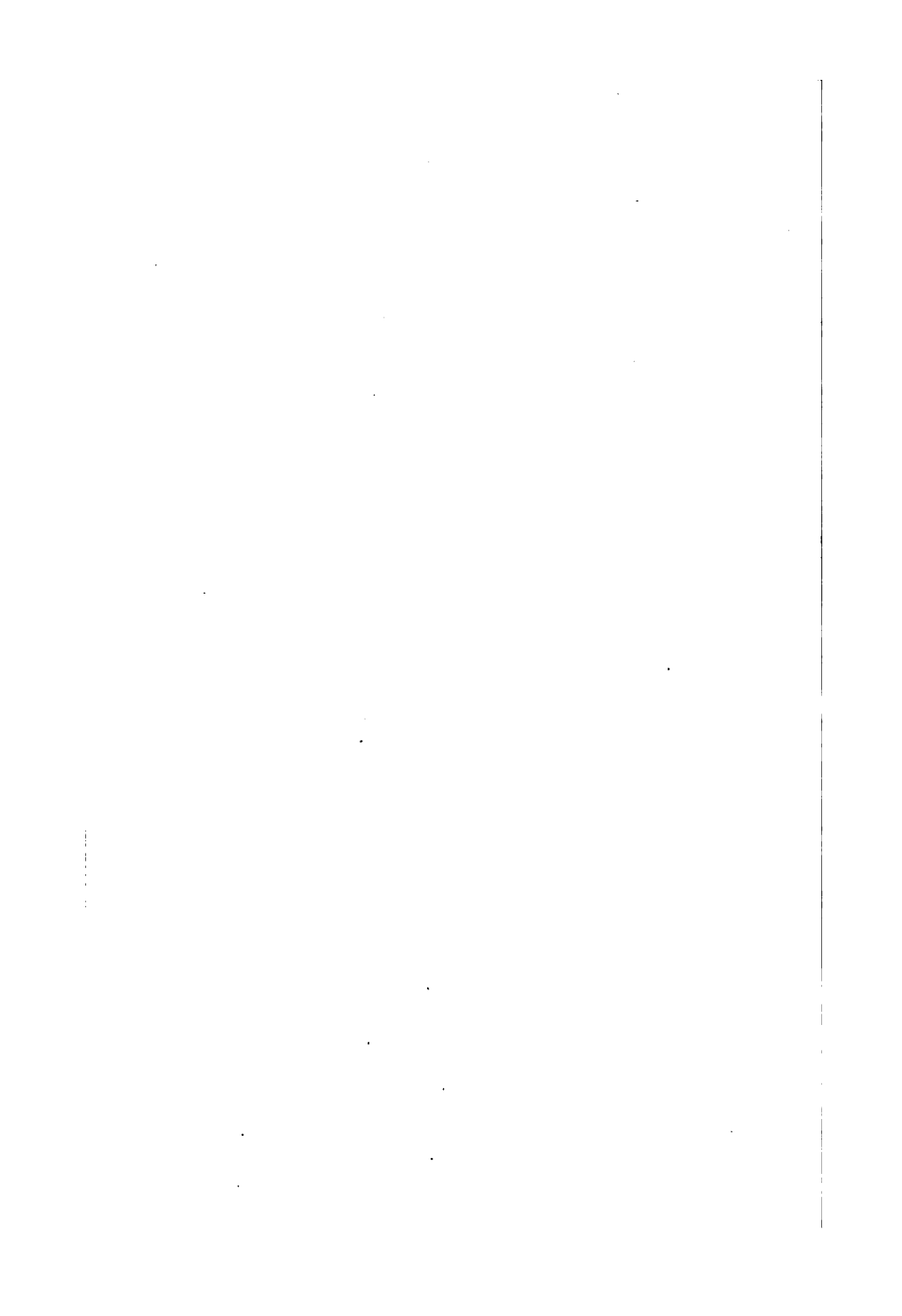




Vet. 1. III B 1816

30

sig.



LES MAUVAIS INSTINCTS

HISTOIRE

D'UN

PREMIER AMOUR

PAR

AURÉLIEN SCHOLL



PARIS

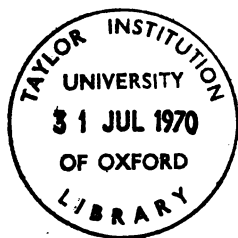
COLLECTION HETZEL

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1860



A GEORGE SAND

Comme un témoignage de mon admiration et
de mon respect.

AURÉLIEN SCHOLL.



Combien elle est à plaindre la femme que nous aimons avant de savoir aimer! C'est sur son cœur que s'essayent nos forces, et nous n'avons même pas la conscience des coups que nous portons. Exigeants par jeunesse, jaloux par instinct, féroces par curiosité, absolus par ignorance, injustes par amour-propre, nous torturons et nous laissons l'âme la plus aimante et la plus dévouée.

L'apprentissage de l'amour ne se fait pas dans les livres; la théorie ne suffirait point. Il faut un amphithéâtre, il faut un scalpel, il faut des cadavres. La science est impitoyable; et l'amour n'est pas seulement un sentiment, c'est aussi une science.

Cette perversité de l'enfance qui coûte les ailes à la mouche, les antennes au hanneton, les plumes au moineau, ne l'apportons-nous pas dans notre premier amour?

Les désirs de domination, les expériences *sur le vif*, les colères, les abus de pouvoir sont les mauvais in-

instincts de notre cœur qui commence à peine à marcher.

Cet âge est sans pitié.

Plus tard, quand la curiosité des sens est assouvie, quand la fièvre des premiers transports est calmée, il nous prend un retour de tendresse et de compassion pour cette première femme qui nous a bercé dans ses bras et dont nous avons mordu, ensanglanté le sein.

On s'aperçoit alors qu'on n'aimait pas la première femme qu'on a cru aimer.

Fruits verts, fruits amers.

Dans l'histoire que nous racontons aujourd'hui, la sincérité des personnages désarmera, nous l'espérons, les sévérités de la critique. Hélène essaye d'aimer son mari, Gaston essaye d'aimer Hélène. L'un et l'autre, ils s'efforcent — et retombent découragés. Les aspirations de la femme artiste et les instincts exclusifs du poète se contredisent, se choquent et se lassent dans le désordre d'une liaison anormale.

L'auteur, n'ayant pris parti pour aucun de ses personnages, n'a pas ménagé l'un plus que l'autre. Puisse le public ménager l'auteur!

A. S.

HISTOIRE

D'UN

PREMIER AMOUR

A MADAME DE R.....

L'histoire que vous me demandez, Madame, n'est pas aussi simple que vous paraissez le croire. On vous a fait sur mon compte des récits si étranges, que vous avez refusé d'y ajouter foi; je vous en remercie. Pour prononcer sur nos actions, ce n'est pas assez de les connaître, il faut encore se mettre au point de vue de celui qui les a commises. Il ne suffit pas qu'un tableau soit placé dans son jour, il faudrait, pour le bien juger, entrer dans les passions du peintre au moment où il a com-

posé son œuvre. Ce que vous appelez un récit est une confession, et une confession délicate. Quand je vous aurai tout raconté, je ne vous aurai pas tout dit. Vous connaîtrez les actes; il faudra deviner leur mobile.

Pour vous obéir, il m'a fallu placer une table auprès de la bibliothèque, puis une chaise sur la table, puis moi sur la chaise, et atteindre un coffret qui dormait là-haut, plein de lettres et plein d'amour, volcan éteint et couvert de cendres.

Mes yeux se sont remplis de larmes quand j'ai ouvert ces archives de ma jeunesse.

J'ai tout vidé sur le tapis. Il y avait deux petits peignes en écaille, des nœuds de velours et de rubans, deux bracelets en cheveux, un collier de jais, un busc qu'elle avait oublié ce jour-là; il y avait des roses desséchées, sans couleur, des bouquets de violettes et des branches de lilas qui exhalaient le foin, puis des lettres et encore des lettres, les unes sur papier rose, les autres sur papier bleu, et d'autres aussi encadrées de noir. Il est arrivé tant de choses pendant ces trois années-là!

Je n'ai pas osé regarder le portrait qui, sans doute, ne ressemble plus. J'ai retrouvé une petite fiole d'éther que j'étais allé chercher le soir où elle s'est trouvée mal, son voile de mariée qu'elle m'avait donné, tout enfin !

Certes, je n'aurais pas violé cette sépulture, si ce n'avait été votre volonté, Madame.

Ces lettres sont restées ardentes et jeunes ; nous seuls avons vieilli !

C'est une amère ironie que de relire ces protestations démenties, de retrouver ces serments violés. O trahison ! Comme elle a vite oublié ! Ce papier, ces guenilles ont eu plus de durée qu'un amour qui devait être éternel.

Ces liasses usées, dont les coins sont recroquevillés et les marges jaunies, c'est son enfance, c'est son journal de jeune fille ; l'écriture est fine, irrégulière, les lignes sont déliées et timides. A côté, voici les lettres de son mari, cet Hermann que vous connaîtrez bientôt ; là, les confidences des amis de pension, l'aveu de leurs premiers sentiments, la confession de leurs premières inquiétudes. Cet album que voici, c'est tout le cœur de l'épouse : les

dernières pages sont couvertes de jambages et de grosses lettres bien lourdes, les premiers essais de son enfant. Ce qu'elle m'écrivait, à moi, je ne le relirai pas, car je ne l'ai point oublié...

I

Il y a douze années de cela et j'avais vingt ans à cette époque. C'est le jour de notre premier rendez-vous, le 21 janvier, qu'elle me remit tous ses papiers. J'avais loué, rue de Bagatelle, une maisonnette entre deux jardins. Hélène était avec moi depuis le matin. Je ne sais où elle avait trouvé des violettes pour en garnir la cheminée; elle était entrée comme le printemps, des bouquets à la main, un sourire sur les lèvres; puis quand la journée fut avancée, elle parla de se retirer et se mit à renouer ses longs cheveux devant la glace.

Tandis qu'Hélène achevait sa toilette, je promenais dans l'appartement un regard de

satisfaction. Il y avait évidemment, dans le choix et dans l'arrangement des meubles et des objets, un souvenir de mes lectures et une préoccupation byronienne; mais, tel qu'il était, cet intérieur me paraissait plein de charmes. La lanterne chinoise, les peaux de tigre, les statuettes élancées, les trophées accrochés à la muraille sur laquelle les pipes turques tuyaient la hache et l'épée, c'était bien la synthèse d'un cabinet de lecture au xix^e siècle : j'étais de mon époque.

Un rayon de soleil, traversant le rideau de perse, coupait obliquement la chambre, et une poussière dorée voltigeait et tournoyait dans cette traînée lumineuse; on aurait dit la queue d'une comète dont l'étoile serait restée au dehors.

Hélène, ayant remis son chapeau lilas et croisé son châle sur sa poitrine, me tendit en même temps le front et la main.

— Je t'ai laissé, me dit-elle, ma vie tout entière. J'ai mis sur ton bureau tout ce que j'ai lu et tout ce que j'ai écrit d'intime depuis que je suis au monde. Il faut que tu me connaisses bien pour m'aimer complètement. Lis,

et tu me jugeras ensuite. Adieu., je suis heureuse.

Elle sortit, et mon cœur se serra de nous séparer sitôt. J'entr'ouvris la fenêtre et je suivis Hélène des yeux jusqu'au coin de la rue; elle se retourna, me fit un petit signe de tête, — et disparut.

Resté seul, je me mis à fouiller avec ardeur le passé de cette femme qui venait de se donner à moi.

II

Tel que vous m'avez vu, Madame, je ne suis pas ce qu'on appelle une *bonne nature*. Je suis devenu meilleur, je le crois, en avançant dans la vie; mais, à cette époque, j'étais certainement un être pervers et dangereux.

Gâté par les mauvais livres, dévoré du désir de paraître et de briller, doué d'une vanité nerveuse jusqu'à la rage, je regardais autrui comme bien peu de chose, et j'aurais volontiers

condamné à mort tous ceux qui paraissaient douter de mon élévation future. Une inaltérable santé avait encouragé mon impiété précoce; je jugeais le clergé d'après Alexandre VI et les femmes d'après Lucrèce Borgia.

« Les femmes, disais-je, ont une âme à la majorité d'une voix. Un évêque, absent par indisposition se serait trouvé là pour voter avec les sages, que le sacré concile aurait à tout jamais décrété la supériorité absolue de l'homme, qui, seul, a été animé du souffle divin. »

Nourri de paradoxes, entêté de sophismes, je souffrais d'avoir été élevé comme un bourgeois. Je ne connaissais ni l'escrime, ni l'équitation, ni la danse; on ne m'avait appris à jouer d'aucun instrument, et j'aurais été bien en peine de dessiner soit un arbre, soit une maison, le goût du dessin m'ayant toujours fait défaut. Je me trouvais gauche, gêné dans les entournures, saluant mal. Complètement inutile aux autres, il ne me restait qu'une ressource pour me faire supporter : l'esprit. Je tâchai d'en avoir, mais je n'eus que

l'esprit d'exception, le mot blessant, la raillerie amère.

Mes amis disaient : — C'est de la franchise.

Ce n'était que de l'impuissance et de la méchanceté.

La ville de Caen où j'étais forcé de vivre me faisait l'effet d'une prison. Peu m'importaient ces belles églises que j'admire aujourd'hui, et les riches campagnes dont j'étais entouré. Il me fallait Paris, Paris où je n'avais vécu que six mois. Caen me paraissait morne et sale. Je me promenais seul dans les rues les plus abandonnées, ces rues coupées par des fossés d'une eau malsaine qui croupit tristement sur de vieux tessons de bouteilles. Accoudé sur la balustrade d'un pont de bois, je me lamentais tout bas.

— Jamais, me disais-je, jamais un poisson ne s'est hasardé dans ces égouts où le savon dessine des fantômes d'éponges; les eaux vives et courantes sont là-bas ! Moi, j'ai passé par-dessous l'écluse et je me sens mourir faute d'espace.

Il va sans dire que je faisais retomber sur ma famille toutes les souffrances de mon es-

clavage. Pourquoi me condamnait-elle à rester à Caen ? C'est à peine si je mettais les pieds à l'École de droit deux fois par semaine ; je comptais, pour être avocat, beaucoup plus sur mon éloquence naturelle que sur la connaissance du code.

La famille me semblait odieuse. C'est dans sa famille que l'ambitieux trouve les premiers doutes, les premières ironies. Les parents ne peuvent croire qu'il soit sorti d'eux quelque chose de supérieur à eux. Ils ont l'air de prendre en pitié votre aveuglement, et chacun de leurs conseils est une blessure faite à votre amour-propre. Leur douloureuse amitié tourbillonne autour de vous comme la neige ; c'est en vain que vous cherchez à vous retourner, elle vous frappe toujours en plein visage.

Ainsi découragé, je me laissais aller à ma paresse naturelle. J'avais l'existence machinale du chien, moins les jappements et les gaietés.

III

Hélène Hermann demeurait rue des Quais. M. Lestrade, son père, occupait une place dans la compagnie du gaz, ce qui lui donnait environ cinq à six mille francs par an. C'est avec ce revenu modeste qu'il avait élevé sa fille et ses deux fils, Édouard et Théophile. Madame Lestrade s'entendait admirablement à conduire la maison. Excellente femme, mariée par amour à un homme de ressource, un peu intrigant, un peu bohème, mais toujours content, madame Lestrade n'avait jamais imposé à ses enfants une manière de voir ou une façon d'agir. C'était la famille la plus indisciplinée, mais aussi la plus unie qu'on pût trouver. Le couvert d'ami tous les jours, le thé trois fois par semaine. Le piano d'Hélène appelait les accompagnateurs, et comme on ne demandait pas aux gens d'où ils sortaient, le salon de M. Lestrade était peuplé de musiciens, amateurs et artistes. Les gens de passage se fai-

saient présenter chez M. Lestrade. Hélène baillait à tort et à travers, et disait à tout le monde : — A bientôt, n'est-ce pas ?

Personne n'y voyait de mal, — et on revenait.

La partie, organisée dans un coin du salon, laissait toujours au maître de la maison un bénéfice d'une vingtaine de francs qui payait les petits gâteaux. Il jouait serré, mais il trichait rarement.

Moi, j'avais été élevé monacalement par une mère froide et sévère. Mon père, le meilleur des hommes, se désolait chaque jour d'être venu au monde. Je ne me rappelle pas l'avoir jamais vu du même avis que son épouse. C'étaient des discussions interminables à propos des choses les plus futiles. Dès que l'un des deux avait le dos tourné, l'autre haussait les épaules :

— Comprends-tu ta mère ?

— Comprends-tu ton père ?

J'avoue que je ne comprenais ni l'un ni l'autre.

Oh ! que j'ai cruellement souffert pendant mon enfance ! que d'impatiences et d'humilia-

tions j'ai dévorées entre ces deux natures opposées ! La seule occupation de ce couple mal assorti était de chercher des choses blessantes pour se les dire le soir ! Comme je rêvais de m'en aller bien loin ! comme je comprenais la vie autrement ! .

M. Duthil, l'auteur de mes jours, avait péniblement acquis quelque chose comme douze mille francs de rente, mais c'est à peine s'il en avouait la moitié, de peur d'être exploité par ses fournisseurs. Madame Duthil, sa complice, poussant la défiance plus loin, n'avouait que la moitié de cette moitié ; si bien que je n'entendais jamais parler que de misère, d'hôpital, de vieillesse malheureuse, toutes choses qui m'attristaient considérablement.

Au collège, j'étais le plus mal habillé de ma classe. Je me rappelle une certaine veste de lastinc qui m'a fait verser bien des larmes, Cette veste, couleur de cannelle, a couvert la moitié de mon dos et la moitié de mes bras pendant sept ans ; j'avais tellement grandi que la dernière année les manches s'arrêtaient au coude. Ma casquette, inventée et réalisée par une servante à tout faire, nommée Margue-

rite (que le diable ait son âme !), ma casquette avait été taillée dans un vieux pantalon vert d'eau. Je demandais vainement une visière en cuir, il fallait utiliser l'étoffe. Marguerite trouva encore un gilet dans la culotte paternelle, et le reste servit à frotter les meubles, au grand désespoir de ma mère qui rêvait de m'en faire un paletot. On me donnait deux sous par semaine pour mes menus plaisirs : dès que j'avais quatre sous j'allais acheter une vieille brochure au souffleur du théâtre et je dévorais cette prose nauséabonde. Je savais par cœur le nom de tous les auteurs dramatiques, vaudevillistes et autres. Quand j'entrai en seconde, mon père, après avoir mûrement réfléchi, porta mes appointements à un franc cinquante centimes par semaine. J'achetai alors des romans ! La bibliothèque paternelle m'avait fourni Voltaire, Rousseau, Diderot, Molière, Caylus, Walter Scott, Cooper, Byron et quelques mauvais romans de l'Empire. Un ami m'avait prêté *Fau-
blas* et *les Mousquetaires*.

J'obtins alors la correspondance d'un petit journal de théâtres de Paris. Le directeur de la troupe de Caen me donna mes entrées ! Il fallut

cependant payer cette grande joie. Mon professeur avait brigué cette position de correspondant dramatique, mais le journaliste parisien lui ayant préféré un *jeune*, le professeur en fut irrité. J'avais eu tous les premiers prix l'année précédente; cette année-là, on ne m'accorda qu'un accessit. Mais que m'importait ! j'avais un chapeau à forme et une redingote, je laissai pousser mes premiers favoris, et le *troisième rôle* me donna une moustache postiche que je mettais le soir. C'est de cette époque que je passai pour un *mauvais sujet* dans la ville de Caen.

IV

Tous les samedis, la maison de mon père était égayée par la présence d'une lingère nommée Rose. Rose avait vingt-deux ans et ne me semblait nullement repoussante. Une seule chose m'étonne aujourd'hui, c'est que, dans l'intérêt de la vérité, l'adjoint au maire ne l'ait pas inscrite sous le nom de *Rouge*. N'ayant

rien de mieux sous la main, je me plaisais à rôder autour de la lingère et à lui adresser des mots piquants qu'elle ne prenait pas trop mal. Malheureusement ma mère surprit une de ces conversations qui n'avaient encore rien de criminel, mais qui arrivaient à la dernière limite.

— Votre tirelire est confisquée, me dit-elle d'un ton sévère.

Ces mots furent un coup de foudre pour moi, car ma tirelire renfermait bien des espérances.

Quand j'étais tout enfant et que je refusais de prendre une médecine, on me disait : — Allons, bois, tu auras dix francs.

Je buvais et on mettait les dix francs dans la tirelire.

Tous les ans, à la Saint-Henri, ma petite fortune s'augmentait; le jour de ma première communion, on avait mis cent francs dans la tirelire.

Je m'endormais chaque soir avec la confiance d'un capitaliste, je comptais sur ma tirelire pour faire le voyage de Paris... Et cette tirelire ne m'appartenait plus! Il avait suffi d'un mot pour me déposséder!

Cet acte arbitraire décida de mon sort. Je ne pus fermer l'œil de toute la nuit. Mes études étaient terminées, je résolus de partir.

Le lendemain était un dimanche, j'attendis avec impatience l'heure des vêpres, comme en Sicile, et quand tout le monde fut sorti, je saisis la clef de l'armoire au linge, dans l'armoire la clef du secrétaire, et dans le secrétaire, — ma tirelire ! Je la brisai d'un coup de pied : elle contenait huit cent cinquante francs.

Après avoir laissé une lettre sur le bureau de mon père, je descendis l'escalier, et je refermai sur moi la porte de cette maison où s'était écoulée ma triste et misérable enfance.

V

Trois jours après, j'étais à Paris. Il avait fallu voyager à petites journées. Me croyant poursuivi, je frémissais à l'aspect d'un gendarme, et, presque fier de ma faute, l'idée

d'une persécution me grandissait à mes propres yeux.

Rien de plus horrible que l'arrivée à Paris dans les conditions où je me trouvais. Ne connaissant personne, convaincu que j'étais entouré de voleurs et d'assassins, j'osais à peine entrer dans un hôtel. Il fallut pourtant se décider, et je descendis dans une espèce de bouge de la rue Montmartre. Un lit en acajou, une commode plaquée, trois chaises et une table de nuit; il y en avait pour trois francs par jour en comptant la bougie et le service. La cuvette et le pot à l'eau étaient placés sur la commode, ce qui économisait un meuble. J'ai passé là quatre mauvaises nuits, la tête remplie de bruit de voitures, de mouvement, de cris. Paris dansait des sarabandes dans mon cerveau; la foule m'épouvantait et je me demandais avec terreur s'il était possible d'appréhender jamais son nom à tout ce monde!

Le cinquième jour, j'endossai un habit noir, un gilet de velours gris, et je fis ma première visite au directeur de l'*Écumeur théâtral*, M. Ferdinand Goffin. Ce journaliste reçut à merveille son correspondant de province. Il

parla des difficultés, des obstacles presque invincibles que rencontre à Paris tout nouveau venu ; grâce à lui, la route me serait adoucie, il était à *tu* et à *toi* avec toutes les célébrités artistiques, et les directeurs des théâtres ne pouvaient rien lui refuser. Il m'offrit des actions de son journal ; mais, sur l'aveu que je lui fis de ma détresse momentanée, il eut le bon goût de ne pas insister. Ce pauvre diable littéraire avait trente-cinq ans à peu près, le front large et ridé, les yeux intelligents, mais fatigués et veinés de rouge ; il s'animait en parlant et ne manquait pas d'une certaine éloquence. Ferdinand Goffin avait essayé de tous les métiers ; tour à tour courtier d'annonces, agent d'affaires, rédacteur industriel attaché à un journal politique, il s'était décidé à diriger l'*Écumeur théâtral* avec des appointements de quinze cents francs que lui payait l'imprimeur propriétaire. C'est cet homme, d'une réputation douteuse, qui fut mon introducteur dans la vie parisienne. Je louai une chambre, presque propre, dans une maison meublée, et je me mis au travail avec ardeur.

— Tu ne tournes pas mal les vers, me dit

un jour Goffin, qui tutoyait tout le monde, tu devrais lancer un volume de poésies. Je te publierai ça en feuilleton, et nous garderons la composition pour faire le livre. Tu auras six mois de crédit pour le papier, et tu pourras réaliser deux cents francs en vendant l'édition en bloc à une librairie au rabais. Voilà ce que j'appelle une affaire ! Les *Demi-lunes*, couverture blanche, filets rouges, les amis te feront mousser et le lendemain tu vaudras trois sous la ligne !

C'est ainsi que parut mon premier ouyrage. La critique parisienne se montra bienveillante, je fus assez bien traité. Les petits journaux, rédigés par des écrivains de mon âge, me portèrent aux nues, et Goffin profita de la publication des premières poésies de Gaston Duthil pour *éteinter* Lamartine. La ville de Caen fut inondée, par mes soins, des journaux qui s'occupaient de moi ; M. Duthil père m'envoya son pardon par lettre affranchie ; la vie commençait à me sourire. Je me décidai alors à retourner à Caen, autant pour compléter la réconciliation avec ma famille que pour me reposer des désordres parisiens. J'étais à Paris

depuis dix mois et j'avais besoin de ma province. Mon père m'embrassa, ma mère m'embrassa, la cuisinière m'embrassa, et Médor me donna deux ou trois coups de langue sur la figure. Il était impossible de rêver un meilleur accueil. Germain, tailleur de la rue Montmartre, ami des artistes, et, à ce titre, payable tous les cinq ans, m'avait façonné deux ou trois costumes du meilleur goût; j'étais botté de frais, étroitement ganté, et je maniais de mon mieux un jonc à pomme de corail. J'avais acquis dans la fréquentation du monde interlope l'inaltérable aplomb du bohème et l'assurance insolente de la fille de théâtre; en un mot, je réunissais toutes les conditions nécessaires pour être admiré des faibles d'esprit.

Quand je me fus bien montré dans les deux ou trois cercles, au théâtre et sur la place Guillaume-le-Conquérant, je commençai à m'ennuyer considérablement. Mon père, à qui je demandai de l'argent, me répondit avec une logique qui me fit froid au cœur :

— Si les belles-lettres sont une profession, cette profession doit te faire vivre.

Je lui représentai que les jeunes médecins,

les jeunes avocats étaient obligés de se faire une clientèle et que les écrivains, romanciers ou journalistes, avaient à se faire une notoriété avant de pouvoir vivre de leur talent.

Mon père reprit avec la même logique que plus haut :

— Si ce n'est pas une profession, reste avec nous ; tu as ta chambre, tu as des livres, travail. On déjeune à onze heures, on dîne à six heures.

Il était inutile d'insister, je remis la discussion à un moment plus favorable.

VI

Le lendemain, je reçus la visite de Théophile Lestrade qui venait m'inviter à passer la soirée chez lui. — Ma sœur Hélène, me dit-il, a lu trois fois les *Demi-lunes* et elle meurt d'envie de te connaître.

J'acceptai cette invitation avec empressement. On avait parlé souvent de madame Hermann devant moi ; elle passait pour une femme

charmante, coquette et spirituelle; quelquefois, ce nom d'Hélène Hermann était venu troubler mes rêveries : je me rappelais avoir rencontré au parc une jeune et gracieuse personne, à la démarche vive, au regard décidé, et il m'était resté d'elle un souvenir ardent et plein de promesses intérieures. Ce fut donc avec une présomptueuse émotion que je me présentai dans la maison Lestrade. La réalisation d'un de mes rêves devenait possible; j'allais lutter avec cette femme que j'appelais pompeusement « une femme du monde, » et avant même d'avoir commencé mon entreprise, je songeais avec colère à l'humiliation d'une défaite.

Je fus introduit dans un grand salon sans caractère et sans ornements. Un canapé, six fauteuils de damas rouge, quatre chaises recouvertes de housses grises, et au milieu, un de ces horribles guéridons, dits monopodes, c'était tout l'ameublement. Le piano était placé dans un coin et faisait pendant à une vieille table de jeu en acajou plaqué. Quant au guerrier carthaginois qui prenait des airs terribles sur la pendule de zinc, on reconnaissait facile-

ment qu'il avait été donné en prime par un journal de romans.

M. Lestrade père m'accueillit avec la plus grande cordialité. Hélène fut charmante, enjouée, et ne me parut pas indifférente aux regards que je lui jetais à la dérobée. Elle joua deux ou trois morceaux de sa composition, et rendit à mes poésies les éloges que je prodiguais à sa musique.

A neuf heures, Édouard s'absenta. Théodore nous fit entendre, en riant, que la galanterie n'était pas étrangère à l'événement. M. Lestrade me défia au piquet, et quand je sortis de la maison, on me recommanda d'y revenir souvent. Je fis honneur à l'invitation, car, à compter du lendemain, j'arrivais à midi et demi pour sortir à six heures, et je revenais après le dîner pour ne m'en aller que le plus tard possible. Quand je me trouvais seul avec Hélène, son enjouement disparaissait; elle prenait des airs mélancoliques, me parlait de son mari, de sa tendresse méconnue, et me serrait la main d'une façon significative.

— On ne saura jamais, me dit-elle un soir en laissant errer sa main droite sur le clavier, on

ne saura jamais ce qu'il y avait en moi d'aspirations énergiques. Je pousse l'amour de l'art jusqu'au délire; mais entravée par une affection profonde pour mon père et pour mes frères, je ne pouvais rien seule. Ce que vous avez eu le courage de faire, Gaston, une femme d'honneur ne pouvait même pas le rêver. Partir, vivre libre, aimer Paris, c'est bon à vous. La femme, quels que soient ses goûts et ses passions, ne peut quitter sa mère que pour suivre son mari. Je n'ignorais pas, si enfant que je fusse, les douloureux dédains et les la-beurs sans nom qui attendent la femme d'un artiste, et cependant je n'ai pas craint d'épouser Hermann. La première fois qu'il est venu chez mon père, c'est par cette porte qu'on l'a fait entrer, comme vous, il y a quelques jours. Il venait à Caen pour une exposition de tableaux; les deux toiles qu'il avait apportées eurent beaucoup de succès, bien que le dessin ne fût pas sans reproche. Vous avez dû voir cette peinture quelque part, car elle a couru les vitrines de tous les marchands de Paris. — Un cimetière de village et une fin du monde. Il y avait presque du génie dans l'incohérence

de ce dernier tableau. L'ange du jugement dernier traversait un ciel noir de fumée, et au-dessous on voyait les planètes se heurter, tomber en éclats : l'eau, le feu se confondaient ; rien n'était bien arrêté, mais le cœur se serrait devant ces confusions épouvantables, on avait peur. Il me semblait qu'un tableau devant lequel on se sent petit et chétif ne pouvait être que l'œuvre d'un maître. Il paraît que je m'étais trompée dans mon enthousiasme de jeune fille, car les événements m'ont condamnée. J'avais seize ans à peine, Hermann me sembla être un très-grand homme. Le soir, il causait peinture avec mes frères ; il nous raconta son voyage en Italie, le sac sur le dos ; j'admirais ses grands yeux qui s'animaient dans l'ardeur du récit, et je me mis à croire en lui de toutes mes forces. Un jour, en entrant, Hermann me prit la main : — Je vais partir, dit-il, donnez-moi quelque chose, un bout de ruban, un chiffon que vous ayez beaucoup porté.

Je détachai un bracelet de velours noir et je le lui donnai en pleurant.

— Hélène, s'écria-t-il, chère enfant, vous sentez-vous le courage de partir avec moi ?

Ma tête s'inclina sur ma poitrine, et je répondis : — Oui.

Hermann eut un éclair de joie.

— Vous aurez beaucoup à souffrir, me dit-il d'une voix émue, je vous en préviens. Sans parler des jours de misère qui nous trouveront insouciantes et gais, il faudra traverser des crises de découragement, des semaines, des mois où vous-même vous douterez de mon talent. Le pinceau sera une chose morte entre mes doigts, car je ne sais pas travailler au mètre; et, quand l'inspiration me manque, je me frappe la poitrine, je crève ma toile et je m'en vais au hasard; je cours les campagnes dans les environs de Paris, et je ne reviens que quand je n'ai plus d'argent. Alors je prends un meuble et je le fais vendre; quand on ne vend pas ses tableaux, il faut bien vendre ses meubles. Que deviendrez-vous à ces moments de désespoir? Pour un bon mouvement, pour un transport de tendresse, vous passerez des journées muettes, froides, concentrées. Plus heureuse dix fois la femme du peuple dont le mari revient ivre le soir; elle sait ce que c'est! S'il la frappe, elle peut lui pardonner, car lui-

même en rougit le lendemain; elle peut le soigner, elle peut le guérir, elle peut l'aimer. Mais l'égoïsme de l'artiste est fatal et sans remède. La consolation irrite son orgueil, les soins lui sont odieux. Dans mes heures les plus tristes, quand je ne sais plus peindre, quand je regarde une de mes toiles en me demandant si c'est bien moi qui l'ai faite, quand j'ai renversé mon chevalet et que je me prends la tête à deux mains pour pleurer, si quelqu'un me jetait un regard de compassion, je crois que je le tuerais. — Vous aussi, Hélène, vous êtes artiste. Vous avez les instincts, le désir, la curiosité, l'inquiétude; aurez-vous la force, la persistance? Il faut que votre amour me donne le calme, il faut que ma fougue vous donne l'énergie.

Je levai les yeux sur Hermann.

— Ayez confiance en moi, lui dis-je. Je saurai respecter vos défaillances, admirer vos entraînements, partager vos faiblesses et m'inspirer à votre force. Je serai votre compagne plus que votre femme, votre complice plus que votre juge. Nous travaillerons ensemble et j'espère qu'un jour nous serons fiers l'un de l'autre.

Trois semaines plus tard, nous étions mariés.

Mon père supplia Hermann de demeurer quelque temps avec lui ; Hermann y consentit. Le soir, nous aimions à nous isoler sous les grands arbres au bord de l'Orne ou du vieil Odon. Nous parlions de l'avenir. Hermann, dégagé de toute préoccupation matérielle, était presque toujours gai, mais d'une gaieté commune, qui me faisait regretter ses plaintes amères et ses colères d'autrefois. Je me hasardai à lui parler de sa réputation qui se perdait dans cette douce oisiveté.

— C'est ta faute, me répondit-il, si je suis marié.

— Mais ne crains-tu pas que nous soyons à charge à mon père ?

Hermann eut un mouvement de mauvaise humeur :

— Que veux-tu que je fasse ? s'écria-t-il. Je ne puis pourtant pas donner des leçons de dessin au collège de Caen !

— Eh bien ! partons ; il est temps de tenir nos promesses.

— Les promesses, dit Hermann, sont des

billets qu'on se fait à soi-même; on peut ne pas les payer.

Je me sentis le cœur serré, mais je n'osai insister davantage.

Quelques jours après, Hermann vint me trouver au fond du jardin :

— Tu avais raison, l'autre soir, me dit-il; il faut partir. Je n'y songeais pas parce que je me trouve heureux comme cela. Seulement, il est bon que je prenne les devants, car rien n'est disposé là-bas pour te recevoir...

— Tu veux me quitter? m'écriai-je.

— Bon! voilà les étonnements qui commencent! Comment veux-tu que je fasse? J'ai un atelier rue Rochecouart avec un petit cabinet où je couche, puis-je te recevoir là dedans? Je vais louer quelque chose de convenable où je ne rougis pas de t'amener.

— Eh! puisque je ne rougis pas d'y aller, qu'est-ce que cela te fait?

La violence de mon exclamation parut étonner Hermann.

— Comme tu voudras, dit-il. — Et il ajouta après un instant de réflexion :

— Du reste, nous pourrions consulter ton père.

VII

Hélène s'interrompt dans ses confidences :

— Je vous avoue, mon ami, me dit-elle avec un rire dédaigneux, que je perdais ma première illusion.

— Quel jeu jouons-nous là? dis-je à Hermann. Consulter mon père? Il est évident qu'il aimera mieux garder sa fille. L'ai-je donc consulté pour te dire que je t'aimais? Ne lui ai-je pas arraché un consentement? Je te voyais ardent et fiévreux, et je ne craignais pas d'attacher ma vie à la tienne. Mais aujourd'hui, voilà que toutes ces belles terreurs que tu m'exposais avec emphase sont tombées à plat devant la régularité du pot-au-feu. Si je ne trouve pas dans notre amour les joies que je me suis promises, je trouverai, au moins, dans une lutte, la satisfaction de ne pas te voir déchu à tes propres yeux parce que je t'aurai rencontré. Je ne t'ai pas épousé, Hermann, pour être heureuse; je n'avais pas besoin de

toi pour rester dans ma famille. Mon ambition n'est pas endormie comme la tienne; partons, il faut travailler, lutter, te faire un nom; et, puisque tu me l'as promis, fais-moi souffrir, je suis prête.

Le lendemain, mon père me prit à l'écart :

— Mon enfant, me dit-il, Hermann va partir.

— Et moi? demandai-je.

— Tu resteras avec nous jusqu'à ce que ton mari ait arrangé ses affaires. Hermann reviendra pour tes couches; et quelque temps après, vous partirez ensemble.

Je regardai fixement mon père; et, me jetant dans ses bras, je m'écriai en pleurant :

— J'ai épousé un lâche!

Hermann avait su persuader toute ma famille; il fut décidé que je resterais. Ainsi je ne trouvais même pas à placer mon dévouement et mes sacrifices. Les ardeurs de mon âme devaient tomber d'elles-mêmes, épuisées par leur propre force; je voulais être le bon ange de mon mari, et l'ingrat, épouvanté de ma tendresse, renonçait aux bénéfices de mon affection, pour ne pas en accepter les charges.

Cependant quelques bonnes paroles me firent prendre patience.

Hermann fut prodigue de promesses; il fit luire à mes yeux un avenir si resplendissant que je ne me sentis pas le courage de lui faire de nouveaux reproches. Il partit, et j'attendis avec impatience le moment où je serais mère.

En deux mois de temps, mon mari m'écrivit quatre fois.

Voici ses lettres :

« Ma chère Hélène,

« Je suis tout étonné de ne plus entendre ta voix et de me trouver, comme autrefois, dans cet atelier où j'ai passé des heures si cruelles.

« Il me faut toute la force du souvenir pour m'assurer que mon séjour à Caen n'est pas une illusion, un rêve d'opéra-comique. Mes ébauches sont là qui me regardent et me demandent compte du temps perdu. Allons! il est temps de reprendre le collier de misère. Je vais chercher dans les environs de la barrière Blanche un nid pour te recevoir.

« En attendant, je travaille comme un nègre, c'est-à-dire comme quelqu'un qui ne peut pas faire autrement. Dès que j'aurai terminé à la hâte mes toiles les plus avancées, je battrai monnaie avec cette peinture de jeunesse et je vendrai toute ma vieille bricole, afin de pouvoir faire face aux frais de ma nouvelle installation. Mes meilleures tendresses à l'excellent Lestrade et à tes gamins de frères.

« A toi, ma bonne petite Hélène, tout ce que j'ai d'amour, etc... »

VIII

— Vous devez comprendre, dit Hélène en cherchant la seconde lettre de son mari, si je fus douloureusement surprise de savoir que mon mari, le grand peintre Hermann, ajoutait à la hâte des ailes à ses moulins, des feuilles à ses arbres, des moutons à ses prairies — et cela pour acheter une batterie de cuisine. Je lui écrivis tout ce que j'avais sur le cœur. Pourquoi cet entêtement à ne pas me recevoir

dans son logement de garçon où j'aurais été si heureuse? Avec quelques mètres d'étoffe de Perse j'en aurais fait un paradis. Ne savais-je pas en me donnant à lui tout ce que sa position avait de précaire? Pourquoi ce partage inégal des bons et des mauvais jours? Je revendiquais ma part de ses tracas et de ses préoccupations.

Mon père lui-même voulut instruire Hermann du découragement où sa conduite me plongeait. « Prenez garde, disait-il, tous ces beaux sentiments pourraient bien s'envoler. Revenez vite chercher votre bonheur, ou, du moins, dites-moi que vous l'attendez; nous vous l'enverrons. »

Hermann répondit en balbutiant une grande lettre insignifiante — celle-ci ;

« Mon cher père et excellent ami,

« Je vous donne ma parole d'honneur que vous êtes complètement fou et qu'il serait bon de vous faire soigner. Vous avez trop d'imagination, votre vocation est manquée, vous étiez né pour faire un bon musicien qui aurait toujours joué de *cette note-là*. Sérieusement, pour-

quoi doutez-vous de mon cœur? Un peu de patience, je vous le demande en grâce. Vous me verrez plus tranquille, quand je serai dégagé de mes inquiétudes matérielles; Hélène me pardonnera bien vite d'avoir retardé notre réunion, puisque je ne le fais que dans l'intérêt commun. Mon amitié pour vous, mon cher Lestrade, est profonde et sincère. Je ne trahirai pas votre confiance; mais en épousant Hélène, *je n'ai pas renoncé à mon art*. Traitez-moi d'orgueilleux, dites ce que vous voudrez, mon premier devoir est d'assurer mon succès. Je suis déjà classé parmi les *bons*, le reste n'est plus qu'une affaire de temps et de... patience. Un artiste n'est pas le premier venu : nous aurions dû y penser *tous les deux*. J'ai besoin d'un grand calme : vos lettres me troublent. Vous allez me trouver déraisonnable, illogique, je le sais bien. Cette idée me met de mauvaise humeur. Laissons-nous tranquilles, voulez-vous? Je sais bien que je suis marié; j'irai chercher ma femme et mon enfant, mais au moins, donnez-moi le temps d'acheter la fiole et le berceau... »

— Je passe le reste, dit Hélène, car j'ai hâte

d'en finir. La troisième lettre nous annonça qu'un grand seigneur russe, le comte Dolgorouki, avait proposé à Hermann de faire avec lui le voyage en Orient. Le comte Dolgorouki voulait rapporter un album complet de ses impressions; il offrait des appointements plus que suffisants; Hermann ne voulait pas refuser sans avoir pris conseil de sa famille. Il pria son père de songer aux avantages que ce voyage devait procurer à un artiste jeune et presque ignoré. En dehors des paysages dont il peuplerait sa mémoire, l'amitié du comte Dolgorouki serait d'une grande importance pour l'avenir : c'était le placement assuré de ses tableaux, une clientèle riche et choisie. Certainement le devoir strict et rigoureux lui défendait d'accepter, mais les quatre « *tu l'auras* » ne valaient-ils pas mieux que le « *tiens* » de la Normandie?

Je fis une lettre suppliante, j'invoquai les plus doux souvenirs, les serments les plus sacrés, ce fut en vain. Mon mari nous écrivit de Marseille; il me recommandait de travailler avec ardeur. « Tu es appelée, ajoutait-il, à faire une femme distinguée, et tu serais bien

coupable de ne pas aspirer constamment à ce but. Je m'occupe de ton bonheur plus que tu ne le crois, mais j'ai surtout besoin de ton estime et j'espère la mériter. Aime-moi bien ! *aime-moi comme je t'aime*. Lis beaucoup, tâche de t'instruire, *nous serons heureux !...* »

Hélène garda le silence pendant quelques instants.

— Enfin, reprit-elle, pour lui annoncer la naissance de son enfant, il fallut lui écrire *poste restante* à *Constantinople*. Je vis grandir mon cher petit Georges sans être bien assurée qu'il dût jamais connaître son père.

• Ma correspondance avec Hermann devint de plus en plus rare.

Il m'écrivait inévitablement : « Quel étrange pays, ma chère Hélène ! Figure-toi un ciel comme ceci, des montagnes comme cela... »

Je lui répondais :

« Ton enfant est beau comme un rêve ; il me tarde qu'il puisse m'appeler maman et dire ton nom. Quand donc viendras-tu l'embrasser ? Mon père est bien triste ; et moi, je pleure souvent... »

Désespérée de ne recevoir jamais que des

réçits au lieu de réponses, je me mis à griffonner pendant mes nuits trop longues. J'ai des cahiers remplis de pensées qui se contredisent, de lettres à des inconnus, de prières, de larmes. Je copiaais dans les romans tous les passages qui paraissaient se rapporter à ma situation. — Gaston, il n'est rien de plus cruel pour une femme que l'abandon. Abandonnée ! après quelques mois de mariage, à dix-sept ans, quelle tristesse et quelle honte ! Mes amies, mes camarades d'enfance, les plus laides et les plus sottes avaient su conserver leur mari ; et moi, qui me croyais supérieure à elles, moi qu'on disait si jolie, je n'avais pas su garder le mien.

IX

Hélène laissa tomber son front sur sa main. Tant que duraient ses confidences, le cœur me battait violemment. J'enviais le bonheur de cet Hermann.

Je me levai et faisant deux pas vers Hélène :

— Ah ! Madame, m'écriai-je, comme je vous aurais aimée !

Hélène tressaillit.

— Vous êtes un enfant, dit-elle, et j'ai vingt-six ans. Ne parlons plus de ces choses-là. Tenez, prenez ma main et soyons amis.

Je saisis la main qu'elle me présentait et je la portai à mes lèvres.

— Votre cœur, lui dis-je avec une émotion à moitié sincère, votre cœur est-il donc à jamais fermé ? Hélène, vous avez aimé une fois, vous ; et, si vous me repoussez, je n'aimerai jamais.

Hélène, qui avait entendu des pas dans l'antichambre, jouait de toutes ses forces le grand air de *Lucie*.

— Ah ! vous voulez m'aimer ? dit-elle.

Je fis un geste de supplication aussi tendre et aussi humble que possible.

Elle reprit d'un ton décidé :

— Eh bien ! aimez-moi !

C'est à peine si j'eus le temps de prendre un baiser sur son épaule, la porte s'ouvrit et livra passage à Théophile Lestrade.

— Je suis sûr, s'écria-t-il, qu'elle a parlé de son mari, elle a les yeux tout animés.

— En effet, répondis-je, madame Hermann a bien voulu m'ouvrir un petit coin de ses confidences.

— Il ne faut pas que cela te flatte, reprit Théophile, elle raconte ses malheurs à tout le monde. Est-elle heureuse d'avoir souffert, hein ? comme cela alimente la conversation !

Hélène rougit et jeta sur son frère un regard irrité.

— Allons ! ajouta celui-ci, embrassez-moi et tâchez de ne plus aimer ce vieux mari d'il y a sept ans !

Hélène se prit à rire de si bon cœur que Théophile la contempla d'un air étonné.

— Qu'as-tu donc ce soir ? lui demanda-t-il.

— Je n'ai rien, répondit Hélène, mais tu as raison, sept ans, c'est bien assez.

Théophile me prit par le bras et nous sortîmes ensemble.

— Quelle charmante femme que ma sœur ! me dit-il ; comme elle est bonne et aimante ! Il ne faut pas prendre garde à ses élégies matrimoniales, c'est sa maladie. Elle a une crise de temps en temps. Moi, je n'ai jamais pu souffrir son mari, mais je ne puis pas arriver à le lui

faire oublier. Figure-toi qu'elle l'attend toujours ! Si jamais il revient et qu'on lui pardonne, je te prie de croire que je quitterai la maison. C'est curieux, les femmes, cela ne sait que pardonner. Il n'y a pas trois mois qu'elle disait encore : « Je suis sûre qu'Hermann ne m'a pas oubliée. » C'est trop fort, hein ?

C'est à peine si je répondais aux bavardages de Théophile. Tout entier aux émotions nouvelles d'un amour que je prenais au sérieux, il me tardait de me trouver seul pour me recueillir et pour combiner mes plans.

Ce n'est pas une petite affaire que de cacher sa vie dans une ville de province, où les boutiquiers semblent n'ouvrir leur devanture que pour voir un peu ce qui se passe dans la rue. Caen n'est point une ville de cinquante mille âmes, c'est une ville de cent mille oreilles. Il fallait beaucoup de précautions pour échapper à cette surveillance odieuse. A côté de la maison de M. Lestrade se trouvait la boutique d'une marchande de lingerie nommée mademoiselle Pradat ; quand on apportait le *Moniteur du Calvados* à M. Lestrade, mademoiselle Pradat, *pour ne pas déranger la domestique,*

prenait le journal et venait le glisser sous la porte du salon; elle avait soin d'écouter par le trou de la serrure, et se trouvait suffisamment payée quand elle avait surpris un lambeau de conversation. Elle le répétait tout de travers dans le quartier, ce qui donnait lieu à toutes sortes de commentaires et servait de thème aux commérages des environs. Deux fois, j'avais surpris mademoiselle Pradat écoutant à la porte. Elle prenait un air doux et disait : — Bonsoir, madame Hermann, ça va bien, merci. Je venais apporter le journal.

Évidemment la fréquence de mes visites était une source d'inquiétudes pour mademoiselle Pradat; or mademoiselle Pradat, c'était l'opinion de tout un quartier; et il y avait des femmes de son espèce dans toutes les rues de la ville.

Je ne trouvai rien de mieux que la maisonnette de la rue de Bagatelle pour me soustraire à l'espionnage de ces petites gens. La rue de Bagatelle est un chemin entre deux longues murailles : ce sont des jardins de chaque côté, lesquels ne sont visités que le dimanche par les bourgeois affamés de villégiature.

C'est là que madame Hermann consentit à me faire cette visite qui nous lia l'un à l'autre. Elle voulut planter elle-même un pied de verveine dans le parterre.

— Quand tu ne m'aimeras plus, me dit-elle, ou quand nous partirons, j'emporterai cette plante; et quand je serai morte, on la mettra sur mon tombeau.

X

A MONSIEUR FÉRDINAND GOFFIN, HOMME DE LETTRES
RUE DE LAVAL, A PARIS.

« Cher ami, j'avais tellement horreur de notre Babylone, quand je l'ai quittée, que ma petite ville de Caen m'a semblé délicieuse pendant tout un jour. Il paraît que j'avais la mémoire courte, car je me suis trouvé bientôt envahi par une poignante tristesse; il n'y a qu'un Paris et il n'est pas ici. La caisse paternelle a été intraitable jusqu'à présent. A peine s'en échappe-t-il deux louis de temps en temps pour mes très-menus plaisirs. Je serais mort à

l'heure qu'il est, si la Providence, qui encourage quelquefois les criminels, ne m'avait envoyé une femme romantique, une muse du département. Cette personne s'est échappée des œuvres de Balzac et se morfond dans la rue des quais (Calvados). Elle a été trompée légitimement par un peintre voyageur qui a oublié de repasser par ce pays-ci. Cet époux volage a laissé sa palette dans la tête de sa femme, ce qui lui donne une imagination solaire. Elle est jeune, elle est belle, elle a de la gaieté tous les deux jours, et il y a des moments où elle paraît fort poétique, bien qu'elle manque un peu de naïveté.

« La dame a cru voir autre chose en moi que dans les soixante prétendants dont je l'ai trouvée environnée, piano aidant ; je ne saurai que plus tard si elle s'est trompée.

« Pourrai-je jamais te dire combien je me suis monté la tête pour arriver à me persuader que je l'aimais ? Il a fallu me répéter qu'elle avait un admirable talent (ce qui est vrai, entre parenthèses), et avec cela, une grâce, un laisser-aller, des mouvements de tête indéfinissables.

« Tu comprends bien ce qu'il m'en coûte de

parties de piquet avec monsieur son père pour être reçu tous les soirs dans la maison. Ce n'est point que je m'y amuse; mais si je n'y allais pas, un autre irait; et à cette idée, le sang me monte à la tête. J'aurai soin de te tenir au courant de l'histoire de mon cœur... à Caen.

« Écris-moi. Il me faut des nouvelles, beaucoup de nouvelles.

« GASTON. »

P. S. « Fais porter au plus vite sur les quais les deux cents et quelques exemplaires des *Demi-lunes* qui sont restés au bureau. Réalise cinq louis et envoie-les-moi. »

A MONSIEUR GASTON DUTHIL, A CAEN (CALVADOS).

« Ainsi donc, cher poète, Caen renferme deux cœurs qui s'aiment, deux bouches qui se le disent? La chose est au mieux, et je t'en félicite des pieds à la tête. Une maisonnette parfumée, des sourires roses, des bonheurs faits de rien, des bonheurs d'enfant et des vo-

luptés d'homme, de ces joies mêlées de larmes qui recommencent à peine finies, une vie double et le cœur large comme le monde — et tout cela tient dans une petite main de femme ! On m'a dit que l'amour c'est cela — et bien d'autres choses encore. Et tu viendras prétendre que la vie ne te gâte pas, sceptique choyé qui n'as qu'à te mettre à genoux pour recevoir des baisers sur le front !

« Si tu savais, par exemple, tout ce que ta Muse m'a dit de mal de toi ! La pauvre fille ! c'est une Cassandre et puis une Ariane ! Elle pleure, elle prophétise. C'est une maîtresse jalouse. Elle en mourra, si tu ne lui donnes que les rinçures de tes pensées. Te l'avouerai-je ? je la console mal, comme on console une personne qui vous est amie et chère.

« Hélas ! tu m'as envoyé ton cœur épanoui comme un bouquet, et c'est à peine si je te retournerai une gazette moribonde, des cancans rangés comme de vieilles feuilles dans un herbier. Mais quoi ! madame Geoffrin ne disait-elle pas, en frappant sur son cœur : « C'est de la cervelle qui est là ! » — Un joli mot, une vilaine maladie.

« Je suis allé au bal masqué ; j'ai failli m'amuser, parce que je m'étais muni de quelques verres de gaieté. J'ai été reconnu par trois femmes qui ne me connaissaient pas, et intrigué par une femme qui ne m'avait jamais vu. Nous avons pratiqué le marivaudage des halles à la plus grande gloire du xix^e siècle. J'ai bu de la poussière, du bruit et des épaules, tout cela n'est pas fameux.

« La librairie de Bilboquet est la capitale du livre à l'heure qu'il est. Pourvu qu'on n'ait pas une idée originale et qu'on ne s'avise pas d'écrire en français, le succès est assuré. Le volume se vend à vingt mille et on en redemande.

« Voilà où mène la vulgarisation des lettres ! à calomnier le public.

« A propos, Ernest Videau se marie. En attendant, il va chez les princesses russes, raconte les cours de la Sorbonne, s'obstine à écrire, boutonne ses habits noirs, les déboutonne et les boutonne encore ; il invite à déjeuner, et s'opiniâtre à être comique comme une vieille comédie, jeune comme une perruque, inoffensif comme un hanneton, et sérieux

comme un ministre. Il est bête comme une oie, il ne choque personne; il fera son chemin.

« Tu as appris cette triste fin ? Gérard s'est pendu. Je ne veux pas te faire relire dans ma lettre tous les journaux que tu as lus. — Tu ne peux te faire une idée de la ruelle où le hasard l'a poussé : un croisillon ignoble au bas d'un escalier lépreux, entre deux égouts béants, noirs. Comme tu penses bien, aussitôt mort, on a exploité le cadavre, comme on détaillerait une bête abattue : une agonie sur la grosse caisse. On a repromené l'ombre ennuyeuse d'Hégésippe Moreau; puis on a comparé cette perte de Gérard à la perte de Balzac. — Triste temps que le nôtre, comme on dit dans les mélodrames, si petit qu'il n'a pas de mesure pour le génie, et qu'il jette pêle-mêle génie et talent dans la fosse commune de la gloire !

« Quoi encore ? rien de neuf.

« Écris-moi, je t'écirai. J'aime mieux faire des lignes pour un ami que pour le public. Dire à peine le quart de ce que l'on pense, et cela pour une misérable somme, est-ce un métier ?

« A toi,

« FERDINAND GOFFIN. »

XI

Parmi les mauvais sentiments de l'homme , la jalousie du passé est l'un des plus communs. Il n'y a pas de bonheur sans alliage , et nous voulons toujours savoir dans quelle proportion l'alliage peut faire une part de notre bonheur. La certitude d'être aimé ne nous suffit pas ; il faut savoir encore si un autre n'a pas été aimé avant nous, s'il n'a pas été bercé par les mêmes paroles , s'il n'a pas baigné son cœur aux mêmes joies, s'il n'a pas levé la dîme sur notre trésor.

La passion d'une femme pour son mari, passion inséparable de l'idée de devoir, est celle que l'amant lui pardonne le plus facilement, quand il a la conviction que cette passion est bien éteinte et bien finie. L'amour coupable connaît si bien l'attrayante amertume de ses transports qu'il ne craint pas les souvenirs de l'amour permis. Aussi la défiance ne s'attache-t-elle qu'à l'inconnu ; elle interroge la femme

en dehors de son intérieur et de sa famille, elle surveille, elle redoute je ne sais quoi de mystérieux, et cette inquiétude est un châtiment de tous les instants.

J'ai dit que madame Hermann, en sortant de la maisonnette de la rue de Bagatelle, m'avait laissé tous ses papiers. « — Il fallait la bien connaître pour l'aimer entièrement. »

Je laissai de côté son journal de jeune fille et les lettres de ses frères, pour m'emparer avidement d'un cahier sur la première page duquel se lisaient ces mots : « Paris, — octobre à mars 18... »

A cette époque, Hermann étant revenu de son voyage avec le comte Dolgorouki, M. Lestrade lui avait envoyé sa femme et son enfant avec une grande lettre dans laquelle il lui expliquait :

- 1° Que le mariage est une chose sérieuse ;
- 2° Que son enfant lui ressemblait comme deux gouttes d'eau ;
- 3° Qu'Hélène était un ange ;
- 4° Qu'il aurait désormais à se charger de cet ange.

Il y avait encore de très-belles phrases avec

beaucoup de logique et un peu de sentiment.

Hélène ne doutait pas de ramener son mari. La situation qui lui était faite à Caen ne pouvait se prolonger ; elle partit bravement avec le petit Georges. Le cahier que je venais d'ouvrir renfermait l'histoire de son séjour à Paris, écrite par elle-même.

JOURNAL DE MADAME HERMANN.



22 octobre.

« C'est pour toi, ma mère, et pour remplir ma promesse que je commence aujourd'hui ce journal de ma vie. Je ne te cacherai rien, pas même mes pensées. Ne va pas t'alarmer si tu me trouves quelquefois bien découragée ; tout mon bonheur était de vous voir, de vous embrasser, toi, mon père et les deux frères ; mais si je ne puis retrouver loin de vous ma gaieté d'autrefois, je puis, du moins, être forte et courageuse, je puis hâter notre réunion par le travail et par la patience. Voilà déjà huit jours que je suis à Paris, mais ma pauvre tête était

si faible et si troublée que je n'ai pu écrire une seule ligne de mes impressions. Le voyage m'avait déjà étourdie : à peine la diligence était-elle sortie du faubourg de Vaucelles que mes larmes étaient taries, et cependant je venais à peine de vous quitter ! Les chevaux, les paysages, les nouvelles figures, tout contribuait à m'éloigner de la réalité. Les inquiétudes de l'avenir me faisaient oublier la douleur de notre séparation ; et d'ailleurs je ne pouvais pas y croire, je n'y croyais pas. A dix-huit ans, avec un enfant sur les genoux, je quittais ma mère pour courir après mon mari, moi qui ne suis pas née, je t'assure, pour faire une héroïne de roman ! Quel homme allais-je retrouver ? quel accueil m'était réservé ? Je me reprenais à aimer Hermann de toutes mes forces, je me cramponnais à lui comme un naufragé à une pièce de bois. Que faire s'il me repoussait ? En entrant dans Paris, j'ai été prise d'une terreur profonde, qui s'est changée en une grande joie quand j'ai aperçu Hermann ; il m'attendait, un gros bouquet à la main. Il me l'a présenté en m'embrassant, puis il a pris Georges dans ses bras et l'a couvert de caresses.

« — Il aimera son enfant, me dis-je. Je suis sauvée.

« Son atelier me parut être un séjour charmant.

« — Tu vois, dit Hermann, le piano t'attendait.

« — Je vais l'essayer tout de suite, m'écriai-je.

« Et je me mis à jouer ses morceaux préférés.

« Ce fut d'abord l'*Adieu* de Schubert :

Voici l'instant suprême,
L'instant de nos adieux!...

puis, la *Matinée d'orage* :

Mon cœur est bien l'image
D'un cœur battu des vents :
Mon cœur a son orage,
L'amour et ses tourments.

« Hermann avait les yeux remplis de larmes ; il comprenait, à l'émotion qui faisait trembler ma voix, tout ce que j'avais dû souffrir loin de lui. Il prit le petit Georges, qui ouvrait de

grands yeux étonnés, et le plaça lui-même dans sa couchette, tandis que, tournant les pages de l'album, je chantais à demi-voix la *Berceuse*.

« J'ai suivi tes conseils, ma bonne mère. Je ne me suis pas empressée d'ouvrir les malles. C'est Hermann qui en a parlé le premier. Je l'ai laissé arranger mes affaires comme il l'a voulu; en un mot, je n'ai pas eu l'air de m'installer...

26 octobre.

« Mon mari a été tout fier de me faire visiter Paris. Il m'a promenée un peu partout, tantôt à pied, tantôt en voiture; chacune de mes exclamations paraissait l'amuser beaucoup; il jouissait de mon étonnement et de ma surprise. Ce n'est pourtant pas lui qui a fait tout cela! Il m'a conduite un soir à l'Odéon et le lendemain au Vaudeville; il paraît que les peintres ont souvent des billets pour ces deux théâtres. Le troisième soir, par exemple, Hermann m'a fait asseoir dans le fond d'un café (ne le dites pas à Caen) et il s'est mis à faire une partie

de billard avec deux ou trois de ses amis, dont les manières m'ont semblé un peu communes. Il y avait, à côté de moi, deux jeunes femmes qui jouaient au domino, en prenant des prunes à l'eau-de-vie. Une d'elles m'a demandé si je connaissais Hermann depuis longtemps.

« — Il y a deux ans que nous sommes mariés, lui ai-je répondu.

« — Vous êtes mariés ? a-t-elle dit avec étonnement.

« — Oui, Madame.

« Alors, elle a échangé un regard avec son amie et ne m'a plus adressé la parole.

« Hermann m'a dit en rentrant :

« — Ce sont de bonnes filles, mais il ne faut pas causer avec elles, parce qu'elles ne sont pas de la *même espèce que toi*.

« C'est assez drôle, ma bonne mère, que les amis de mon mari aient des femmes avec lesquelles je ne puisse pas causer. Enfin ! il y a bien d'autres choses qui m'étonnent à Paris. Je suis tout ahurie. Figure-toi qu'ici on est égoïste ou fou, il n'y a pas de milieu. Nos journées sont employées maintenant d'une façon sérieuse. Hermann termine un tableau qui me

paraît superbe ; je fais de la musique pendant quatre ou cinq heures tous les jours ; mon mari constate des progrès rapides ; il veut me faire donner des leçons d'harmonie, et je suis toute fière de voir qu'il me prend au sérieux. Georges a trouvé dans un coin un collier de sauvage et un éléphant en bois qui lui servent d'amusement. Il faut le voir par terre essayer toutes les façons possibles dont l'éléphant peut porter le collier, puis le pousser, le tirer, le renverser, le battre, pour finir par le mettre sur ses genoux, le câliner et l'embrasser sur la trompe.

« Le temps se fait froid. J'ai pensé à toi, bonne mère, qui, à chaque saison, t'occupais de ma santé avec tant d'amour. Tu n'as rien oublié dans la grande malle, je suis montée pour tout cet hiver ; ainsi, tu peux être tranquille.

« Un événement. Vous n'avez pas oublié, là-bas, que mon mari nous a parlé d'un frère, Jean-Dominique Hermann, avec lequel il était en froid à l'époque de notre mariage. Le frère habite la rue de l'Ouest avec sa femme ; il occupe une place de trois mille francs dans une administration de chemin de fer. Hier,

Hermann a reçu un mot de lui; son fils est mort, un enfant de deux ans. Nous sommes allés consoler ce pauvre ménage. Jean-Dominique est un excellent homme, il a embrassé son frère et moi avec effusion. Angèle, ma belle-sœur, m'a fort bien reçue. Elle viendra me voir et il me semble que nous pourrons nous entendre. Une physionomie douce, sympathique, beaucoup de charme dans la voix, je saurai l'aimer. Pauvre femme! elle n'a plus d'enfant! j'ai pressé mon petit Georges sur ma poitrine avec épouvante. Mon Dieu! si je n'avais plus mon fils, que deviendrais-je? Je suis restée une heure dans le jardin du Luxembourg, assise sur un banc, pendant que Georges ramassait des feuilles mortes; je songeais à vous, à ma destinée. Jean-Dominique s'était brouillé avec son frère pour une affaire d'argent. Souvent il avait eu à lui reprocher les dissipations de sa vie, son inconduite; Jean-Dominique l'aime beaucoup, mais il ne savait que blâmer Hermann, sans pouvoir l'empêcher de courir à sa perte.

« Tout ce que j'apprends sur mon mari m'étonne et m'effraye. Ma place est auprès de

lui, je ne regrette rien; et je resterai ici, c'est mon devoir. »

1^{er} novembre.

« Ce matin, Hermann avait l'air soucieux.

« — Ma chère petite, m'a-t-il dit, tu m'as vu travailler régulièrement depuis trois semaines: ce n'est pas ma faute si mon tableau n'est pas terminé, et il serait terminé que je ne le placerais pas du jour au lendemain. Il faut que tu me prêtes ta montre et ta chaîne pour quelques jours.

« — Volontiers, ai-je répondu, pourquoi faire?

« — Mets ton chapeau le plus foncé et viens avec moi. Prends aussi tes boucles d'oreilles.

« J'obéis machinalement.

« Hermann me conduisit jusqu'au bout de la rue devant une maison de triste apparence.

« — Tu vas entrer là, me dit-il; au premier étage, tu trouveras une porte sur laquelle il y a écrit *Bureau*. Tu n'as qu'à remettre ces objets au commis qui est derrière le guichet, il te fera passer deux cent cinquante ou trois cents francs. Je ne puis y aller moi-même parce que je suis trop connu... Avec cet ar-

gent, nous avons quinze jours devant nous, et d'ici-là j'aviserai.

« La résistance était impossible; et d'ailleurs je t'avoue, ma bonne mère, que je n'y songeai pas. Hermann m'a épousée sans dot, et puisque sa palette et mon piano ne peuvent pas nous faire vivre, il faut bien nous aider par tous les moyens. Le mont-de-piété (cela s'appelle ainsi) est la ressource des gens qui n'ont pas d'appointements réguliers, Hermann m'a expliqué cela.

« Quand je revins avec la somme qu'on m'avait remise, Hermann eut l'air satisfait.

« — Ma foi ! s'écria-t-il, nous allons faire un bon déjeuner; je vais te mener dans un des meilleurs restaurants de Paris. Je veux que tu connaisses un peu la vie. Il n'y a que des contrastes dans l'existence d'un artiste, et ce sont ces contrastes qui attisent son imagination.

« C'est dans un réduit sale, obscur et gris-seux qu'on m'avait donné de l'argent, c'est dans un salon luxueux, tout doré, garni de glaces et de divans qu'on commença à nous le reprendre.

« Je fus effrayée de lire sur la carte le prix

des choses qu'Hermann avait demandées. Ce que tu payes deux sols au marché, ma pauvre mère, était compté quatre ou cinq francs !

« — Comment ferons-nous demain ? m'écriai-je. Hermann me regarda en riant et se mit à hausser les épaules :

« — Ah ! si tu songes au lendemain, dit-il, tu ne seras pas amusante longtemps. Il faut bien se refaire un peu. Demain et les jours suivants nous enverrons chercher notre déjeuner chez la fruitière ; aujourd'hui tâchons de nous croire riches.

« Je crois qu'il réussit à se persuader, car je ne me rappelle pas l'avoir jamais vu si gai, si spirituel même. Il me communiqua un peu de son insouciance et beaucoup de son entrain, si bien que cette journée, si mal commencée, m'a paru charmante. »

3 novembre.

« Ma mère, ma bonne mère, que je suis malheureuse !

« Je m'attendais à toutes les épreuves, à toutes les douleurs, mais non à celles qui m'arrivent.

« La matinée s'était assez bien passée, quand, vers midi, on a frappé violemment à notre porte.

« — Ouvrez ! criait une voix impérieuse.

« — Je sais ce que c'est, dit Hermann, je te raconterai cela tout à l'heure. En attendant, je vais me fourrer dans le petit coin de ta chambre; tu répondras que je suis sorti.

« Le tapage augmentait au dehors.

« J'allai ouvrir en tremblant.

« Un homme d'une quarantaine d'années se précipita, furieux, dans l'atelier :

« — Où est-il ? où est ce misérable ?

« J'avais le cœur dans un étau.

« — Qui demandez-vous, Monsieur ? lui dis-je.

« — Qui je demande ? M. Hermann, un barbouilleur, à qui je veux casser les reins. Je suis sûr qu'il se cache, l'infâme !

« Et le personnage se mit à fureter de tous les côtés ; il chercha dans la cuisine et dans ma chambre, mais sans découvrir mon mari qui s'était tapi derrière le portemanteau.

« Il rentra enfin dans l'atelier, où j'étais restée pâle et tremblante, et se laissant tomber sur une chaise :

« — Je vais l'attendre, s'écria-t-il. Je ne veux pas qu'il m'échappe.

« Je balbutiai :

« — Mais enfin, Monsieur, que lui voulez-vous ?

« — Ce que je lui veux ? Tenez, voici ses lettres... il a séduit ma femme ! Je me suis marié par amour, moi. C'est ma confiance qui m'a perdu.

« Je m'appuyais contre un meuble pour ne pas tomber.

« — Monsieur, dis-je avec effort, je suis madame Hermann.

« L'étranger me regarda d'un air étonné :

« — Je vous en fais mon compliment, dit-il en étouffant sa colère ; c'est un joli compagnon que vous vous êtes donné là !

« Et comme les larmes s'échappaient à flots de mes yeux gonflés :

« — Je vous demande pardon, reprit-il, Madame, de vous causer ce chagrin. Regardez-moi. Est-ce que je pleure ? Je souffre autant que vous, pourtant.

« Il me prit la main.

« — Je vous laisse, Madame. Tâchez d'oublier cette scène...

« Adieu, je vous plains.

« Dès que ce pauvre homme fut sorti, Hermann entr'ouvrit doucement la porte de sa chambre ; il riait de toutes ses forces.

« — Voilà une bonne histoire, s'écria-t-il. Ah ! que la vie est une drôle de mécanique ! — Eh bien ! qu'as-tu donc ?

« Il vint à moi.

« — Tu pleures ? C'est trop fort, par exemple ! Comment, toi, une femme intelligente, tu as des larmes de bonnetier ? car cet homme est un bonnetier ; et cela pour une vieille aventure de ton mari ? Allons, ne fais pas l'enfant ; une risette tout de suite !

« J'essuyai froidement mes yeux et je dis à mon mari :

« — Hermann, je ne vous aime plus.

« Ah ! ma mère, ce ne sont pas là les souffrances que j'avais espérées ! — Me voilà femme incomprise ! Comme je me sens lâche en face de cette existence qui se présente à moi, semée de dégoûts ! J'ai pris le désordre pour le génie, la paresse pour le décourage-

ment, l'incorrection pour l'originalité. Mon mari n'a ni cœur ni talent. »

4 novembre.

« Hermann est revenu ce matin. Je ne l'avais pas vu depuis hier. Il s'est posé en face de moi et m'a dit :

« — Est-ce que tu continues à ne plus m'aimer?

« Comme je ne répondais pas :

« — Cela se trouverait d'autant mieux, que le comte Dolgorouki me propose de m'emmener en Russie...

« — Partez, lui dis-je.

« — Que feras-tu pendant mon absence?

« — Je vais prier Jean-Dominique et Angèle de me donner une petite chambre pour moi et pour mon enfant.

« — Et vivre?

« — Je travaillerai. Je donnerai des leçons de musique.

« — Pourquoi ne pas retourner dans votre famille?

« — Il n'y a que Paris où l'on puisse cacher ses regrets et sa honte.

« Hermann haussa les épaules.

« — Comme tu voudras. Je pars demain, arrange-toi avec Jean-Dominique. J'ai donné congé de l'atelier, les meubles restent en payement du loyer arriéré. Sois courageuse ; quand ma position sera faite, je te reprendrai. »

6 novembre.

« C'est en vain que Dominique a couru chez Hermann, on ne sait ce qu'il est devenu. Peut-être est-il déjà parti ? Peu m'importe.

« Me voici installée dans une chambrette propre et gaie à l'œil. Il y a un lit en noyer pour moi, une couchette pour mon enfant, une table à ouvrage, une armoire, et enfin des vases à fleurs sur la cheminée : ce sera là mon grand luxe.

« Dominique m'a trouvé une élève à vingt francs par mois ; si je pouvais avoir la confiance d'une maîtresse de pension, mon existence serait assurée.

« Mon Dieu ! que j'ai souffert cette nuit ! J'ai eu des éblouissements et des maux de cœur qui m'ont épuisée... J'ai mis de l'eau fraîche

sur mon front et sur mes joues, j'ai embrassé mon enfant, j'ai songé à mon père, à toi, chère maman, à notre jardin de Caen, où je jouais avec Édouard et Théophile, quand on les nommait les deux *ignorantins*; tout cela m'a fait du bien. Je me suis rappelé le jour où Édouard s'est mis à peindre son rosier pour qu'il fût plus joli que celui de son frère, et je n'ai pu m'empêcher de rire au milieu de mes larmes.

« Angèle m'a fait de la peine. Je ne conçois pas l'impatience qu'elle éprouve, quand mon petit Georges me caresse et m'embrasse. Je fais tout ce que je puis pour lui plaire; je la crois bonne au fond; c'est le chagrin qu'elle ressent de la perte de son enfant qui la rend injuste.

« Dominique aime beaucoup sa femme; il m'a parlé d'elle longuement: « Je lui cède presque toujours, m'a-t-il dit, il faudra faire comme moi, et nous vivrons en bonne intelligence. »

15 novembre.

« Il est sept heures du soir. Dominique est sorti avec sa femme, et je suis seule avec Georges sur mon genou. Quand arrive cette

heure bénie qui nous réunissait tous, je ne puis m'empêcher de regretter le passé. Que faites-vous dans le grand salon ? La lampe est sur le guéridon ; le père fait sa partie de cartes, tu lis ton journal au coin du feu. Parlez-vous de moi, au moins ? Il y a des moments où je me demande si je n'ai pas mis trop d'empressement à rompre avec Hermann. Peut-être aurait-il mieux valu pardonner encore cette fois ? il ne serait pas parti, et qui sait !...

« Demain, Dominique me conduit en soirée chez son chef de bureau ; je jouerai le nocturne de Chopin et la sonate pathétique : tu sais si j'aime Beethoven !

« Cette soirée peut me valoir plusieurs élèves : il est bien difficile de se faire connaître et on paye si peu !

« Dominique pense que je dois rester ici, dans tous les cas, pour attendre le retour de mon mari. Je n'ai pas le droit (d'après lui) de me réfugier définitivement auprès de vous. Il espère qu'Hermann sera touché de ma conduite et de mes efforts et que, devenu plus sérieux, il méritera son pardon.

« Que dit-on de moi à Caen ? Me sait-on malheureuse ?

« Vos lettres me font grand bien. L'autre jour, j'étais malade, c'est la lettre de mon père qui m'a guérie. Quand je souffrais, autrefois, je me jetais dans vos bras, je pleurais à chaudes larmes pour me faire plaindre ; tu me câlinais, Édouard me promettait des gâteaux ; ce n'est plus la même chose, à présent.

« Que m'avez-vous appris ! Louisa se marie avec M. Villedeau, qui a vingt ans de plus qu'elle ? Ah ! vous direz tout ce que vous voudrez, je ne comprends pas les mariages de raison. »

2 décembre.

« Je suis très-inquiète de mon sort. Dominique est fort gêné ; malgré ma bonne volonté, je suis une charge pour lui. Les privations les plus cruelles ne suffisent pas. Nous économisons sur tout, j'empêse moi-même mes jupons ; mais quand viendra la saison nouvelle, que faire, que devenir ? Tout va me manquer à la fois. Et cependant une bouteille de vin nous fait quatre jours, et pour ne faire cuisine

que deux fois par semaine, nous nous imposons le même mets pendant trois jours de suite. J'ai remarqué qu'Angèle ne porte pas de col dans la maison, je me suis mise à en faire autant. Lorsque je songe, ô mes chers parents, que je me suis éloignée de vous au moment où je pouvais, par l'accomplissement facile de mes devoirs, vous payer de vos bontés et de vos sacrifices, je maudis Hermann dans le fond du cœur. Il me semble que mes idées rebelles se sont singulièrement modifiées : je suis devenue bien raisonnable, allez.

« Mon enfant est toute ma consolation, mais souvent la vue de ce cher petit être me rappelle douloureusement le passé. Que d'illusions, que de rêves, que de projets ! qu'est-ce que tout cela est devenu ? Mon enfant, je suis seule à l'aimer, seule à l'élever. J'espérais pour lui un nom illustre, et je me demande parfois s'il aura même un nom sans tache. Qu'Hermann soit heureux loin de moi, mais qu'il n'oublie pas notre Georges et qu'il travaille pour lui ! A cette condition, mes souffrances seront effacées et mon mari sera sincèrement pardonné.

« Vous recevrez bientôt, chers parents, une des mélodies que j'ai composées ; le besoin d'argent m'a forcée à la faire graver, et non une vanité qui n'est pas en moi. Le seul prix que j'attache à ce morceau, c'est le souvenir des quelques instants qui me l'ont inspiré. Je ne vous en dirai pas davantage ; à quoi bon parler encore d'une affection méprisée ? Mon cœur n'y gagnerait rien et ma dignité en souffrirait. »

17 janvier.

« Jean-Dominique est parvenu à découvrir l'adresse de mon mari ; il lui a écrit en Allemagne. C'est à moi que la réponse d'Hermann a été adressée, la voici :

« Je suis très-affligé, ma chère Hélène, de
« te savoir souffrante. D'où vient cet abat-
« ment dont parle mon frère ? Tu ne souffres
« pas seule et je suis moi-même dans une posi-
« tion fâcheuse. J'ai laissé le comte en Russie
« et j'ai voulu revenir par l'Allemagne. Je suis
« obligé, pour vivre, de faire des portraits à
« vil prix. Il faut bien te parler un peu misère,

« puisque tes parents m'accusent d'une façon
« aussi injuste que ridicule. Ces bons provin-
« ciaux seraient bien surpris de savoir qu'on
« peut préférer les privations de toutes sortes
« au bonheur de lutter d'embonpoint avec
« eux.

« Chère amie, ce n'est pas manquer de cœur
« que de ne pas vouloir s'encroûter prématu-
« rément dans les douceurs et dans les devoirs
« du ménage.

« Certainement j'ai eu des torts envers toi,
« mais rien n'est plus sincère que mon désir de
« les réparer ; je t'apprécie beaucoup mieux au-
« jourd'hui que je ne l'ai fait jusqu'à présent.
« Le courage dont tu as fait preuve me touche
« profondément. Notre réunion, que je désire,
« sera cependant bien pénible, si ton travail
« ne te met à même de te tirer d'affaire toi-
« même. Il est long et difficile à un peintre de
« se faire une position pécuniaire suffisante, et
« tous les beaux sentiments du monde ne rem-
« placeront pas cent écus par mois. Je ne
« t'apprends rien de nouveau, n'est-ce pas ?

« Réfléchis, médite. Pourquoi ne retourne-
« rais-tu pas dans ta famille ? J'irai t'y cher-

« cher un jour. Quelle est la fausse honte qui
« te retient? As-tu peur des commentaires de
« quelques bourgeois? On te dira d'abord que
« je suis impardonnable; que tu es fort à
« plaindre, etc., et au bout de huit jours, il
« ne sera plus question de tout cela.

« Plus tard, quand ma signature au bas
« d'une toile signifiera deux mille francs, je
« t'arriverai tout heureux, et les gens qui
« m'auront blâmé le plus sévèrement seront
« les premiers à me tendre la main. Qu'en
« penses-tu ?

« Adieu et au revoir.

« HERMANN. »

« Non! je ne veux pas partir! je serai courageuse jusqu'au bout. Pourquoi donc ne vivrais-je pas de mon talent, comme si j'étais un homme? Hermann reviendra. L'exemple, la résignation le changeront peut-être. Ses idées ont été faussées, je referai son éducation. Mon petit Georges soutiendra mes forces et ma persévérance; je puis encore être heureuse entre ces deux enfants. »

Février.

« J'ai peur. Il faut une fois de plus tomber du haut de mes rêves. Faisons notre vie sainte, puisqu'elle est semée de tant de dangers. A peine suis-je allée dans quelques concerts, à peine me suis-je montrée, et je me vois poursuivie d'hommages insultants. Un inconnu m'a envoyé des bouquets ; un autre m'a écrit. Jean-Dominique est inquiet. D'un autre côté, Angèle me jalouse les caresses de mon enfant ; elle repousse Georges, elle le gronde injustement. Souvent je suis obligée de céder. Hier, elle a exigé que je le punisse pour une menace adorable qu'il lui faisait de son petit bras blanc. J'ai fait semblant de le mettre en pénitence, puis, je l'ai vite emmené dans ma chambre, je l'ai couvert de baisers, en lui disant que je l'avais puni *pour rire*.

« Il est impossible d'y tenir plus longtemps, je pars. La famille me sauvera. »

XII

Les quelques passages que j'ai extraits du journal de madame Hermann étaient perdus dans une abondance de réflexions philosophiques assez souvent inutiles. L'exagération de la piété filiale y dominait ; l'emphase de quelques-unes de ses lettres trahissait le désir de *colorer* sa situation. Romanesque *sans le savoir*, ou du moins sans se l'avouer, Hélène Hermann se *posait* dans ses malheurs. Victime orgueilleuse, elle ne savait ni se résigner, ni se défendre ; elle se croyait énergique parce qu'elle se plaignait un peu haut, et la contemplation de ses souffrances ne lui déplaisait pas autant qu'on pourrait le croire.

Elle ne revint à Caen qu'après avoir étudié sa rentrée.

— La vie est finie pour moi, dit-elle à ses frères.

Elle ne voulait voir personne ; son devoir était tracé désormais : elle devait se consacrer

tout entière à son enfant. M. Lestrade fut émerveillé de ces belles résolutions. Hélène s'installa dans une jolie chambre au premier étage ; sa fenêtre ouvrait sur le jardin et ses deux frères disposèrent pour elle un berceau de clématite et de jasmin. Édouard amena ses amis chez lui ; M. Lestrade, qui était né à Bayeux, avait conservé des relations avec ses compatriotes : les rapports sont fréquents entre Caen et Bayeux.

Madame Hermann eut bientôt un entourage. D'un autre côté, les artistes qu'elle avait connus à Paris, soit dans les concerts, soit dans l'atelier du peintre Hermann, ne manquaient pas de lui faire visite quand ils traversaient la Normandie. On se réunissait chez elle pour faire de la musique, et c'est ainsi qu'elle devint bientôt la lionne de l'endroit. Le professeur de rhétorique du collège et le substitut du procureur du roi furent ses premiers adorateurs.

La résolution de vivre en dehors du monde avait été bien vite oubliée. Madame Hermann eut ses poètes : on lui fit des sonnets, des acrostiches. Elle s'amusait à ces fadeurs et se livrait

à la composition pour tromper son imagination vagabonde. Quelques-unes de ses romances ont eu beaucoup de succès. On connaît d'elle une valse que les meilleurs maîtres allemands ne renieraient pas.

La nuit, elle écrivait. Ces pages, remplies de contradictions, furent destinées d'abord à son mari. Hermann était devenu pour elle une sorte d'abstraction, un être purement imaginaire : elle s'était fait un nouvel Hermann, corrigé, repentant, sublime, qui ne pouvait manquer d'apparaître à la fin du drame.

Plus tard, elle copia des passages entiers de *la Nouvelle Héloïse* ; elle commenta longuement *la Femme abandonnée* de Balzac. Le nom de George Sand revenait souvent sous sa plume. Son âme avait besoin de se répandre. Tour à tour expansive, boudeuse, sombre ou folâtre, elle se compromit plus d'une fois. Le substitut emporta souvent l'espoir d'être aimé, mais on le lui reprenait le lendemain. Hélène attendait toujours un barde qui sût la comprendre ; elle avait un de ces besoins d'intimité sublime qui n'aboutissent jamais qu'à de comiques déceptions. Elle parlait la langue des

dieux à des braves gens de Bayeux, « de ceux qui seraient trop heureux, s'ils comprenaient l'étendue de leur bonheur, » mais [qui n'ont garde.

Après une soirée passée tranquillement dans le salon entre le piano et la table de jeu, parmi des gens quelquefois distingués, toujours pleins d'égards et de procédés, madame Hermann, applaudie, complimentée, se reprochait cruellement d'oublier son rôle de femme infortunée; elle montait au galop dans sa chambre, donnait le ton à sa plume et se jetait dans l'élégie à corps perdu.

Si, par hasard, le thé et les petits gâteaux ne l'avaient que médiocrement inspirée, elle saisissait un des volumes qui lui étaient fournis par le cabinet de lecture voisin, — et compilait, compilait, compilait.

ALBUM INTIME DE MADAME HERMANN.

FRAGMENTS.

Si la vie est le but, pourquoi donc sur les routes
Tant de pierres dans l'herbe et d'épines aux fleurs,
Que pendant le voyage, hélas ! nous devons toutes
Tacher de notre sang et mouiller de nos pleurs ?

« Seule ! toujours seule ! — J'étais ce soir au milieu d'une fête, entourée d'hommages, et je n'ai pu trouver un sourire. Je regardais, le cœur plein de larmes, deux jeunes femmes aux bras de leurs maris, je me souvenais et je souffrais cruellement !

2 mars.

« L'artiste a besoin d'émotions continuelles, aussi ne devrait-il jamais enchaîner sa liberté. Je t'ai aimé, Hermann ! je t'ai aimé infidèle ; aujourd'hui, il me semble que je t'aime encore, indifférent. Mon cœur froissé, repoussé par toi, cherche une sainte affection où il puisse se réfugier, mais le souvenir de tes ardentes paroles me poursuit et me trouble. »

20 mars.

« J'éprouve un vide, un ennui que rien ne peut combler. Faut-il renoncer pour toujours à une affection qui devait faire le bonheur de toute ma vie ? Je me roidis contre des souvenirs qui me torturent. Suffiront-ils à me préserver ? Je me demande quelquefois si Hermann mérite le jugement sévère que le monde porte sur lui. On me dit : « C'est l'égoïsme dans toute sa férocité. » Hermann répondrait que ses juges sont des esprits bornés ; il les récuserait. Je ne veux la pitié de personne, il faut garder pour moi ce qui se passe dans mon âme. Qui donc pourrait sonder la profondeur de ma blessure ? Quand je descends en moi, je suis épouvantée. J'ai dix-neuf ans. Pourrai-je vivre sans amour, et si cet amour m'arrive, faudra-t-il mourir de douleur ? Ma vie de femme a commencé à l'âge où mes amies devenaient jeunes filles, et mes illusions sont parties à l'heure où elles arrivent chez les autres. Comment se fait-il qu'après avoir tant souffert par Hermann, je puisse comprendre la possibilité d'une autre affection ?...

« Les idées mélancoliques ont beaucoup de charme quand on n'a pas été soi-même profondément malheureux. Mais quand la douleur dans toute son âpreté s'est abattue sur votre âme, on ne prononce plus, sans tressaillir, de certains mots qui vous éclairent vivement le passé et vous rappellent que vous avez une tombe dans le cœur. Ces débris, ces feuilles mortes, ces choses brisées assaillent constamment votre pensée; alors, si un homme vous aime, il doit approcher lentement de votre tendresse, le front respectueux, l'œil triste; il doit prendre garde à ne poser le pied sur rien qui vous soit cher, à ne pas prononcer un mot qui fasse jaillir en vous une douloureuse étincelle... Oh ! mon Dieu ! qui donc m'aimera ? »

2 mai.

« Je puis enfin rouvrir cet album. Deux mois au lit. Quelles nuits j'ai passées ! Mon père a écrit à Hermann, il me savait mourante, rien !

« Il me semble qu'on ne peut écrire ce qu'on éprouve trop fortement. Écrivez donc des cris !

« Quelle joie de pouvoir dire un jour à mon

mari : « Tu m'as abreuvée de douleurs dans
« un âge où mon âme s'ouvrait à toutes les es-
« pérances ; tu as arraché une à une mes illu-
« sions en disant à chacune d'elles : un peu,
« beaucoup... pas du tout ! tu m'as rendu
« l'inconstance pour la fidélité, le dédain pour
« l'affection ; moi, j'ai accompli ma tâche. Je
« pouvais trouver une excuse dans ta conduite,
« je n'en ai pas voulu !... »

« Cela serait beau, mais quand ?

« La fièvre roule encore ses vagues rouges
dans mon cerveau, je deviens folle... Ah !
j'aurais dû rester à Paris et faire comme les
autres !

« Mon père ! pardon ! pardon pour cette
mauvaise pensée ! La femme trompée dans son
amour d'épouse doit chercher ses consolations
dans l'amour maternel... Mais ma famille a
tort de toujours accuser mon mari devant
moi. »

15 mai.

« Heureux le serviteur que Dieu trouve veil-
lant au jour de l'appel !

« Mon Dieu ! protégez-moi. »

1er juin.

« On dit souvent à une femme qu'on l'aime, parce que sans cela on ne saurait que lui dire.

« C'est ainsi que les jeunes hommes essayent leur éloquence ; ils apprennent à plaire en flattant l'orgueil de la première venue.

« Ces manéges me font pitié.

« Vous m'avez donné, Seigneur, une âme ardente, mais inquiète, et mon cœur est rempli de rêves qui ne s'accompliront jamais ! »

3 juin.

« J'ai fait de sérieuses réflexions sur l'art. J'ai tort de ne pas consacrer tout mon temps à mon piano ; mon amour de la musique est capricieux et fantasque. Ce vide, cette lassitude que j'éprouve, n'existeraient pas si je me donnais sérieusement à la composition.

« Au lieu de chercher des échos et des reflets dans la musique, je me laisserai désormais entraîner par elle. Au lieu de me passionner, elle m'évangélisera. »

5 juin.

« Il faut bien que j'écrive, puisque je ne puis confier à personne ce que j'éprouve. On me traite de folle, et cependant je pense bien sincèrement tout ce que je dis et tout ce que j'écris. Je suis peut-être trop exaltée, mais je fais de vains efforts pour me changer. Je me sens pieuse et je ne puis prier longtemps. La coquetterie me fait horreur, et je suis coquette.

« Qui me donnera donc la force de vivre selon ma pensée, selon ma croyance? »

Juillet.

Qu'un ami véritable est une douce chose !

« Pauvre La Fontaine ! pouvais-tu le savoir aussi bien que moi ?

« J'ai des aspirations inexplicables vers un nouveau bonheur, j'ai soif d'inconnu.

« C'est singulier, mon frère Édouard est intelligent, et c'est lui qui me pèse plus que les autres.

« Hermann, me disait-il hier, est une de ces

« organisations fatales dont on subit d'abord
« l'empire, et que l'on ne connaît bien que
« lorsqu'on est éloigné d'elles. J'ai trouvé en
« lui la bassesse et l'élévation à un égal degré :
« la pensée est belle, l'action est indigne. »

« Édouard se donne des airs de me surveiller ; qu'est-ce donc qu'il redoute ? Je n'aime pas qu'on me devine. En saurait-il plus long que moi sur mes propres sentiments ? »

XIII

REPRISE DU RÉCIT DE GASTON DUTHIL.

Ces manuscrits, ces albums et toutes ces lettres attachées avec des épingles constituaient les mémoires de madame Hermann. Ces mémoires étaient-ils sincères ? étaient-ils complets ? Une chose me frappa, l'absence des noms propres. Hélène parlait des artistes parisiens qui étaient venus lui faire visite à Caen, elle parlait des amis de son frère, mais sans jamais nommer personne. D'autre part, il manquait des pages

en plusieurs endroits; une période de deux années faisait complètement défaut. Lorsque j'en demandai la raison, Hélène me répondit :

— J'étais tellement découragée à ce moment, que je ne prenais plus la peine d'écrire. Mon piano me suffisait.

Cette réponse ne pouvait me satisfaire que médiocrement. J'avais passé volontiers sur le fatras romanesque, et c'est à peine si je m'étais aperçu que, par un excès d'enthousiasme, les lettres d'Hélène à son père étaient aussi *montrées* que des lettres d'amour : mais, ce silence gardé, ce voile jeté sur une partie de sa jeunesse, ces pages arrachées éveillaient en moi de poignantes inquiétudes.

Je me demandai souvent : Qu'a-t-elle pu faire pendant ces deux années-là ? — et je me promis de le savoir.

A MONSIEUR FERDINAND GOFFIN, HOMME DE LETTRES,
RUE DE LAVAL, A PARIS.

« Ami, figure-toi une femme dont le mari reste huit ou neuf ans en voyage et fait dire à la fin de la neuvième année qu'il ne reviendra jamais.

« Penses-tu que cette femme — jeune, belle et rendant justice à ses avantages — ait pu ne pas faillir ?

« GASTON. »

P. S. — « Elle n'est ni pieuse, ni dévote. »

XIV

Quand je me présentai le soir chez M. Les-trade, je trouvai Hélène dans l'antichambre ; elle m'attendait.

— On ne s'est pas aperçu de mon absence, dit-elle, et je n'ai rencontré personne dans la rue de Bagatelle.

En rentrant ici, j'ai regardé mon père, puis Édouard ; ils avaient leur bonne figure de tous les jours, ce qui m'a complètement rassurée. Embrassez-moi et venez.

Hélène m'avait débité sa petite histoire avec un ton décidé qui me surprit. Je me sentais tout embarrassé en entrant dans la maison et

il me sembla que madame Hermann manquait un peu de contrition.

Elle me campa en face de M. Lestrade, nous donna un jeu de cartes, et s'asseyant à côté de la table, une broderie à la main, elle mit son pied sur le mien et l'y laissa toute la soirée. Je n'ai pas besoin de dire que je ne pus gagner une seule partie. M. Lestrade me raillait sur mon peu de bonheur, et Hélène, riant aux larmes de mes airs gauches, me donnait de petits coups de pied par-dessous la table.

Elle eut même l'audace de me dire tout haut :

— Osez donc crier !

— Pourquoi veux-tu qu'il crie ? demanda son père.

— Parce qu'il n'est pas heureux au jeu, répondit Hélène.

L'arrivée de Théophile Lestrade, qui sortait du cercle normand, mit fin à notre partie. Théophile amenait un de ses amis, nommé Daniel Grinchard. Daniel était un ami de la maison et m'avait surpris plusieurs fois en tête-à-tête avec madame Hermann. C'était un grand garçon de vingt-huit ans, bien planté, carré des pieds à la tête. Il avait lu Balzac et Charles

de Bernard, ne manquait pas d'esprit naturel, et, quoique marchand de toilerie, il faisait des petits vers et des odelettes qu'il publiait dans le journal-programme du théâtre de Caen. Je soupçonnais Daniel de n'être pas insensible aux charmes de madame Hermann et sa présence m'était d'autant plus désagréable que, n'ayant pas d'elle une très-bonne opinion, Grinchard paraissait surveiller mes gestes et mes regards. S'il surprenait un signe d'intelligence entre nous, il avait soin de le faire remarquer : — On dirait que vous conspirez ! — Vous faites des répétitions télégraphiques ? — C'est une nouvelle langue de muets que vous voulez fonder ? — Et toutes sortes de petites phrases perfides qui ne laissaient pas de me troubler.

Daniel avait de beaux yeux, une assez jolie figure, mais de grands pieds, de grosses mains et des cheveux plats, ignobles, collés par des excès de pommade à la vanille. Tel qu'il était, il passait pour un des beaux jeunes gens du pays. Cependant Hélène le traitait si dédaigneusement que Daniel ne pouvait me porter aucun ombrage ; Édouard Lestrade était lié in-

timement avec lui et sa présence dans la maison n'avait rien que de naturel.

— Allons, Hélène, dit Théophile, un peu de musique... une rêverie !

— Je travaille toujours pour les autres, s'écria Hélène. Faites-moi des vers, je vous ferai de la musique.

Elle vint à moi, me présenta son album, et, me prenant par la main, elle me fit asseoir auprès du guéridon.

— Tout de suite, Monsieur, dit-elle d'un air impérieux, on vous attend ! — Et, pensant que personne ne la voyait, elle me tira les cheveux par un mouvement d'une espièglerie charmante.

Grinchard ne manqua pas de faire observer qu'elle aurait pu me faire mal, et j'écrivis, tandis qu'Hélène lisait par-dessus mon épaule :

Celle que j'aime est blonde avec de longs cheveux,
Londres, s'il la voyait, brûlerait son keepsake.
Celle que j'aime est blanche avec des yeux de feux,
L'Iman, pour l'adorer, blasphémerait la Mecque.

Quand elle joue et plonge au sein du ruisseau clair,
L'onde qui court gémit de se séparer d'elle.

Le rossignol répond quand elle chante un air,
Et les papillons bleus, en la voyant si belle,
Quand elle court les prés, suivent à tire-d'aile.
Mais ce trésor, ce cœur de flamme, cet ouyx,
Cette âme de tempête et ce front de déesse,
Et ces cheveux cendrés des cendres du phénix,
Cette perle des mers, cet éclair de jeunesse,
Comment les retenir? et quel réseau de fer,
Quelle maille d'acier tiendra cette ombre vaine?
Il faudrait, pour cela, te demander ta chaîne,
Xerxès, toi qui voulais faire enchaîner la mer!

— Bravo ! s'écria Hélène en battant des mains, vous êtes un *homme de génie*!

Cette qualification, bien peu méritée, m'était accordée pour la première — et probablement pour la dernière fois; elle me fit rougir de plaisir. Je jetai sur Hélène un regard de reconnaissance; mais faisant bientôt un retour sur moi-même :

— Voilà les femmes! pensai-je avec colère, tout à la flatterie. Les rossignols ne lui ont jamais répondu de leur vie; dès qu'elle approche du parterre, les papillons s'empressent de déguerpir, et ils ont bien raison, car elle leur planterait des épingles dans le corps; je l'ai appelée *onyx* parce que c'est la seule rime

possible à phénix, mais elle n'a garde de songer à tout cela. Je l'ai flattée, elle me flatte. Homme de génie! eh! si j'avais du génie, serais-je à disputer cet amour à Grinchard et au substitut?

— A votre tour, Daniel, dit M. Lestrade.

— Ma foi! répondit le marchand, c'est bien assez que les vers de Dúthil aient obtenu le plus grand succès, je n'ai pas envie d'y ajouter en mettant l'ombre à son tableau.

Et comme un murmure d'approbation avait accueilli sa courtoisie, il ajouta :

— Du reste, moi aussi je fais mes vers avec des rossignols et des papillons, et tout cela est pris pour aujourd'hui.

Je répliquai avec aigreur :

— Vous aimez mieux mesurer le madapolam que les pieds de vos alexandrins; mais prenez garde, vous pouvez vous tromper et fabriquer des vers de un mètre cinquante centimètres. Ce serait bien long.

Grinchard pâlit légèrement. Je pris mon chapeau et je fis une sortie théâtrale.

A MONSIEUR GASTON DUTHIL, POÈTE, A CAEN (CALVADOS).

« Tu m'écris à Paris et je suis à Venise. Tu as mal à tes passions et je me porte bien. Tu es aimé, et je ne sache pas avoir laissé le moindre souvenir derrière moi. Tout cela ne m'empêche pas de songer souvent à notre amitié et de te serrer la main à travers un grand morceau de continent.

« Tu sais Venise par cœur comme tous les poètes qui ne l'ont pas vue : une montagne de marbre, un drame et une chanson tombés dans l'eau. Donc, point de feuilleton. La gondole est une vérité, voilà tout; et remercie-moi de n'abuser ni de toi, ni de la couleur locale.

« Pourquoi je suis à Venise? parce que je me suis aperçu que le moyen le plus simple et le plus honnête de gagner sa vie, c'est encore le travail. Donc, je suis venu pour travailler dans le pays de l'Europe où on travaille le moins. Je te raconterai tout cela un jour.

« Videau est ici. Ernest Videau à Venise! Il ne lui manque pour être Byron que d'être Byron et de n'être pas Videau. Au reste, lancé,

arrivant, écrivant au ministre, accueilli, fêté, choyé des femmes, des hommes et des consuls, représentant Paris, le boulevard et l'esprit du pays de Beaumarchais; sérieux, content de lui, content des autres, bouffi, ravi, et au demeurant le meilleur Poinçinet du monde! Il me charge de te souhaiter des prospérités, mais il n'en pense pas un mot, parce qu'il faudrait penser quelque chose.

« S'il est vrai que chacun de nous ait son étoile, je voudrais voir l'étoile d'un sot. Quel éclat cela doit jeter! Et comme il y a deux autres étoiles qui doivent briller là-haut et rayonner de l'une à l'autre, la tienne et celle de cette femme qui t'inquiète! Ni pieuse, ni dévote? C'est grave. Pieuse, elle aurait résisté; dévote, elle aurait failli. Mais comment veux-tu que, sans point d'appui et sans levier, je soulève ce monde? Qu'a-t-elle fait pendant ces huit années? Elle ne le sait pas elle-même.

« D'ailleurs, quel intérêt as-tu à le savoir? Mais c'est ainsi que nous sommes! Nous rencontrons une femme, elle nous regarde d'une certaine façon et nous l'aimons. Dès que nous l'aimons, nous voulons être aimé. — Alors les

craintes, les battements de cœur, les insomnies, les désespoirs jusqu'à ce qu'elle nous aime à son tour. — Elle nous aime, cela devrait être fini; pas du tout! cela recommence.

« Qu'a-t-elle pu faire, il y a onze ans?

« Que disait-elle quand je ne la connaissais pas?

« Pourquoi ne m'a-t-elle pas aimé avant de m'avoir vu?

« Quoi de plus injuste que ces retours dans le passé? Vous vouliez être aimé, vous êtes aimé, soyez heureux. Chaque amoureux a cette manie de se transformer en président de cour d'assises, de chercher les antécédents, d'accumuler les chefs d'accusation, de recueillir les témoignages les plus accablants — et cela pour arriver à quoi? à un acquittement complet.

« Je suppose que tu trouves une grosse faute dans le passé de ta bien-aimée. Tu verseras des larmes amères, elle pleurera avec toi, puis tu lui pardonneras avec solennité. Ne vaut-il pas mieux cent fois lui laisser cette conviction que, *si tu savais tout*, tu ne lui pardonnerais jamais? La femme connaît si bien toute l'estime qu'on accorde à ses repentirs,

que, si on ne lui demande rien, elle s'empresse de faire des aveux.

« Ainsi donc, si tu tiens à savoir, n'interroge pas, elle nierait. Laisse-la faire, elle te dira tout. Répète-lui, tant qu'elle te fera sa confession : « Je ne vous demande rien ! Pas un mot là-dessus ! » Bouche-toi les oreilles, elle te crierà ses crimes. — Ferme-lui la bouche, elle parlera à travers tes doigts.

« Pour moi, si j'étais à ta place, j'interrogerais un peu, pour qu'elle se crût dans l'obligation de nier, mais je prendrais bien garde d'aller plus loin. Péché confessé, péché pardonné.

« Regarde-la comme un ange, tant que tu l'aimeras ; et dès que tu ne l'aimeras plus, qu'elle devienne à tes yeux la dernière des pas grand'chose !

« Telle est ma philosophie là-dessus et ma réponse à ta niaise question !

« FERDINAND GOFFIN. »

X V

Certes, je ne suis pas de ceux qui regrettent les années de leur enfance. Je ne regrette ni ma veste de lastinc, ni ma casquette sans visière, ni le despotisme de MM. Vinevielle, Scartassin et Duroux, professeurs au collège de Caen, lesquels m'expliquaient des auteurs dont ils ne comprenaient que la lettre et dont ils ne comprendront jamais l'esprit. Je ne regrette pas davantage le panier couvert où l'on introduisait chaque matin une saucisse et une pomme destinées à me tenir lieu de déjeuner. Oh ! les pommes et les saucisses ! j'en étais arrivé à ne plus savoir les distinguer ; je commençais indifféremment par la saucisse ou par la pomme sans savoir ce qui était pomme et ce qui était saucisse. Ah ! que j'en ai mangé des saucisses et des pommes !

Vanités aristocratiques de ceux de mes camarades qui demeuraient sur la place tandis que je demeurais rue des Capucins, orgueil de mon

voisin d'étude qui m'a expliqué que j'étais un manant parce que je me nommais Duthil tandis qu'il se nommait *de La Trifardière*, coups de poing des gens plus robustes que moi, punitions que j'ai subies pour des cris que je n'avais pas poussés, pour des taches que d'autres avaient faites, séquestration qu'on m'a infligée pour avoir gravé des noms sur le banc, — moi, le seul de la classe qui n'eût ni couteau, ni canif ! — injustices, sottises, misères du jeune âge, je ne vous regrette pas.

Mais dans cent ans d'ici, si j'étais de ce monde — ce que je ne souhaite aucunement — je regretterais encore les premiers mois de mon premier amour !

Chaque matin, Hélène arrivait rue de Bagatelle, mettait tout en ordre, faisait remuer la tête du Chinois, me racontait tout ce qui lui passait par la tête ; et enfin, toujours en retard de deux heures, elle s'échappait, comme une folle, en oubliant quelque chose : un éventail, une ombrelle, un cahier de musique.

C'était une difficulté d'expliquer à madame Lestrade ce qu'elle avait pu faire de son éventail ; mais cette difficulté même l'occupait et la

faisait vivre : c'étaient de petites émotions.

— Elle avait oublié l'ombrelle chez sa tante...

Puis, la tante arrivait et disait : — Mais non, puisque tu n'as fait qu'entrer et sortir.

— Alors c'est chez madame Numard, je la retrouverai demain.

A peine madame Hermann était-elle rentrée qu'elle se renfermait dans sa chambre et se mettait à m'écrire. Le soir, je passais ma soirée à faire la partie de M. Lestrade, et Hélène me glissait une lettre de dix pages qui se terminait toujours par ce mot : A demain.

« Dès que je t'ai quitté, me disait-elle, je t'attends. Je passe de paresseuses journées, étendue sur un canapé et tenant à la main un livre que je lis de temps en temps; puis je rêve, je te parle comme si tu pouvais m'entendre; quelquefois, je me mets au piano et je cherche les sons et les harmonies de mon cœur : la musique exprime admirablement nos sentiments, mais elle les exprime trop haut.

« T'attendre, t'aimer, te voir, toute ma vie est là. Tu m'as consolée, ami, alors que mon découragement devenait presque de l'impiété;

et maintenant, s'il me fallait renoncer à toi, ce serait la mort.

« Aujourd'hui, j'ai parcouru Balzac, comme pour faire une visite à mes connaissances Béatrix, Modeste, madame de Mortsauf, madame Graslin, madame de Beauséant. Toutes ces ravissantes créations du romancier que tu admires, ces types de femmes dévouées, aimantes, coupables, passaient devant mes yeux comme une procession de Madeleines. Il me semblait les reconnaître, je les saluais, j'aurais voulu causer avec elles. Mes impressions, mes rêves, mes souffrances, se retrouvent si fidèlement dans leur histoire que je suis jalouse de voir que mes sensations ne sont pas à moi seule. D'autres ont eu ces blessures infinies, ces luttes morales qui amènent le doute et le désespoir ; d'autres ont succombé à ce besoin d'être aimées, d'autres ont pleuré, et moi, qui en suis aux premiers chapitres du roman que je vais vivre, je trouve chez ces pécheresses, mes sœurs, des retours qui m'épouvantent.

« Il faut que les femmes aient raconté elles-mêmes ce qui se passe en elles pour qu'il ait été possible de livrer ainsi à toutes les curiosi-

tés. ces mystérieuses fermentations du cœur. Quelle est donc celle qui, la tête et le sein ouverts, a trahi le secret de nos faiblesses, en disant : lisez !

« Sais-tu, Gaston, que je te défends de te faire jamais une opinion d'après les livres ? Je veux que tu ne t'en rapportes qu'à ton expérience. Les gens qui disent du mal des femmes sont ceux qui ne savent pas les choisir.

« Tu sauras un jour que les désenchantements les plus cruels ne nous donnent même pas le droit de nier ce qu'il y a de grand et de bon en elles.

« Regarde-moi : depuis que je t'aime, la foi m'envahit, et je crois au bien comme dans mes plus jeunes années ! »

XVI

Hélène se fit ordonner par le médecin de sa famille des promenades matinales. Je sortais de chez son père à minuit, et à six heures du

matin, elle était chez moi. Cela ne lui suffisait pas encore. Par tous les moyens possibles elle cherchait à m'attacher complètement.

Un jour, elle me recommanda de l'attendre à quatre heures dans l'église Saint-Pierre.

— C'est là que j'ai été mariée, dit-elle, c'est là que je veux faire le serment de t'aimer toujours. Plus tard, je reviendrai une dernière fois dans cette église, alors que mon âme passionnée sera partie pour implorer le pardon ; là, j'ai été baptisée, lavée de la tache originelle ; là, j'ai reçu la communion qui devait me faire forte ; là, j'ai lié ma vie à celle de l'époux qui m'a abandonnée ; là, je serai portée morte, ensevelie, clouée. Toute ma vie aura passé sous ces grandes voûtes. Eh bien ! quand les cierges seront allumés, quand les hommes de Dieu commenceront leur prière, — que les gouttes de l'eau sainte s'éparpillent autour de mon cercueil et que la condamnation descende sur moi, lourde et terrible, si j'ai trahi mon serment !

Je saisis la main d'Hélène et je la brûlai de mes lèvres. — J'avais vingt ans.

Pauvre femme ! qui, n'ayant pas eu la vertu,

n'avait pas le courage de sa faute ! pauvre nature troublée qui cherchait le calme dans le sacrilège ! Voilà pourtant ce que les livres ont fait. Le roman a usé la vie ; l'imagination montée à l'excès ne s'attache qu'à l'extraordinaire. Le roman est calqué par les tempéraments enthousiastes ; et il arrive plus d'une fois, dans un drame d'intérieur, que le mari prend les poses et les gestes d'un comédien qu'il a entendu, pendant que la femme se débat et lutte théâtralement — de son côté — en se disant, au milieu des sanglots : « Il me semble que c'est ainsi que les choses doivent se passer. »

Je pose en fait que, dans une certaine classe de femmes, il n'y a en pas deux, à l'heure qu'il est, qui consentiraient à se trouver complètement heureuses, à la condition d'être aimés platement et sans secousse.

Quoi qu'il en soit, l'invention de madame Hermann me parut sublime.

Le lendemain, à l'heure fixée, je l'attendais devant la grille d'une chapelle, à Saint-Pierre. La tête nue, je remarquais sur un des chapiteaux quelques sculptures dont les sujets

sont tirés des fabliaux et des romans de chevalerie.

C'est d'abord le philosophe Aristote marchant à quatre pattes et portant sur son dos sa maîtresse qui a voulu être conduite ainsi au palais d'Alexandre; puis, messire Yvains, chevalier de la Table-Ronde, assis sur un lion dompté; plus loin, Tristan de Léonois traversant la mer sur son épée pour aller rejoindre la dame de ses pensées qui l'attend sur l'autre bord; enfin, Lancelot du Lac traversant les rues de Rome dans une charrette (chose ignominieuse) pour retrouver la reine Genève. Le frôlement d'une robe me fit retourner la tête. Hélène était entrée grave, vêtue de noir. Elle me fit signe de la suivre dans la chapelle; elle se mit à genoux et pria! Elle osa prier. Je voyais ses lèvres s'agiter et sa main pressait vivement la mienne.

Que pouvait-elle dire à Dieu? Sans doute elle demandait grâces pour son amour en faveur de sa sincérité. Elle me substituait dans les serments qu'elle avait faits à un autre. — La peinture des vitraux lui faisait le visage rose et le front doré. Il me semblait entendre son

cœur battre dans sa poitrine. Elle se leva enfin tout émue, fiévreuse; elle me tendit une fleur qu'elle avait apportée comme bouquet de noces et sortit d'un pas assuré.

La fraîcheur de l'église, l'odeur vague de l'encens, m'avaient impressionné. L'horloge sonna la demie de quatre heures — une note lourde, grave, qui me fit tressaillir. Les paroles d'Hélène me revinrent à l'esprit : « C'est là, pensai-je, que son corps inanimé sera porté ; c'est là que la miséricorde divine doit être implorée pour elle... »

Je m'en allai chancelant, les yeux remplis de larmes.

XVII

Édouard et Théophile Lestrade étaient bien les natures les plus opposées qu'on pût rencontrer. Édouard, d'un esprit inquiet, ombrageux, perdait ses années en des rêveries interminables. Jaloux de l'affection de son père, jaloux des embrassements de sa sœur, jaloux

des caresses de Georges, son petit-neveu, un rien le préoccupait et lui causait des désespoirs d'une futilité comique. Nerveux à l'excès, il se plaignait toujours de souffrir quelque part : la tête, l'estomac, le foie, les yeux, il fallait soigner cela tour à tour. Édouard, après avoir occupé pendant six mois les fonctions de troisième clerc de notaire, avait déclaré que le notariat ne pouvait lui convenir. On le plaça dans une maison de commerce; il en sortit, au bout d'un mois, en traitant son patron de *voleur*. M. Lestrade, désespéré, obtint pour ce jeune homme, plein de fantaisie, une place de commis à la Préfecture : M. Lestrade appelait cela « faire entrer son fils *dans l'administration*. »

Édouard eut bientôt assez de l'administration; il se mit à souffrir de partout à la fois et se refusa absolument à quitter la maison paternelle. Théophile, au contraire, simple, bon, toujours content, gagnait depuis douze ans deux cents francs par mois chez un banquier.

Les deux frères aimaient également Hélène, mais chacun à sa manière. Théophile, abusant de ses appointements, lui faisait souvent des

cadeaux. Édouard, qui ne gagnait rien, accusait Théophile de vouloir accaparer l'affection de sa sœur; il prenait les objets que Théophile avait apportés et se les appropriait sans façon.

Théophile passait souvent la soirée dans sa famille: l'intimité qui me liait à Hélène lui paraissait toute naturelle; il causait, jouait avec nous et me donnait toujours raison contre son père.

Édouard ne restait jamais chez lui; aussitôt après son dîner, il prenait son chapeau et s'en allait au Cercle retrouver Grinchard et deux ou trois autres jeunes gens. Ma présence assidue dans la maison ne laissait pas de l'inquiéter: Édouard se *doutait de quelque chose*; il gourmandait Hélène et me recevait froidement: il tâchait d'éveiller des soupçons dans l'esprit de M. Lestrade; mais plutôt que de passer deux soirées chez lui, il m'avait laissé d'abord le temps nécessaire à me faire aimer et il me laissait encore toute la latitude désirable pour voir Hélène. Malgré cela, il était *inquiétant*.

C'est Grinchard qui me débarrassa de lui. Grinchard avait pour correspondant à Lyon un certain Mortefontaine qui suspendit tout à

coup ses payements. Grinchard, ne pouvant abandonner sa maison, offrit à Édouard Les-trade une somme assez forte pour aller représenter ses intérêts à Lyon. Édouard accepta.

La veille de son départ, il me prit par le bras et m'amena au fond du jardin.

— Que penses-tu d'Hélène? demanda-t-il en me regardant fixement.

— Je pense que, si on la jugeait d'après les apparences, on pourrait l'accuser d'une coquetterie et d'une familiarité blâmables. Hélène est un enfant qui a besoin d'être câliné, Hélène est une artiste qui a besoin d'une galerie. Sans avoir la prétention de la connaître complètement, je crois que madame Hermann est au-dessus du soupçon.

Édouard parut satisfait de ma réponse.

— Je vais, reprit-il, te dire quelle femme est ma sœur, parce que je vois que tu l'aimes depuis longtemps. Quoi que tu fasses, elle aimera toujours son mari; c'est sur un rapprochement qui aura lieu tôt ou tard que se basent tous ses projets. C'est par Hermann qu'elle a connu Paris, c'est par Hermann que son cœur s'est ouvert à l'art; elle n'a point oublié l'ate-

lier de la rue Blanche où elle a été heureuse pendant quelque temps. Le portrait d'Hermann est resté sur la cheminée de sa chambre; si elle est séparée de son mari, elle n'est pas séparée de son enfant. Hélène porte fièrement ses chagrins, mais elle souffre; elle souffre par Hermann, c'est pour cela qu'elle ne l'oubliera jamais. Nous lui parlons souvent de son mari afin que l'idée du devoir ne cesse pas de dominer sa vie. Moi-même je fais semblant d'avoir foi dans l'avenir de cet homme et dans son talent pour qu'elle mette son orgueil à conserver son nom dignement. Ce qu'elle a souffert, ma pauvre Hélène, de la fausse situation où son mariage l'a jetée, tu ne peux te le figurer aujourd'hui. As-tu vu cette vieille femme qui vient chaque samedi chercher les restes de pain et quelque monnaie que ma mère lui donne? Eh bien! elle a failli tuer ma sœur par un mot. Hélène était malade, il y a de cela quatre ans; elle s'appuyait sur le bras de notre père pour traverser la cour, quand la vieille femme est arrivée.

— Le ciel vous bénisse, ma bonne dame et la compagnie, dit-elle de sa voix tremblante,

et puisque vous avez un bel enfant, un beau garçon bien bâti, je prie le bon Dieu de vous donner maintenant une fille.

Mon père m'a dit qu'Hélène tremblait de tous ses membres; elle était devenue verte.

— Vous vous trompez, ma bonne femme, lui a-t-elle dit, je suis séparée de mon mari depuis plusieurs années.

La vieille est partie, ce jour-là, sans prendre le pain. Quant à Hélène, elle se renferma dans sa chambre et se mit à sangloter.

— Et il y a de cela... quatre ans ? demandai-je en cachant mon émotion.

Car cette méprise de la vieille femme correspondait précisément aux deux années qui avaient été déchirées dans le journal de madame Hermann.

— Oui, ma foi ! répondit Édouard, le temps marche vite.

— Si elle était malade, comment s'est-elle rétablie ?

— Le docteur lui a ordonné les bains de mer : elle est allée à Courseulles avec madame des Aubiers.

— Et M. des Aubiers ?

- Non, M. des Aubiers était à Paris.
- Et Hélène est revenue guérie ?
- Fraîche et bien portante comme tu la vois encore.
- Ah ! tant mieux !

XVIII

Le lendemain, je dis à Hélène, en lui montrant son journal :

— Pourquoi avez-vous déchiré ces pages ? Qu'y a-t-il donc dans votre vie que je doive ignorer ?

J'avais oublié la lettre de Goffin. J'interrogeais Hélène ; elle nia avec obstination.

Ces pages ne renfermaient que des puérités ; elles lui avaient paru si vides et si sottes qu'elle en avait eu honte. Voilà tout.

— Qu'est-ce qu'on a pu te dire ? s'écria-t-elle après un quart d'heure d'explications qui n'expliquaient rien. J'ai des ennemis, vois-tu. Comme on sait que tu viens tous les jours à la

maison, on cherchera à t'en éloigner. Il ne faut croire que moi, puisque c'est moi qui t'aime.

— Hélène, lui dis-je, je suis jaloux jusqu'à la folie. Je n'ai pas aimé avant vous, et après vous je n'aimerai plus. Je vous donne ma vie tout entière, et vos cérémonies privées devant une chapelle qui n'en peut mais ne suffisent pas à me donner la confiance dont j'ai besoin pour être heureux.

— Que te faut-il ? demanda Hélène avec anxiété. Tu doutes de moi, maintenant ? Oh ! mon Dieu !

Elle cacha sa tête dans ses mains et pleura ou ne pleura pas.

Je repris en pesant sur les mots :

— Il me faut une arme contre vous ; il me faut je ne sais quoi qui me permette de vous perdre, de vous tuer, si jamais vous me trompez.

— Et à cette condition tu seras heureux ?

— Je l'espère.

— Qu'est-ce qui t'empêche de me tuer, si je te mens, et de te tuer après ?

— Et si je ne veux pas mourir de ta faute ?

Si je veux t'infliger le châtiment sans que tu puisses penser que l'idée de partager ton sort paralysera mes colères ? — Tiens ! mets-toi là, écris.

Hélène obéit ; et, sans sourciller, elle écrivit sous ma dictée :

« Je meurs volontairement. Quelles que soient les circonstances qui entourent mes derniers instants, je prie ma famille de ne pas les approfondir. Que personne ne soit accusé, je meurs parce que je veux mourir. »

Hélène, le front souriant, me présenta le papier.

Je le pris et je le serrai soigneusement dans mon portefeuille.

Elle me sauta au cou.

— Il n'y a que toi, dit-elle avec joie, pour avoir de ces idées-là ! Je me sens tout heureuse de dépendre absolument de ta volonté et de t'appartenir entièrement. C'est comme cela que je voulais être aimée. Tu es mon maître à présent : prends ma vie, dirige-la, fais ce que tu veux. Mais viens donc que je te regarde ! Comme la colère te va bien ! Tu me faisais trembler tout à l'heure. Comment veux-tu qu'il

m'arrive de t'oublier, fût-ce un instant ? Mais je veux que tu travailles, que tu fasses des vers, de beaux vers, et quand j'entendrai parler de toi, je me dirai avec orgueil : Il m'aime !

Hélène me quitta dans le ravissement.

XIX

Pendant trois ou quatre mois notre bonheur fut aussi complet que monotone. Débarrassés de la surveillance d'Édouard, nous ne nous quittons plus. M. Lestrade m'avait gagné deux mille huit cents cigares au piquet, mais je les lui *devais*. Édouard écrivait régulièrement à sa sœur pour lui faire des recommandations énergiques : Hélène répondait régulièrement à son frère qu'elle suivait ses recommandations à la lettre. Théophile continuait à nous sourire. M. Duthil, mon excellent père, me donnait de temps en temps quelques louis ; et comme je ne payais aucun de mes fournisseurs, je pou-

vais faire dans la ville une assez bonne figure.

Suivant un usage qui se perd dans la nuit des temps, Hélène m'avait passé un anneau au doigt et je lui avais rendu un autre anneau, — ce qui donnait à notre liaison la sanction la plus solennelle.

Dès que madame Hermann trouvait un prétexte pour passer toute une journée au dehors, je faisais venir une voiture dans la rue de Bagatelle et nous partions pour la campagne. Le but ordinaire de nos promenades était le petit village de Saint-Selme à trois kilomètres de la Délivrande. La voiture nous attendait sur la route, et, bras dessus, bras dessous, nous courions à travers prés. Hélène s'arrêtait de temps en temps pour graver nos initiales sur l'écorce d'un chêne ou d'un tilleul (je ne sais trop ce que ces arbres doivent penser aujourd'hui !). Il y avait des ruisseaux à sauter, de petites côtes à descendre. Hélène s'accrochait aux buissons et m'expliquait gravement l'inutilité des épines dans la nature.

Avant d'arriver au village, on rencontre les ruines du vieux château de Saint-Selme. Le château de Saint-Selme couronne un tertre

élevé de sept mètres à peu près au-dessus du sol environnant. Il se composait autrefois, à l'intérieur, d'un carré long avec quatre pans coupés; cet espace était entouré d'une muraille de trois mètres d'épaisseur, contre laquelle étaient adossées six fortes tours. Ces constructions paraissent remonter au XIII^e siècle. Autour de cette masse, il existe un espace libre, borné de tous côtés par une muraille garnie de neuf tourelles d'inégale grandeur. Autour de la ligne murale règne un fossé de trente pieds de largeur que l'on traverse sur une chaussée grossière. Le pont-levis, dont il ne reste aucun vestige, était défendu par deux tours en ruine aujourd'hui et percées de meurtrières. Il existe dans l'enceinte une chapelle entourée intérieurement d'arcades feintes et gothiques; la voûte est effondrée; les chouettes et les chauves-souris se sont établies dans les niches des saints. Une tour seulement est encore debout, mais l'escalier en spirale qui conduisait à la plate-forme s'est écroulé et jonche le sol aux environs. A chaque pas, on rencontre la gueule béante d'un souterrain, d'un puits ou d'une citerne; partout des blocs de granit,

des pierres, des broussailles et de la mousse. Le lierre allonge ses grands bras et enveloppe les tourelles ; les ronces pendent en bouquets aux crevasses des murs. C'est le silence, l'abandon, la mort. En vain la pioche a voulu s'attaquer à ces constructions gigantesques, le fer s'est brisé contre le granit, contre la brique, contre le ciment durci. Il a fallu laisser faire le temps. Le temps accomplit lentement son œuvre et ronge la forteresse féodale. Combien de siècles a-t-elle encore à rester debout, cette grande tour, dont la poitrine est ouverte et dont la tête résiste toujours ? Le bec et les griffes de l'orfraie entament à peine ses flancs ; mais quand le vent souffle du nord-ouest, une pierre se détache et tombe. Un arbre a poussé sur le côté gauche ; il paraît suspendu, mais les racines ont pénétré profondément et font éclater la muraille. Pour arriver à la plate-forme, on s'accroche aux aspérités du rempart : c'est par la tour écroulée qu'on parvient à la tour qui est debout. Il y a là comme une sorte d'échelle de pierres ; la marche fuit quelquefois sous votre pied, on l'entend rouler jusqu'en bas, produisant dans sa chute un

son lourd que l'écho répète. Il faut continuer à gravir, les yeux fixés vers le sommet ; on échappe ainsi au vertige et l'on est largement payé de sa hardiesse par le tableau qui s'offre aux regards.

Caen apparaît sur la droite. On aperçoit l'admirable clocher de Saint-Pierre avec ses dentelures et ses trèfles à jour ; les deux flèches de Saint-Étienne, la tour Saint-Jean ; d'un côté, la Manche et son ciel floconneux ; de l'autre, la vallée de l'Orne, où les voiles blanches des navires se dessinent au milieu de la verdure des arbres ; puis la forêt de Cinglais et les horizons bleus du Bocage...

Hélène avait voulu faire cette ascension ; elle allait devant et je tâchais d'assurer son pied sur les saillies de la muraille ; ses terreurs me faisaient rire et elle se fâchait. — Je veux descendre, disait-elle tout à coup. Puis, au contraire, elle s'élançait en avant, saisissant une branche de lierre dont le feuillage découvrait une meurtrière surmontée d'une tête de léopard. Il fallait lui expliquer bien ou mal ce que cette tête de léopard faisait là, et après avoir repris haleine, elle continuait à monter.

En arrivant sur la plate-forme, elle poussa un cri d'admiration, et se tourna vers moi, toute rose et tout essoufflée : — Vois, comme c'est beau ! me dit-elle.

Les vertes prairies ondulaient à nos pieds, les champs labourés s'étendaient en carrés de bistre ; de loin en loin, apparaissaient des bœufs et une charrue, un moulin, un troupeau paissant. Le vent nous apportait des odeurs pénétrantes et vivaces qui nous enivraient. Hélène s'était assise sur l'herbe ; j'étais à côté d'elle et je tenais sa main dans la mienne : autour de nous croissaient de petites fleurs jaunes, bleues et blanches. Les lèvres entr'ouvertes, les yeux à demi fermés, la respiration entrecoupée, Hélène semblait plongée dans une espèce d'extase.

Alors il me passa par la tête une idée horrible.

— Elle ne m'aimera pas deux fois comme aujourd'hui, pensai-je ; et je la saisis pour la précipiter.

Ce mouvement fut rapide comme un éclair.

— Qu'as-tu donc ? demanda Hélène en souriant.

Et elle me présenta son front pour recevoir un baiser.

— J'ai eu, lui dis-je d'une voix étranglée, j'ai eu une mauvaise pensée.

— Laquelle? je veux savoir tout ce qui se passe en toi... Mais, en effet, ajouta-t-elle en me regardant en face, tu es tout pâle, tu as les narines contractées, les lèvres blanches... ta main est glacée... Gaston, je t'en prie, qu'as-tu, dis-le-moi.

— C'est une splendide journée, Hélène ! Le ciel est pur, l'air sent bon, tout nous sourit, tout nous caresse. Tu m'aimes autant qu'il t'a été donné d'aimer ; nous sommes seuls, sans crainte d'être surpris, je devrais être heureux : eh bien ! je songe qu'un jour tu m'oublieras ; je songe que cette passion doit s'éteindre et ne laisser que des cendres... je songe que ta main s'appuiera peut-être sur une autre main que la mienne, que ces transports qui m'ont rendu fou, je ne pourrai, en te quittant, les arracher de ton cœur pour les emporter avec moi. Le bonheur que tu me donnes, je ne sais pas en jouir, parce que je le regrette d'avance !

Je pleurais amèrement. Hélène écarta avec sa main les cheveux qui, dans la violence de mon désespoir, étaient retombés sur mon front.

— Pauvre malade ! me dit-elle d'une voix douce et triste, comment pourrai-je te guérir ? Veux-tu que j'abandonne la maison de mon père ? que je parte avec toi ? J'y consens. Je t'aime uniquement, Gaston, mais je ne sais comment te convaincre. C'est toi qui m'abandonneras, je le sais bien, et la vie n'aura plus rien à m'offrir. Je vais avoir vingt-sept ans, et quand tu ne m'aimeras plus, je serai vieille tout de suite. C'est toi qui me fais vivre ; si tu veux que je meure, tu n'as qu'à me quitter. Je ne te ferai pas souffrir longtemps, va !

La sensibilité nerveuse était tellement excitée chez moi que je continuais à pleurer silencieusement.

— Voyez le fou, reprit Hélène, il va revenir avec les yeux gonflés ! Allons, essuyez vos larmes, méchant enfant. Je vous permets de douter de tout, excepté de moi. Vous avez dans le cœur je ne sais quel stylet empoisonné qui tuera toutes vos joies : la défiance est au fond

de vos pensées comme au fond de vos paroles. Vous serez toujours malheureux.

— Toujours, lui dis-je ; ce n'est pas un sty-
let que j'ai dans le cœur, c'est une fournaise
qui dessèche tout autour de moi. Je suis in-
quiet, jaloux, je souffre horriblement, et cepen-
dant je ne changerais pas les tortures qui me
brisent contre un bonheur dont je pourrais
jouir sans l'analyser. Ce que je redoute avant
toute chose, c'est d'être dupe. Je ne crois pas
à la sincérité. Mon orgueil se révolte à l'idée
de jouer mon rôle dans cette comédie banale
de l'amour. Quand je suis seul avec toi dans
le grand salon, je me demande ce que tu ferais,
si, la porte s'ouvrant tout à coup, tu voyais
entrer Hermann, Hermann repentant, Her-
mann tenant sa parole ! Que deviendraient alors
les serments que tu m'as faits ! Ton amour pour
moi est subordonné au caprice d'un autre. Si
Hermann avait été constant, tu n'aurais même
pas pris garde à moi. Je pourrais bien aimer
qui je voudrais, cela te serait fort égal. Je
m'aperçois que tu repasses quelquefois dans
ta tête les descriptions que tu as lues des
amours des autres : ta passion n'est qu'une

vengeance contre ton mari. Et s'il réparait ses torts envers toi, tu me renierais. Comment t'y prendrais-tu pour lui expliquer ta vie? Combien de pages faudrait-il arracher de ton journal? Que de protestations tu ferais à cet homme et comme les mensonges te coûteraient peu ! Il faudrait l'endormir à force d'humilité. Je te vois à ses pieds, je te vois cherchant à m'oublier, me maudissant peut-être. Que ferais-je alors? L'honneur m'ordonnerait de me taire, de partir. Ainsi l'impunité te serait assurée des deux côtés.

— Emmène-moi, dit Hélène; quand tu ne m'aimeras plus, je te servirai. Il y a dans tes yeux quelque chose de farouche qui me glace : ne me regarde pas ainsi. Si tu veux me perdre, je ne me plaindrai pas. Écris ton nom sur mon épaule, et un soir de bal je me montrerai décolletée.

Hélène finit par me calmer et nous retournâmes à Caen. Pendant la route elle raconta une conversation qu'elle avait eue avec son père. M. Lestrade s'étonnait de voir sa maison désertée. Il blâmait Hélène d'avoir fermé la porte à tout le monde.

Qui donc, demandai-je, venait régulièrement chez toi outre Grinchard et le substitut?

Elle me nomma plusieurs personnes que je connaissais plus ou moins de vue ou de réputation; et à chaque nom qu'elle prononçait, je me disais : C'est peut-être celui-là ! Je calculais les probabilités; aucun d'eux ne me paraissait digne de cet amour qui me tuait, et je rentrai chez moi plus indécis et plus malheureux que jamais.

XX

J'ai dit que madame Hermann m'écrivait tous les jours, comme si nous avions été éloignés l'un de l'autre. Cette correspondance renfermait le détail de ses actions pendant les quelques heures que je ne pouvais passer dans la maison de M. Lestrade; Hélène me grondait quelquefois, se plaignait de mes tristesses, de mes doutes. Voici quelques-unes de ses lettres dans l'ordre chronologique : on pourra suivre

facilement par cette lecture la marche rapide de ses sentiments :

Samedi.

« Il est des jours singuliers où l'on ressent en soi de doubles facultés pour jouir ou pour souffrir. Ne serait-ce pas qu'alors la raison sommeille et laisse le champ libre à l'imagination et à la sensibilité? Toute notre jeunesse nous remonte alors au cœur et rien ne peut arrêter notre expansion. Vous êtes venu chez moi dans un de ces jours de crise morale et peut-être vous m'avez mal jugée. Je me suis jetée un peu bien vite dans votre intimité; mais dussé-je vous donner de l'amour-propre, il faut bien que j'arrive à vous dire que je ne pourrais plus me passer de vous. On prend vite de douces habitudes et je n'oublierai jamais nos bonnes heures de causerie intime. — Intime! ce mot m'épouvante. Que de chemin nous avons fait en si peu de temps! »

Lundi.

« Gaston, je pleure et je me demande ce qui a pu vous irriter contre moi. Comme vous

m'avez quittée hier au soir ! Pourquoi cette froideur ? qu'ai-je fait ?

« Vous êtes bien cruel de me laisser ainsi quand vous savez tout ce qu'un regard ou une parole moins affectueuse peut me causer de véritable douleur.

« Je ne sais plus si je vous verrai ce soir. Il me serait impossible d'attendre plus longtemps l'explication de votre conduite. Pardonnez-moi si j'ai pu vous affliger même involontairement. Je vous ai dit que je n'aimerais personne, mais ne me demandez pas d'oublier ce que je dois à ma famille. Si vous ne croyez pas à ma vie de solitude, venez plus souvent chez mon père, suivez-moi quand je sors et vous finirez par me croire. Je n'ai vu aujourd'hui que la sœur Rosalie qui venait me demander des fleurs pour la procession. Il a fallu dépouiller mon pauvre petit jardin de ses plus belles roses. A chaque fleur que je coupais, sœur Rosalie me disait avec un air béat qui contrastait avec ma figure maussade : « C'est pour le bon Dieu. » Que répondre à cela ? Je continuais ma Saint-Barthélemy. — Mais je vous ai gardé une rose blanche. »

Mardi.

« On prend de grandes résolutions, on se promet d'être réservée, on blâme ces élans funestes qui nous font livrer notre secret à des gens qui peuvent rire de nous ; puis, à la première rencontre d'une nature sympathique, intelligente, on oublie les déceptions qu'on a subies, et l'on se prépare de nouveaux regrets, de nouvelles larmes.

« Une femme ne peut être *naturelle* qu'à la condition de passer pour une folle ou pour une coquette. Il me prend, à de certains moments, des tristesses inexplicables. Tout ce qui m'entoure me froisse et m'irrite ; je me retire dans un coin de mon cœur et il me prend des envies de m'envoler.

« Où cela ? Dites-le-moi. »

Jendredi.

« Savez-vous que mon petit Georges vous adore ? Il m'a dit ce matin : « Mon oncle Édouard est bon, mon oncle Théophile est excellent, mais j'aime mieux M. Gaston. »

Voilà que vous me prenez mon fils, à présent. Il faut croire que cet enfant a voulu suivre le cœur de sa mère... »

Dimanche.

« Cette matinée a été fertile en émotions. J'ai été réveillée ce matin à huit heures par mon père qui poussait de grands cris. J'ai couru tout effrayée et je l'ai trouvé en proie à des douleurs atroces. J'ai vite envoyé chercher un médecin, il en est venu trois. Ces messieurs ont déclaré que mon père avait une névralgie. Nous avons employé beaucoup d'opium et au bout d'une heure mon père dormait profondément.

« Je commençais à peine à me remettre de cette alerte, quand on m'annonça qu'un *monsieur* m'attendait au salon. Ce monsieur n'était pas vous et cette visite me devenait, par cela seul, une corvée.

« J'ai trouvé debout devant la fenêtre M. Dornans, un de nos voisins que j'avais rencontré deux ou trois fois au bal.

« M. Dornans était visiblement troublé.

« — Mon Dieu ! Monsieur, ai-je dit, hâtez-

vous de m'expliquer le motif de votre visite; vous m'inquiétez réellement.

« Après une assez longue hésitation, M. Dornans a commencé ainsi :

« — Ce que j'ai à vous dire, Madame, est très-grave et très-délicat. C'est de vous seule qu'il s'agit...

« — De moi, Monsieur ?

« — Une femme vulgaire blâmerait sans doute ma démarche, mais j'espère que vous saurez la comprendre et l'apprécier.

« Ce début était effrayant.

« — Il faut me pardonner mon trouble, a-t-il repris; si je n'avais pas la certitude que je fais une action louable, je n'aurais jamais la force de vous dire à vous-même pourquoi je suis ici...

« Je commençais à m'impatiser. M. Dornans tira alors une lettre de sa poche, la déplia et me la présenta.

« — Lisez vous-même, m'écriai-je. Vos réticences me donnent lieu de croire que vous n'agissez pas aussi loyalement que vous voulez bien le dire.

« M. Dornans se décida enfin; il lut :

« Madame,

« Pour accomplir le devoir qui m'amène
« auprès de vous, j'ai besoin de me mettre au-
« dessus de toutes les conventions sociales.
« Dites-vous bien que c'est sans arrière-pensée
« que je vous parle et pardonnez-moi en faveur
« de mes intentions. Je viens au fait : M. Gas-
« ton Duthil passe trop souvent sous vos fe-
« nêtres; je l'ai rencontré au milieu de la nuit,
« les yeux fixés vers le balcon de votre cham-
« bre... »

« Il paraît que l'indignation a rendu mon regard éloquent, car avant que j'aie eu le temps de prononcer une parole, M. Dornans se levait, en disant :

« — Me serais-je trompé, Madame, en croyant bien agir ?

« Il laissa tomber sa lettre et je m'empressai de mettre le pied dessus, afin de pouvoir vous la donner.

« — Monsieur, lui dis-je alors, il me *convient* d'interpréter votre démarche d'une façon ho-

norable pour vous. Je ne veux voir là dedans qu'une gaucherie, et je me contente d'intervir les rôles en vous donnant moi-même un conseil : c'est de ne pas renouveler ces actes de chevalerie qui sont fort mal portés à notre époque... Je veux croire que c'est un élan de générosité qui vous a fait faire fausse route, mais je ne dois pas vous laisser ignorer qu'une maladresse dans le genre de celle que vous venez de commettre équivalant pour une femme comme moi à une offense que rien ne pourra lui faire oublier !

« Je suis sortie là-dessus, laissant M. Dornans changé en statue ; heureusement que la statue a repris son chapeau et a disparu.

« J'ai la conviction que ce jeune homme a cru faire une bonne action ; mais, dès que votre nom a été prononcé, il m'a semblé qu'il mettait le doigt sur une blessure de mon cœur, et je me suis fait de ce donneur de conseils un ennemi acharné.

« Cette visite me décide : attendez-moi demain... J'irai chez vous à huit heures. »

Lundi soir.

« Tout le monde ici me regarde avec étonnement. On ne sait pas ce que j'ai à rire, à chanter. Je me mets au piano, je commence un morceau, je me lève, je saute, je vais au jardin, je prends une fleur et je la mâche...

« — Hélène est devenue folle, a dit Théophile.

« — Qu'as-tu donc ce soir ? a demandé mon père.

« Ce que j'ai ?

« Est-ce que je le sais, ce que j'ai ?

« Tu le sais, toi ! »

XXI

Cette existence durait depuis plusieurs mois, mélangée de rires et de larmes. Hélène me reprochait d'être triste et de regretter Paris. J'avais terminé un petit poème intitulé : *La fille d'Oliva*, et il me tardait de voir s'il aurait bon air sur le boulevard. J'avais besoin de

bruit et de mouvement. Goffin m'écrivait de loin en loin : « Il ne faut pas te laisser oublier, prends-y garde. »

Je pris enfin la résolution de me séparer pour quelque temps de madame Hermann. Elle y consentit sans trop de difficulté, *dans l'intérêt de mon avenir*. N'osant pas faire ma demande de vive voix, je laissai quelques lignes sur le bureau de M. Duthil père : « Dans les premiers temps de mon séjour à Caen, lui disais-je, il me revenait de temps à autre une petite somme qui, jointe à ce que je recevais de tes bontés, me permettait de pourvoir à mes dépenses. Cependant je me suis démuné de tous les objets de quelque valeur dont je pouvais disposer; plus tard, il m'a fallu recourir à des emprunts. Aujourd'hui, alourdi par cette vie de province, je vois s'en aller mon activité sans que ma jeunesse ait poussé sa branche. Crois-moi, je vaudrais mieux que l'oisiveté à laquelle tu me condamnes. Il faut que j'accomplisse ma destinée. Mon caractère s'aigrit de jour en jour, je me sens devenir un être mauvais et inutile. Il faut avoir pitié de moi. Laisse-moi partir ! »

M. Duthil père, qui ne comprenait rien à la vie que je menais à Caen, me remit deux mille francs, m'embrassa en soupirant — et me dit : Travaillez.

Le soir, j'annonçai à M. Lestrade et à madame Hermann que mon départ était fixé au lendemain matin.

— Viens cette nuit au jardin, me dit Hélène tout bas, je veux être la dernière à te faire mes adieux.

La soirée s'écoula comme de coutume.

Théophile me trouva bien heureux d'*aller à Paris*.

A onze heures et demie, je pris congé de toute la famille ; on me reconduisit jusqu'à la porte qui se referma sur moi avec un bruit singulier. Je me retournai, et en jetant un dernier regard sur cette maison, il me sembla que je n'y devais plus revenir. Mais ce sentiment passa vite. Je songai à *la Fille d'Oliva*, au plaisir de retrouver mes amitiés parisiennes, et je fis le tour des quais pour aller attendre Hélène du côté du jardin.

Un peu après minuit, j'entendis crier le sable de l'allée ; le verrou tourna, grinça en tournant

sur lui-même, et je rentrai comme un voleur dans cette maison que je venais de quitter comme un ami. C'est toute la différence qu'il y a entre la façade et la porte de derrière.

Hélène me parlait à voix basse, me serrait les mains, mais je ne pouvais la voir, car il y avait absence complète de lune.

Elle me fit des recommandations de toutes sortes, me parla de gloire, de poésie, de musique, de cœur meurtri, mais elle ne me parut pas d'abord aussi désolée de mon départ que ma vanité l'avait espéré. Cependant, quand le moment de nous séparer fut venu, elle me pressa contre son cœur et se mit à sangloter.

— Que vais-je devenir sans toi? me dit-elle.

Je tâchais de la consoler en lui débitant toutes les banalités qui sont d'usage en pareil cas.

— Je m'étais fait, reprit Hélène, une si douce habitude de te voir! Comme je vais me trouver seule et abandonnée! Quelle pauvre femme suis-je donc qui n'a su garder ni son mari, ni son amant?

— Je t'écirai chaque jour, lui dis-je, je te le promets.

— Non, c'est impossible, tu ne me quitteras pas... je veux que tu restes !

Cette scène commençait à se prolonger un peu plus que je ne l'aurais voulu. Au fond, j'étais charmé de revoir Paris et de rompre pour quelque temps avec la monotonie de ces amours de province, mais je ne voulus pas être en reste avec madame Hermann : je commençai à pousser de profonds soupirs, je ne parlai plus que d'une voix entrecoupée, et abusant de l'obscurité, je me donnai les airs de pleurer abondamment.

Pour le coup, Hélène ne mit plus de bornes à son désespoir : ce n'était plus une femme, c'était une fontaine. A ce point que la violence de sa douleur m'inspira quelque soupçon ; je passai la main sur sa figure, comme pour essuyer ses pleurs, mais, au fond, pour m'assurer de leur réalité. Il paraît que madame Hermann eut la même idée que moi, car je sentis sa main se poser doucement sur mes yeux. Je ne pus distinguer sa physionomie, mais, si j'en juge par mon désappointement personnel, elle a dû faire une singulière grimace.

XXII

En arrivant à Paris, ma première visite fut pour Ferdinand Goffin. Comme il était midi quand j'arrivai chez lui, je le trouvai profondément endormi. Il poussa des cris d'étonnement, et me fit un accueil vraiment amical. Quelques mots suffirent pour le mettre au courant de mon histoire.

— Voilà qui est fort bien, s'écria-t-il, j'aime qu'on se sépare dans de bonnes conditions. Malheureusement, maintenant que tu n'es plus là, elle va se mettre à t'adorer de plus belle. Il n'y a pas de mal à cela, il faut laisser les choses suivre leur cours.

— Et toi, que fais-tu ? lui demandai-je.

Goffin eut une moue assez significative.

— Je fais des réflexions, dit-il. Mon voyage d'Italie n'a pas réussi ; je voulais fonder une usine quelque part, dans la Vénétie ou dans la Lombardie, je n'avais pas de préférence, mais

les actionnaires ont manqué. J'ai trouvé tout de suite des terrains à acheter, j'ai trouvé un architecte, des ouvriers, un gérant, un excellent gérant, brave homme, père de famille, — mais pas d'actionnaires. Alors jè suis allé devant moi, j'ai visité le pays. J'ai vu des hommes, des femmes, des palais, des églises, des mendiants, des statues et du soleil. Mais, tu sais, on voyage pour être revenu. Le ruisseau de la rue Laffitte est plus beau que le Tibre, et le trottoir du boulevard Montmartre est bien supérieur à la voie Appienne. Ajoute à cela que les Italiennes ne sont pas des femmes et que le vin de ce pays-là est à peine du cidre. J'ai vu un carnaval italien. C'est une gaieté toute particulière et beaucoup trop nationale, car elle donne à un Parisien des idées de suicide. Je suis entré dans une loge par la fenêtre et j'en suis sorti par un rendez-vous. Voilà.

— Tu ne fais plus de journal ?

Les lèvres de Goffin s'allongèrent démesurément.

— Peuh ! le métier est fini. Pas plus de journal que de livre. J'aime mieux feuilleter des idées, les bras croisés, en regardant le ciel où nous

irons un jour, que de me courber sur cet éternel papier blanc ! Poète, romancier ? Allons donc ! des appétits de millionnaire et des appointements de douanier.

— Alors tu fais en France comme en Italie, tu t'amuses à regarder les passants ?

Goffin se leva, ouvrit le tiroir de sa commode et en retira quelque chose de rouge qui reluisait au soleil.

— Qu'est-ce que c'est cela ? me demandait-il.

Je répondis sans hésiter :

— C'est un morceau d'acajou verni.

Goffin haussa les épaules.

— C'est une entrecôte, dit-il en appuyant sur le mot, c'est tout simplement une entrecôte, et dans cette entrecôte il y a une fortune. On cherche depuis longtemps le moyen de conserver la viande dans toute sa fraîcheur : eh bien ! grâce à mon procédé, nos braves marins auront une nourriture aussi saine que celle du Café Anglais. Plus de scorbut ! Au bout d'un an, de deux ans, on n'a qu'à plonger cette viande dans l'eau bouillante, la gélatine ou le vernis, comme tu dis, disparaît à l'instant, et

on obtient une chair aussi fraîche que si elle sortait de l'abattoir.

— Vraiment ? m'écriai-je avec admiration.

— J'ai présenté mon idée au ministère de la marine et j'attends la réponse.

— Depuis longtemps ?

— Voilà six mois que j'ai un beefsteack et deux côtelettes dans les cartons.

— Et tu ne te décourages pas ?

— Allons donc ! je publie de temps en temps une brochure sur les conserves alimentaires, je signale les cas de scorbut, les inflammations d'entrailles, etc. L'amiral Castan-Dupeyron m'a écrit une lettre des plus flatteuses et je suis soutenu, d'un autre côté, par un de nos plus brillants orateurs, Boussiron (d'Ille-et-Vilaine).

— Mes compliments, cher ami, allons déjeuner.

— Veux-tu goûter mon entrecôte ?

— Nous avons le temps !

— Comme il te plaira. Je vais toujours l'emporter avec moi. Il y a un marin qui se promène depuis deux jours dans la rue Drouot :

si je le rencontre, je lui ferai part de ma découverte.

XXIII

A MONSIEUR GASTON DUTHIL, A PARIS.

« Ce matin, quand je suis descendue au salon, j'ai trouvé mon père plus grave que de coutume et il m'a paru qu'il cherchait à avoir avec moi une explication que je tenais à éviter. Cela a été impossible. Aux premiers mots, je me suis mise à fondre en larmes. Alors il m'a parlé de ses craintes pour l'avenir. « Je regrette beaucoup, a-t-il ajouté, que tu te laisses aller à des *chimères*... Je suis très-malheureux... je compte sur ta raison... » et mille autres choses bien cruelles dans la position où je me trouvais.

« J'ai pris Georges par la main et je suis sortie un instant; mais il a fallu rentrer bien vite pour ne pas pleurer dans la rue. Ce que

j'éprouvais est horrible : ce doit être ainsi après la mort d'un être aimé. Je veux rester enfermée dans ma chambre tant que durera ton absence ; je veux me garder pour toi. Chacune de mes pensées, chacun de mes actes sera en vue du bonheur que je veux te donner. Malade, brisée par une fatigue morale que je ne pouvais combattre, je me suis étendue sur une chaise longue et je me suis endormie. A cinq heures, on m'a réveillée pour dîner. Quel réveil ! j'avais tout oublié dans cette espèce d'engourdissement ; et voilà que ton départ s'est retracé à moi plus douloureusement encore. En me mettant à table, il m'a été impossible de maîtriser mon émotion, j'ai éclaté en sanglots. J'ai voulu prétexter d'une forte migraine, d'un grand mal de cœur, mais je n'ai pas été crue. Mon père m'a prise à part pour me demander ce que j'avais. Je n'ai su que répondre ; il me regardait d'une manière singulière et se mordait la lèvre. Enfin, il a eu pitié de moi et s'est remis à sa place sans prononcer une parole ; j'ai bien compris que, lorsque tu reviendras, il nous sera impossible de continuer cette vie d'intimité.

« Aussitôt après le dîner, je suis remontée dans ma chambre. Ma mère est entrée; elle a fait semblant de chercher des ciseaux et m'a dit : « Tu es triste, ma pauvre enfant. Je sais bien que tu t'étais attachée à ce jeune homme et que cela finirait mal. » Là encore, j'ai voulu nier, dire que je n'avais rien que mal aux nerfs, mais je n'ai pas été plus heureuse que la première fois. Personne ne s'est trompé sur le motif de mon chagrin.

« J'étais loin de comprendre combien l'affection qui me lie à toi est immense, Gaston ! Certes, je croyais avoir bien souffert... Je me trompais, et je m'aperçois aujourd'hui que je suis malheureuse pour la première fois.

« Pendant cette cruelle journée, il me semblait à chaque instant que la porte allait s'ouvrir et que tu allais entrer. J'entendais ta voix, je voyais ta tête adorée. Oh ! je suis bien toute à toi, va ! Quelle sévérité je vais apporter jusque dans les plus petits détails de ma vie ! Plus de sourire, plus de familiarités avec les amis de mon père, rien qui puisse te porter ombrage. Gaston, que mon enfant meure le jour où il y aura un mensonge dans ces lignes !

« Quelle journée demain et quels autres jours encore ! Que la vie est lourde !... »

« HÉLÈNE. »

« Écrire, poste restante, à mademoiselle Françoise Brousty, pour remettre à madame H. »

GASTON A MADAME HERMANN.



« Il n'y a pas d'autre femme que toi au monde. Tu es la seule belle, la seule charmante, la seule que j'aie enviée, la seule que j'aimerai jamais. Quand je songe maintenant à ces doutes, à ces soupçons qui ont empoisonné mon bonheur, je me sens petit et misérable à côté de toi. Je voudrais, au prix d'une part de ma vie, si grande que puisse être cette part, racheter ces accusations et ces paroles blessantes qui échappaient à mes emportements au temps où j'ai pu te croire une femme sans cœur avide du cœur des autres. Je t'écirai tous les jours, comme je te l'ai promis. Le silence est la mort dans la vie. »

« J'entends que tu me tiennes au courant des moindres détails de ton existence. Ne crains pas de paraître puérile. Cette crainte se manifeste chez toi lorsque tu veux me cacher quelque chose. Ne me réponds jamais : j'ai oublié, ou je ne me rappelle pas. — La fidélité de la mémoire est encore celle à laquelle je crois le plus.

« Évite le monde, la foule est notre ennemie. Quand je te voyais entourée, avant que mon amour eût fait le vide autour de toi, je rêvais de peste et de choléra. J'accusais surtout ton instrument, et pour te posséder entièrement, ô ma pianiste ! j'avais résolu de te casser un doigt. Quel est le misérable qui a inventé les morceaux à quatre mains ? »

MADAME HERMANN A GASTON DUTHIL.

15 mai.

« Certains mots de ta lettre me frappent au cœur. Que peux-tu craindre ? que t'importe de me savoir au milieu des amis de ma famille ? Regarde-les et ne t'abaisse pas à faire de com-

paraison. Laisse de côté une fois pour toutes ces jalousies mesquines et ne m'oblige pas à te dire si j'ai vu Durand ou Barnabé. Le salon est désert maintenant; on ne me verra plus accroupie au coin du feu et remuant les tisons pour cacher ma rougeur et mon émotion. A deux heures, M. et madame Villegouge sont arrivés; il m'a fallu faire préparer un dîner. A cinq heures, un coup de sonnette bien connu m'a fait tressaillir, Grinchard est venu voir mon père. Je me suis *serrée* dans ma chambre. Il parlait très-haut et demandait des nouvelles de ma santé. Je tremblais à l'idée qu'il pouvait rester à dîner; heureusement qu'il n'en a rien été, et j'ai commencé à respirer quand je l'ai entendu sortir. Je crois qu'il venait nous annoncer le retour prochain d'Édouard.

« Tu as une manière d'aimer les gens qui découragerait une autre femme que moi. Ta jalousie n'a rien d'élevé. Je ne suis pas jalouse, parce que j'ai la foi. Si je pouvais douter de toi, Gaston, je te mépriserais.

« Je céderai cependant à tes exigences, quoiqu'elles me froissent singulièrement, et puisque tu ne peux être tranquille qu'à la condition de

me suivre pas à pas du matin au soir, je ne te laisserai rien ignorer. Tu viendras avec moi chez ma tante et chez ma cousine ; si je suis obligée de recevoir les gens qui attendent leur tour pour entrer dans le bureau, je te dirai notre conversation. Je désire que ces détails ne t'ennuient pas. »

17 mai.

« Deux jours sans lettre de toi ! Que signifie ? J'ai bien envie de ne pas te dire ma journée pour t'apprendre à m'écrire plus souvent. Je te pardonne pour cette fois, mais que cela n'arrive plus ! Édouard est de retour. J'avais perdu l'habitude de le voir et sa présence m'est insupportable : il est trop remuant. Maximilien Weyser, le grand compositeur, vient d'arriver à Caen pour le festival. On doit me l'amener. »

GASTON A MADAME HERMANN.

« On doit me l'amener, » c'est bientôt dit. Qui donc te l'amène ? »

20 mai.

MADAME HERMANN A GASTON DUTHIL.

« Maximilien Weyser a passé la soirée à la maison. Je lui ai joué les meilleurs morceaux de mon répertoire ; il a paru charmé et m'a donné les encouragements les plus chaleureux. Il s'est mis à son tour au piano et nous a joué *Azucena*, sa dernière composition. C'est admirable. Quel artiste ! le génie éclate dans ses yeux, et l'on est tout surpris de le trouver si modeste. Nous avons eu une grande conversation sur la musique italienne et sur la musique allemande. Il ne m'est pas donné souvent de pouvoir m'entretenir de mon art avec quelqu'un qui le comprenne et qui l'aime. — A propos, j'ai reçu le journal qui contient une nouvelle signée de toi. Cette histoire me paraît à peine ébauchée. C'est fait trop vite. On dirait d'un procès-verbal rédigé à la hâte. Ce qui constitue le style, n'est-ce pas le développement complet de la pensée ? l'analyse consciencieuse de l'idée et du sentiment ? Pour moi, je

ne saurais admirer ces œuvres dont l'intérêt consiste dans le récit des faits, dans l'exagération des situations et dans l'étrangeté de l'aventure. Comme il y a plus de mérite à créer une œuvre toute de cœur et d'esprit, où l'imagination fait moins de frais que la sensibilité et l'observation !

« Il faut méditer longuement avant de prendre la plume. Il faut amasser en son cœur tout ce qu'on a pu recueillir de bon, de vrai, de vivant, et chasser tous les partis pris. La vie t'a donné plus de sourires que de larmes, et tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même de tes funestes entraînements. Tu as cherché jusqu'à présent à éblouir les esprits vulgaires, au lieu de mettre ton ambition à faire une œuvre calme et qui s'adresse aux âmes élevées. Si tu savais quel piédestal j'ai rêvé pour toi ! Je t'en supplie, ne cède pas à de misérables vanités. Ne te presse pas, tu as le temps. Travaille ton œuvre. Là est l'honnêteté de l'artiste.

« Comment écrit-on tous les baisers que je t'envoie ? »

GASTON A MADAME HERMANN.

« Ton Maximilien Weyser est une espèce de charlatan ; ses compositions sont pillées partout. Il est bête à manger du foin ; il ferait bien de rester là-bas, sa place y est marquée et il y trouverait au moins un admirateur. Il faut avouer que tu es une femme extraordinaire d'avoir découvert du génie dans ces yeux-là !

« Il suffit qu'un homme fasse rouler ses yeux dans leur orbite pour qu'on s'écrie autour de lui : « Quel regard ! » et, s'il a, par hasard, une maladie des paupières, on dit que c'est le feu de l'inspiration.

« C'est donc ainsi que tu tiens tes promesses ? C'est ainsi que tu ne vois personne ? Je suis las d'être la dupe de tes simagrées. Je tirerai de toi quelque vengeance de mulâtre. »

MADAME HERMANN A GASTON.

« Mon Dieu ! quel mal ai-je fait ? pardonne-moi, reviens ! Ces secousses me tuent. Je jure

de me renfermer tout à fait. Gaston, écris-moi. J'attends une bonne parole... Écoute, je vais faire semblant d'être malade et je ne me lèverai que lorsque tu seras de retour. Par ce moyen, j'échapperai à toutes ces visites qui me sont insupportables et qui te font tant de chagrin. »

GASTON A MADAME HERMANN.

« Je serai à Caen dans trois semaines. »

XXIV

L'état de madame Hermann, pendant les quelques jours qui suivirent, inspira des inquiétudes à sa famille. Le docteur Ducirat ordonna le repos le plus absolu. C'est en vain qu'Édouard insista pour faire entrer Grinchard dans la chambre de la malade, Hélène ne voulut voir personne.

Théophile lui apporta dans son lit un exemplaire de *la Fille d'Oliva* qui venait de pa-

rattre. Madame Hermann dévora ce livre.

— Que penses-tu de cela ? lui demanda Édouard.

— C'est cueilli trop tôt, répondit-elle avec un soupir.

Grinchard, à qui l'ouvrage fut prêté, fit remarquer au substitut que madame Hermann avait laissé un signet au chapitre intitulé : *Jalousie du passé*. Tous deux lurent et relurent le sonnet qui commence le dialogue de Sténio et d'Oliva. (C'est Sténio qui parle :)

Je m'éveille souvent oppressé, sans haleine,
Je songe à ton passé, je compte tes serments ;
J'étouffe les sanglots dont ma poitrine est pleine,
Et je cherche l'oubli dans tes embrassements.

Les gens que tu suivais dans leurs désœuvrements
N'ont pas trouvé chez toi la fierté d'une reine.
C'est trop longtemps d'attendre un cœur qui nous comprenne !
Et je pleure aujourd'hui sur tes égarements.

C'est la lutte toujours : — l'esprit et la matière.
Et puisqu'on n'a jamais la beauté tout entière,
La passion n'est plus qu'un blasphème éternel.

Où la splendeur du corps et la splendeur de l'âme
Ne peuvent s'enlacer comme deux jets de flamme,
Tournant aux mêmes vents, montant au même ciel !

Je dois avouer que *la Fille d'Oliva* n'obtint qu'un médiocre succès. C'est à peine si deux ou trois petits journaux daignèrent s'en occuper. Ferdinand Goffin, dont l'amitié n'était jamais en défaut, commenta dans une *Revue* ce silence de la critique ; il cita habilement les passages saillants de l'ouvrage, mais « les plus petits livres ont leur destinée, » et *la Fille d'Oliva*, malgré les efforts de Goffin, alla terminer sur les quais son existence inglorieuse.

Trahi par la Muse, je me réfugiai tout entier dans mon amour. Mon pauvre poème, une fois relié, faisait une tout aussi bonne figure que JOCELYN. J'empilai les exemplaires dans ma malle, et, me trouvant à bout de ressources, je repris la route de Caen. Mon père m'embrassa, ma mère m'embrassa, la cuisinière m'embrassa et Médor me donna un petit coup de langue sur la joue. Je dissimulais la mélancolie que me causait mon insuccès et je tâchais de porter gaiement les irritations de ma brûlante médiocrité.

Un mot de madame Hermann m'attendait :
« Ne viens pas à la maison. J'irai demain ma-

« tin rue de Bagatelle. Je ne sais quel parti
« prendre : nous causerons. »

La soirée me parut longue, la nuit interminable. Enfin, je revis Hélène ! Elle était changée, pâle, inquiète. Pour la première fois peut-être, notre conversation fut simple et sincère, notre tendresse dépouillée d'affectation. La crainte d'être séparés nous attachait plus fortement l'un à l'autre.

— Que faire ? me dit-elle. En apprenant ton retour, Édouard s'est renfermé dans le cabinet de mon père. Tous deux se sont entretenus longuement. Édouard est agité, il a le front plissé : depuis hier, il n'est pas resté une minute à la même place. Il ouvre un livre, le rejette sur la table ; il roule constamment sa moustache entre ses doigts ; il marche, il donne des coups de pied dans la porte. Je ne sais que penser de l'état où je le vois. Quel accueil vas-tu trouver ? Et cependant ne pas venir, ce serait avouer.

Il fut convenu que je ferais chez M. Lestrade une visite *debout*. J'entrerais d'un air affairé, une voiture m'attendrait à la porte ; et, après avoir salué précipitamment tous les membres

de la famille sans leur donner le temps de dessiner un accueil bon ou mauvais, je sortirais en prétextant une course à faire, une visite pressée, un rendez-vous important.

— Nous verrons ensuite, dit Hélène, quel parti nous pouvons prendre. Je t'ai donné ma vie tout entière, il m'est impossible de me passer de toi. Quoi qu'on fasse pour nous séparer, je te verrai tous les jours, je serai de moitié dans ton ambition, je te suivrai dans tes travaux. Si tu t'élèves, je serai absoute. Ah ! je suis bien tranquille, va ! je sais bien que je ne t'aimerais pas comme je t'aime, si tu étais un homme médiocre !

Hélène me laissa dans un état de surexcitation extraordinaire. Les pensées les plus diverses traversaient mon cerveau. Je faisais les cent pas en parlant tout haut, j'accusais la société, le gouvernement ; j'adressais de beaux discours à M. Lestrade ; puis je formais des projets insensés pour les abandonner bientôt.

Il fallut enfin se décider. L'embarras que j'éprouvais se compliquait encore de la crainte de mal jouer mon rôle devant Hélène. J'avais à me tirer d'une situation difficile, et, de plus,

à m'en tirer galamment. Je me mis sous les armes.

Costume élégant et sévère : habit noir, pardessus foncé, cravate noire, pantalon noir, gants gris de fer. Cheveux rejetés en arrière, œil sombre, lèvres dédaigneuses avec sourire de mauvaise foi, voix altérée mais énergique, pâleur vague.

— Que je vous reconnais bien, disais-je dans la voiture qui roulait vers la rue des Quais, père et frères que vous êtes ! La confiance vous aveuglait alors que votre surveillance aurait dû être incessante. L'un repoussait les soupçons qui lui venaient à l'esprit parce qu'il avait, pour faire sa partie, un petit jeune homme qui savait perdre. L'autre, plus clairvoyant, a préféré s'en remettre à la Providence du soin de veiller sur son honneur, plutôt que de passer dans sa maison quelques soirées qu'il avait coutume de consacrer au plaisir. Les mesures de rigueur, quand il n'est plus temps ! Le mal est fait ; vous avez la conscience de votre faute, mais il n'y a plus de remède. Autrefois, je n'aurais pas songé à vous disputer l'affection d'Hélène : je ne l'aimais pas encore, elle vous

appartenait. Mais aujourd'hui, je vais chez vous comme un garnisaire. Je l'aime, je la veux.

La voiture s'arrêta enfin devant la maison de M. Lestrade. Je sonnai en maître. Françoise me fit entrer au salon. Le petit Georges me sauta au cou, Théophile me serra la main...

— Tiens! vous voilà, dit M. Lestrade dont le front se plissa, je ne vous savais pas à Caen.

Édouard avait mis deux doigts dans la main que je lui tendais en tournant la tête d'un autre côté.

— Je suis arrivé hier, répondis-je, et je vous fais ma visite en courant, car je suis attendu au bureau du télégraphe. J'ai beaucoup à travailler et je vivrai presque toujours renfermé.

On ne me dit pas tant mieux, mais on le pensa.

Hélène fit une tentative :

— Venez nous voir quelquefois, dit-elle d'un air dégagé; mais Édouard lui jeta un regard qui la força de baisser les yeux.

Je saluai à peine, je sortis à la hâte, le cœur serré, mais ayant conservé jusqu'au dernier

moment l'aspect souriant et la façon cavalière.

Comme je remontais dans la voiture, un peloton de soie vint rouler à mes pieds : je le ramassai vivement. Après avoir dévidé l'écheveau, je trouvai un billet :

— Cette nuit, à une heure, au jardin.

— J'y serai, Hélène, m'écriai-je en laissant échapper des larmes brûlantes. J'escaladerai les murs, je mettrai le feu à la maison plutôt que de ne pas te voir. Je n'étais qu'un enfant, je n'apportais à ton amour que ma vanité satisfaite ; mais s'il faut lutter, je suis un homme et j'aurai du cœur.

Je passai ma soirée au théâtre : on jouait *Lucie* qui m'émut singulièrement.

A onze heures et demie, je me mis à errer sous les grandes allées du parc. En cas d'attaque, j'avais mis dans ma poche de côté un couteau-poignard ; et, de temps en temps, ma main pressait convulsivement cet ancien coupe-papier, si pacifique et si inoffensif jusqu'à ce moment.

La pluie commençait à tomber, pluie d'orage, chargée de soufre. Je gagnai la rue Saint-Pierre pour me mettre à l'abri sous un balcon.

Les nerfs surexcités, la tête nue, je recevais avec délices les ondées sur mon front brûlant. J'étais ivre.

A une heure, je me trouvai devant la porte du jardin. La pluie me donnait un instant de répit. Je prêtai l'oreille; les gouttes d'eau tombaient une à une des feuilles des arbres sur le sable... Rien ne remuait. Je poussai la porte, elle céda. Une idée me vint.

— Si c'était un piège! Si on ne m'avait attiré là que pour m'arracher les lettres de madame Hermann! Ce billet avait bien été écrit par elle... mais le cœur de la femme est mystérieux comme les sources du Nil...

Ce soupçon ne fit que traverser mon esprit :
— Allons donc! me dis-je, si c'est un piège, raison de plus pour entrer. On croirait que j'ai eu peur...

J'étais dans le jardin. Je refermai doucement la porte. Rien. L'obscurité était complète. J'avancai deux ou trois pas en appelant à demi-voix :

— Hélène!

Il me sembla que quelque chose avait remué; la fenêtre du rez-de-chaussée s'en-

tr'ouvrait, la vitre m'avait jeté une étincelle.

Alors un cri, un cri déchirant arriva jusqu'à moi : — Gaston ! va-t'en !

Au même instant un coup de feu retentit suivi d'une flamme rapide. J'entendis quelques petites branches tomber autour de moi. Je m'accroupis, l'œil dilaté, l'oreille tendue, les cheveux hérissés. La main gauche appuyée par terre, je reculai rapidement vers la porte. Je sentais en moi la férocité des bêtes fauves.

J'allais sortir, quand je fus saisi par le cou. Je reconnus Grinchard qui m'étranglait d'une main, et, de l'autre, me portait des coups violents à la tête. Édouard accourut, et je sentis quelque chose de froid qui pénétrait profondément dans mon épaule.

J'avais saisi mon couteau et je le lui plongeai de toutes mes forces dans la poitrine.

Édouard tomba, en disant : — Mon Dieu !

— Au secours ! cria Grinchard.

Une lumière parut à la porte de la maison.

Je me dégageai par un mouvement violent, et je m'enfuis à travers les rues, perdant des flots de sang.

XXV

Cette scène avait duré trois secondes. Je courais dans la direction de ma chère maisonnette, sans chercher à me rendre compte de ce qui venait de se passer.

Comme je tournais le coin de la rue Bagatelle, un passant me prit par la main :

— Comment vas-tu ? me demanda-t-il tranquillement. Quand on court les rues à cette heure, c'est qu'on va trop bien, n'est-ce pas ?

Ce passant était un de mes amis, camarade de collège, qui arrivait toujours à propos dans les choses de la vie.

— Laisse-moi, lui dis-je, je tombe de fatigue.

Il continua d'un ton ironique :

— Ah ! je t'y prends, monsieur le coureur !... Je ne m'endors pas, je vais aller brûler un cigare avec toi.

— Par pitié... m'écriai-je.

— Quelle pluie tout à l'heure, hein ? c'est

bien mauvais pour la récolte. Comment va ton père?

— Il va très-bien ; mais je me sens fort mal, laisse-moi rentrer.

L'impitoyable animal me retenait toujours par la manche.

— Tu te sens fort mal et tu cours au milieu de la nuit ? Tu es malade comme moi. Dis donc, est-ce que tu vas quelquefois...

Il ne put en dire davantage, car je tombai évanoui dans ses bras...

Quand je rouvris les yeux, il faisait grand jour. Mon père était assis à mon chevet et renouvelait des compresses d'eau salée qui couvraient mon épaule et mon bras droit.

Je lui fis une confession complète.

— Quel scandale, s'écria-t-il, si le parquet a bruit de cette affaire ! Édouard Lestrade est fort mal, mais on le sauvera — heureusement.

— L'intérêt des Lestrade est de se taire.

— Sans doute, mais les voisins ! on ne tire pas impunément un coup de fusil au milieu d'une ville.

Ma mère fit observer avec raison que, si je m'étais couché à onze heures, comme *tous* les

honnêtes gens, rien de tout cela ne serait arrivé.

Je restai huit jours, huit grands jours sans nouvelles d'Hélène. Enfin, Théophile eut la charité de m'envoyer un de ses amis qui me raconta ce qui s'était passé après l'événement. On avait enfermé madame Hermann dans sa chambre, c'est à peine si on lui permettait de descendre au jardin pendant le jour et sous la surveillance de madame Lestrade. Édouard recevait beaucoup de visites et racontait à qui voulait l'entendre qu'il avait été frappé lâchement par Gaston Duthil, lequel, désespérant de se faire aimer, avait voulu compromettre madame Hermann, pour se venger de ses dédains.

— Édouard, continua le visiteur, se donne des airs chevaleresques et parle beaucoup de son courage. Grinchard est souvent avec lui. A propos de ce dernier, il a eu un singulier mouvement : à peine Édouard Lestrade a-t-il été revenu de l'évanouissement que lui a causé sa blessure, que Grinchard lui a dit à demi-voix et de manière à être entendu par toute sa famille : « Tu es fort mal, mon pauvre Édouard ! n'ou-

blie pas d'avouer à ton père que tu me dois huit cent francs. » Théophile voulait l'étrangler.

— Théophile ! m'écriai-je, parlez-moi de lui, que fait-il au milieu de tout cela ?

— Il est seul à consoler Hélène, à la soutenir, à la défendre. La pauvre femme verse bien des larmes.

— Que pense-t-elle de moi ?

— Dès qu'elle a eu la certitude que vous étiez sauvé, toute sa tendresse s'est reportée sur son frère.

— Elle le voit ?

— Elle ne le quitte pas. Ce n'est qu'à cette condition qu'on commence à la laisser sortir de sa chambre. On a exigé d'elle la promesse de ne pas vous revoir, le pardon était à ce prix.

— Le pardon de quoi ?

— Le pardon de l'imprudence qu'elle a commise en vous accordant un rendez-vous.

— Ah !

A ce moment la porte de ma chambre s'ouvrit et livra passage au docteur Ducirat, qui constata les blessures que j'avais reçues.

Il était accompagné de deux personnages.

L'un écrivait sous sa dictée, tandis que l'autre hochait la tête d'un air grave et profond.

XXVI

MADAME HERMANN A GASTON DUTHIL.

« Ami, je suis brisée. Je n'ai plus d'espoir qu'en vous. Où me réfugier maintenant, si ce n'est sur votre cœur? Toute la journée on vous accuse devant moi et je suis forcée de taire mon indignation. Tristes jours! vie horrible!

« Ce matin, on avait laissé la porte ouverte, j'étais tentée de fuir, mais où aller? Quand je vois la douleur de mon père et quand je sens combien je vous aime, le vertige me prend. Pauvre père! je lui fais bien du mal et c'est un grand cœur de trouver encore des paroles indulgentes pour sa fille. Les emportements d'Édouard me révoltent, la douleur de mon père me tue. Je sens que je ne pourrai me résigner à l'existence qu'on me prépare. J'ai

de véritables accès de folie. Ce qui me fait le plus souffrir, c'est de voir que vous êtes haï, méprisé autour de moi. Jamais je n'ai redouté une maladie comme je la redoute aujourd'hui. Si je mourais, que ferais-tu ? Tu ne te consolerais pas, au moins !

« Les tribunaux vont s'occuper de nos amours ! Mon frère prétend que pour te justifier, tu as livré des lettres de moi... et je t'écris encore. Je croyais que mon père savait *tout* ; je me trompais étrangement. Il croyait à des relations intimes, mais non coupables, à des promesses, mais non à la faute. Il ne pouvait admettre que je lui eusse fait jouer si longtemps un rôle indigne. Il y a deux jours, Édouard, qui se levait pour la première fois, entre dans ma chambre, tout bouleversé : « Je suis dans une situation impossible, s'écrie-t-il. Votre père ne sait rien. Il faut tout lui avouer. — Mais, lui dis-je, tu veux donc le tuer ? — Il ne te manquait plus que d'être lâche, » reprit-il en me secouant le bras. Son emportement me fit peur. Je saisis la porte et la repoussant sur lui, je m'écriai : « Quelle affection ! quel entourage ! voilà ton dévouement ! Si tu n'avais pas

été le débiteur de Grinchard, vous ne vous seriez pas embusqués tous les deux pour frapper celui que j'aimais. Tu redoutes maintenant les conséquences de cette belle équipée. J'étais coupable, mais je n'étais pas perdue. Va continuer ton œuvre, et pour faire ressortir la générosité de ta conduite, apprends à tout le monde ce que j'avais, du moins, su cacher! »

« Édouard, indigné de mes reproches, va trouver notre père et lui apprend jusqu'où j'en étais descendue. Lui se révolte. Ce cœur généreux se refuse à croire, il accuse Édouard à son tour. — Fais-la venir, s'écrie mon frère, et qu'elle nie devant moi! Mon père m'a demandé la vérité, je l'ai dite; mais j'ai accablé Édouard, j'étais folle de douleur.

« Le soir, mon pauvre père m'a ouvert ses bras; il ne pouvait pardonner à Édouard le mal que mes aveux lui avaient fait. J'ai promis, j'ai juré tout ce qu'il a voulu : ne plus avoir une pensée en dehors de lui, de mon enfant, vaincre mon amour... Eh ! le puis-je ! Ce pardon est trop cher. Je me révolte contre ce repentir *forcé*; je suis à bout, les injures d'Édouard

m'exaspèrent et je veux échapper à ces humiliations.

« Je ne me repens de rien, je regrette le passé qu'on me reproche ; on ne me convertira pas malgré moi. Ils m'ont tenue deux heures, voulant me faire dire que tu étais un misérable : — Si tu l'aimes encore, je te méprise, disait mon père. Tu es plus infâme que lui. Depuis toutes ces affaires, pas un mot n'est sorti de ta bouche pour l'accuser...

« A chaque instant, un détail, un geste, une parole, amènent une crise nouvelle. Si je vais à la fenêtre, on la ferme. On a placé à côté de moi une sœur de l'Espérance qui me parle de la vie calme, du bonheur tranquille, alors je sens en moi comme une mer de flamme. Je la laisse dire et je regarde à travers la jalousie, dans l'espoir de te voir passer comme autrefois... Il n'y a plus d'avenir pour moi dans cette ville. Je veux partir. On a dit que j'avais deux amants, que sais-je ! Les uns m'accablent ; les autres me plaignent. Ceux-là sont encore ceux que je hais le plus. Je voudrais fuir au loin, emporter mon enfant... Mais c'est toi, toi qui me préoccupes ! Que

m'importe ma vie perdue, flétrie, si tu veux que je t'aime encore...

« Il me faut des lettres de toi. Viens la nuit; on dit que tu es lâche, je sais que tu es brave. Mets ta lettre dans un livre et jette-le par-dessus le mur. Françoise ira toutes les nuits chercher ce pain de mon âme... Que vas-tu dire aux juges? Je ne veux pas que tu ailles en prison, moi! Fais-moi appeler. Je leur dirai : « Je l'aime. Il est venu parce que je lui « avais dit de venir. On a voulu le tuer, il « s'est défendu! » Je ne veux pas te quitter, Gaston. — Ah! notre pauvre amour! comme il sera traîné dans la boue!

« Tout m'effraye, tout m'épouvante. Plains-la bien, cette pauvre Hélène qui n'a plus que toi en ce monde... Car tu ne sais pas? Jean-Dominique m'a écrit. Il me reproche le pain qu'il m'a donné, il me dit d'oublier Angèle, il me chasse de son affection et de sa famille... Jean-Dominique! Angèle! eux aussi! oh! aime-moi! aime-moi bien, j'ai peur! »

XXVII

Le soir, à neuf heures, vêtu d'une blouse, une casquette sur la tête, un bâton à la main, je rôdais autour de la maison Lestrade. Tout paraissait calme. Je m'approchai d'une fenêtre du rez-de-chaussée et j'aperçus le petit Georges, tout seul dans la salle à manger. Il était à genoux sur une chaise et regardait des images, appuyé sur la table.

Mon cœur battait violemment. J'aurais voulu embrasser cet enfant.

J'appelai à demi-voix :

— Georges ! Georges ! c'est moi !

Il se retourna, et, apercevant un étranger pâle et mal vêtu, il eut peur et s'échappa en criant.

Je sentis mes yeux se remplir de larmes et je fis le tour de la maison.

— Il ne m'a pas reconnu, pensai-je.

Je revins une demi-heure après.

Georges tenait Françoise par la main :

— C'était là, disait-il en montrant la fenêtre.
Il avait l'air d'un *pauvre très-méchant*.

— Georges ! lui dis-je de ma voix la plus douce, tu ne m'aimes donc plus ?

Françoise s'écria :

— C'est monsieur Gaston !

Georges accourut alors en me tendant ses deux petits bras. Je le couvris de larmes et de baisers.

— Partez vite, malheureux ! dit Françoise épouvantée.

— Vous trouverez un livre dans l'allée...

— Je vais le donner à madame, mais partez !

— Adieu, Georges... N'essuie pas mes larmes et va embrasser ta mère !

XXVIII

A MONSIEUR GASTON DUTHIL, POÈTE, A CAEN (CALVADOS).

« Tu es sauf, voilà le bon, voilà le précieux.
Je t'écris à la première nouvelle de ton affaire,

je t'écris pour te serrer la main, pour te sentir vivre.

« Tu es un enfant de craindre qu'on te calomnie auprès de moi. Suis-je ton ami d'hier ? et crois-tu que des Basiles de province prévaudront contre mon affection ? Chasse-moi vite ces vilaines idées. — Ah ! la triste chose que celle qui t'arrive ! non pour toi, ami, mais pour eux. Tes amis d'hier, ceux-là dont tu me parlais ; je me souviens, avec toute la chaleur de ton âme, ceux-là qui avaient, il n'y a pas quelques jours, leurs mains dans la tienne, se sont ainsi tournés contre toi, furieux et aboyants. Envie ! envie ! on te jalouse tes bonheurs passés. Ce Grinchard, qu'en veux-tu faire ? un étrangleur et un assommeur ne vaut pas un coup d'épée... Dis donc ! ces deux années disparues de l'album, ce voyage avec madame des Aubiers, cette révélation de la mendiante... Si c'était lui !

« Je te plains pour toutes ces grandes fièvres, pour tous ces grands dégoûts. Je la plains davantage celle-là que le Yago a déshonorée et qui n'est pas morte.

« Je crois cependant que les femmes ont une âme.

« Tandis que tu te faisais assassiner, une soyeuse personne, se risquant tout à fait, est venue chez moi. *La Fille d'Oliva* reposait sur le guéridon. Mille fois, elle a tourné et retourné entre ses mains fort belles ce livre fait de ton amour. Elle me l'enviait, elle l'a mendié. Elle l'eût emporté, si tu n'avais mis mon nom à la première page... On est méchant parfois; je n'ai point voulu déchirer la dédicace. — Je voudrais te distraire, mon ami, et je n'ai rien à te dire. As-tu besoin de moi ? Veux-tu que je parte ? Je suis inquiet de te savoir au milieu de ces petites jalousies et de ces grosses lâchetés. Trouve dans tes mauvaises heures quelques instants pour penser à moi ; et quand tu auras bien pleuré, bien souffert, viens nous retrouver à Paris.

« La Seine, c'est le Léthé du XIX^e siècle. On en boit quelques gorgées — et on oublie.

« FERDINAND GOFFIN. »

XXIX

Ici, je dois faire un aveu pénible.

Malgré la terreur que m'inspirait l'idée de comparaître en justice, malgré le chagrin sincère que me causait la situation d'Hélène, malgré l'irritation et la colère que les accusations portées contre ma loyauté soulevaient dans mon cœur, ma pensée se reportait avec un sentiment de satisfaction amère dans ce jardin où l'on avait tiré sur moi. J'aimais à me représenter les arbres sombres, la porte entr'ouverte, le coup de feu, la lutte ; parfois, je me tenais accroupi, j'ouvrais de grands yeux, où j'appelais la flamme par le souvenir, je tâchais de retrouver la posture que j'avais dans cette nuit fatale... puis, je me relevais avec le regret que madame Hermann ne m'eût pas vu ainsi. Il me tardait de lui jouer la scène.

Amour, péril, ivresses de toutes sortes, la vie n'avait plus rien à m'apprendre, je me faisais l'effet d'un héros...

Pauvre Hélène !

Toutes les nuits, je jetais sept ou huit volumes par-dessus le mur du jardin ; je glissais une lettre dans l'un d'eux ; Hélène passait sa journée à lire. Toute ma bibliothèque fut bientôt transportée chez elle. Il fallut choisir alors chez mon père ce qui pouvait servir de distraction à l'existence renfermée de madame Hermann et de pâture à ses ennuis ; madame Cottin, Victor Ducange, le fin fond des mannequins du grenier, tout y passa. Un soir, je jetai un vieux roman intitulé : *Almaïda ou l'Enfant des Tombeaux*. J'avais écrit sur la première page de cette histoire mélancolique une romance qui commençait ainsi :

Les rêves s'envolent
Comme les oiseaux.
Les rêves nouveaux
Bientôt nous consolent.

Comme nos amours
Les étoiles filent.
Les astres s'exilent,
Mais brillent toujours...

Hélène avait mis en musique les poésies

complètes de Sainte-Beuve, elle avait noté tout Théophile Gautier, il fallait bien lui fournir des paroles. Le lendemain, Françoise arriva chez moi et me remit une lettre :

« Tu as failli tuer ton Hélène avec *l'Enfant des tombeaux*. Je t'attendais au fond du jardin pour entendre le son de ta voix et j'ai reçu *l'Enfant des tombeaux* sur la tête. Cela m'a fait grand mal, mais j'ai retenu un cri qui allait m'échapper. J'ai fait la musique de ta romance; je veux que tu la connaisses. Viens ce soir à huit heures, tout le monde sera sorti, Françoise t'ouvrira. Je veux te voir assis tranquillement dans cette maison où l'on te hait. »

Françoise me raconta jusque dans les moindres détails les scènes auxquelles elle avait assisté. Hélène était véritablement malheureuse. L'idée de passer avec moi une partie de la soirée lui avait rendu un peu de gaieté, mais elle allait sans doute retomber bientôt dans ses désespoirs.

Quand j'arrivai chez Hélène, elle me sauta au cou et me tint longtemps embrassé.

— Édouard s'est remis au lit, me dit-elle, il souffre beaucoup. Ce sont des étouffements, des suffocations; il est en haut dans sa chambre, je l'ai laissé endormi. Georges le veille. Toutes les portes sont fermées, il ne peut rien entendre. Mets-toi là que je te regarde... Tu es toujours le même... Les événements les plus cruels passent sur ton front sans y laisser de trace... Tu es si fier, mon Gaston ! Tu m'aimes toujours, dis ? Tu m'emmèneras loin d'ici, de cette ville, loin de ces gens qui nous détestent !

— Oui, nous partirons, lui dis-je, et tu oublieras tout ce qu'on t'a fait souffrir.

— Tiens ! reprit-elle, voilà la fenêtre... C'est là que j'ai été surprise par Édouard... Il m'a mis une main sur la bouche pour m'empêcher de te prévenir, mais tu m'as entendu, n'est-ce pas ? Marche donc, fais sonner tes talons sur le parquet, tu es chez toi...

Je fis asseoir Hélène au piano; elle me joua la romance :

Les rêves s'envolent
Comme les oiseaux...

C'était une délicieuse et mélancolique mé-

lodie. Hélène avait été vraiment inspirée; sa musique me remua profondément. Elle s'en aperçut; et, de sa voix triste et déchirée, elle chanta le *Lac*, cette ode admirable pour laquelle un grand poète a trouvé un grand musicien; le *Lac* qu'elle chantait autrefois, au printemps de nos amours! Souvent nos deux voix s'étaient unies pour répéter ces strophes qui nous faisaient pleurer :

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour!

Que de craintes dans son regard à ces éclats
douloureux :

O lac, l'année à peine a fini sa carrière,
Regarde! et je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir!

De qui se défiait-elle donc? d'elle ou de
moi?

Nous nous laissions aller aux émotions ar-
dentes de nos souvenirs, les yeux humides, le

cœur gonflé, quand le petit Georges entra tout à coup :

— Maman, disait-il avec des cris de détresse, mon oncle est mort !

Hélène se leva brusquement :

— Édouard ! fit-elle d'une voix épouvantée.

Et, renversant tout sur son passage, elle se précipita dans l'escalier. Je la suivis. Édouard était en proie à une crise nerveuse. Il avait arraché ses bandages ; ses blessures étaient rouvertes ; nous le trouvâmes complètement évanoui. Hélène me supplia de ne pas l'abandonner, et tous deux nous prodiguâmes des soins au moribond.

Je rétablis les compresses ; je lui fis prendre quelques gorgées d'une potion calmante ; un instant il ouvrit les yeux, je me cachai derrière sa sœur et il s'endormit bientôt.

Alors je pus le contempler. Il était bien changé, pâle, maigri. Un remords me vint et je pressai la main de madame Hermann en étouffant un soupir.

— Embrasse-le, me dit Hélène.

Je me penchai sur le lit et j'appuyai mes

lèvres sur le front fiévreux de celui qui avait voulu me tuer.

Hélène me regardait faire avec attendrissement.

— Je t'aime, murmura-t-elle.

Un quart d'heure après, je me retrouvai dans la rue, en proie aux sentiments les plus étranges. Le remords luttait en moi avec le dégoût, mais la passion me dominait encore. Cette nuit-là, mon sommeil fut peuplé de fantômes. Je vis Hélène enveloppée d'un linceul, l'œil courroucé, des flammes aux pieds; Édouard, la poitrine découverte et me montrant une blessure béante, puis le petit jardin de la rue des Quais avec ses berceaux de chèvrefeuille; je voulais cueillir une fleur, elle était tachée de sang... Au loin j'entendais la mélodie de madame Hermann...

Les rêves s'envolent
Comme les oiseaux!...

Quand je me réveillai, je courus à la fenêtre; il me fallait de l'air, j'avais besoin de voir le ciel, les arbres... Triste tempérament! incomplet pour le bien, incomplet pour le mal!

XXX

Cependant le parquet de Caen poursuivait l'affaire avec célérité. On n'avait pas jugé à propos de nous faire subir une prison préventive, dans la crainte que la défense ne s'appuyât sur cette rigueur pour demander un acquittement général. Il y avait eu un scandale, on voulait une punition. Le jour des débats arriva enfin. Édouard Lestrade et Daniel Grinchard avaient affirmé dans l'instruction que mon intention était de compromettre madame Hermann en pénétrant chez elle au milieu de la nuit, — et cela, sans que rien pût m'autoriser à supposer que je serais bien accueilli. Pour ma part, je ne savais trop que dire. Maître Vignerol, mon avocat, demanda une entrevue à M. Lestrade. Il fut convenu que le nom de madame Hermann ne serait pas prononcé ; les juges en savaient plus qu'il ne fallait sur le motif de ma présence au milieu de

la nuit dans une maison étrangère. Le substitut nous traiterait alors comme des enfants et demanderait une application indulgente de la loi. C'est encore ce misérable Grinchard qui fut cause de mon malheur. Il fit appeler, pour le défendre, maître Mathieu Laugié, du barreau de Paris. Mathieu Laugié gardait une vieille rancune aux petits journaux qui l'avaient souvent maltraité : moi-même, j'étais l'auteur d'un feuilleton que le célèbre avocat ne pouvait pardonner à son auteur. Je retrouvai ce morceau en fouillant dans des liasses de vieux journaux, et je lus :

« Nous ne sommes pas de ces gens qui cherchent à dénigrer le talent, et qui prétendent niveler la société pour n'avoir pas à reconnaître des intelligences au-dessus de la nôtre. Loin d'avoir aucune haine politique, c'est avec un respect bienveillant que nous écoutons les hommes de tous les partis, quand nous les croyons de bonne foi et de toute loyauté.

« Est-ce le cas de M. Mathieu Laugié, député de Limoges ? C'est ce que nous allons éclaircir.

« M. Mathieu Laugié pouvait comme un

simple Limousin vivre tranquille à l'ombre d'un châtaignier, mais il fallait à cet actif et bouillant esprit un vaste théâtre pour se déployer, une vaste arène pour combattre. Le jeune compatriote de Pourceaugnac avait d'ailleurs bec et ongles et se sentait des velléités incessantes de déchirer et de mordre.

« C'est à Paris seulement que pouvait s'exercer cette petite industrie. On eut beau lui rappeler le vieux mot de César : *Il vaut mieux être le premier à Limoges, que le second à Rome* : Mathieu César s'élança d'un bond sur l'impériale de la diligence, et, deux jours après, il descendait à Paris dans une modeste chambre qu'il meubla de ses projets ambitieux et, dit-on, d'une personne à la chevelure rousse. Nous étions alors en 1838 ; la presse, *quoique* ou *parce que*, faisait une rude guerre au gouvernement. Le moment était favorable pour commencer une chasse royale... comme aboyeur. M. Laugier le comprit ; il essuya d'abord ses souliers plébéiens sur le paillason d'une petite feuille sans importance et attendit une occasion...

« A cette époque, M. Vincent de La Coudraye,

éprouvant le besoin d'utiliser son dévouement monarchique, fonda l'*Europe royaliste* et s'adjoignit M. Mathieu Laugié, un peu parce que le même pays les avait vus naître, beaucoup parce qu'il pouvait compter sur le dévouement de M. Mathieu Laugié à la branche aînée; mais il fallait trouver un protecteur, un parrain à ce journal naissant. Les fondateurs de l'*Europe royaliste* choisirent M. B... Une lettre collective, transcrite par le secrétaire de la rédaction, devait mettre à la disposition du célèbre orateur le journal et son personnel. Une phrase de cette lettre était ainsi conçue : *Nous serons l'encens qui fumera à vos pieds*. Comme on le voit, l'*Europe royaliste* était bien lancée, et pour tremper une plume dans l'écritoire du journal, il fallait être plus pur que pour monter dans les carrosses du *Roy*.

« M. Mathieu Laugié subit victorieusement toutes les épreuves. Il se fit remarquer par la violence de ses opinions; il prit ses galons, monta en grade et chaussa bientôt les éperons de rédacteur en chef. Investi d'une éminente fonction, le royalisme du jeune Limousin ne connut plus de bornes. Non content de com-

battre pour son Dieu et pour son roi, il envahit le rez-de-chaussée, et, si sa mémoire est ingrate, nous pourrions au besoin lui citer un feuilleton qu'il publia à propos d'un drame joué au théâtre de la *Renaissance*, lequel feuilleton n'eût pas été désavoué par le vicomte d'Arlincourt.

« Quelque temps après, le journal fut vendu et M. Laugié se retira. Il fut question d'une discussion entre l'ancien rédacteur en chef et l'un des nouveaux propriétaires ; on allait jusqu'à dire que ce dernier, d'un caractère assez irascible, avait voulu vérifier si l'épée de M. Mathieu César était au moins de la longueur de sa langue, mais l'affaire en resta là et tout fut terminé par cette phrase d'un des témoins de la scène, le commandant de G., ancien officier de la garde royale, qui, furieux de s'être dérangé sans résultat, tourna brutalement le dos à l'écrivain, en disant : — « Je sais bien que les avocats ne se battent pas, mais je n'en ai jamais vu d'aussi... »

« Débarrassé de ces incommodes visiteurs et privé de sa position, M. Mathieu Laugié retourna feuilleter ses châtaignes et éplucher ses

procès — dans le département de la Creuze.

« Le métier d'avocat est, comme celui de journaliste, très-sujet au chômage; et M. Laugié serait peut-être resté longtemps en grève, si une jeune femme ne s'était pas avisée d'empoisonner son mari. La bonne aubaine que cette cause, qui promettait du scandale ! M^e Mathieu Laugié ne la laissa pas échapper. Il mit au service de sa cliente le charme irrésistible de sa parole, merveilleusement servie par un air félin, une bouche câline, un menton imberbe et des joues qui semblent à peine avoir dépouillé le duvet de la jeunesse. — L'affaire eut un grand retentissement. On ne se doute pas de ce que peuvent rapporter les procès scandaleux : il ne s'agit que de savoir s'y prendre. C'est peut-être pour cette raison que M. Laugié choisit de préférence les mauvaises causes. C'est ce qu'il tente de faire aujourd'hui en politique, etc., etc... »

Après avoir relu cette esquisse biographique que j'avais signée de mon nom, je compris à quel adversaire terrible j'allais avoir affaire. En effet, en s'asseyant au banc des avocats, M^e Mathieu Laugié me jeta un regard de

vipère ; il ouvrit *la Fille d'Oliva* et *les Demi-Lunes*. Insistant sur les mouvements passionnés de mes médiocres poésies, il appela le mépris sur cette œuvre d'un esprit déréglé, immoral. Il me traîna dans la boue, il me déchira par petits morceaux. Comme certains orateurs incomplets, M^e Laugié parlait bien et lisait mal. Mes vers se défiguraient en passant par sa bouche ; de plus, il les disait à faux — avec préméditation ; — il ajoutait un pied de temps en temps et s'écriait : « Ce qu'il a fallu d'orgueil à ce jeune homme, à cet écolier, pour rechercher la publicité, pour se croire l'égal de nos poètes ; ce qu'il a fallu de vanité, de sottise pour le décider à quitter le toit paternel, la maison de son enfance, vous le comprenez, Messieurs, en songeant à l'événement qui l'amène devant vous. Qu'allait-il faire, la nuit, dans la maison des autres ? Il n'a porté de coups que pour se défendre, dit-on ? Mais n'est-ce pas pour se défendre aussi contre cette expédition nocturne que Les-trade l'a frappé ?... Non ! vous ne ferez pas une mesure égale pour ceux qui ont défendu leur famille et pour celui qui a tenté d'y porter

la honte!... » M^e Mathieu Laugié parla de lord Byron, d'Alfred de Musset, de la création du monde et de bien d'autres choses encore ; puis il reprit sa place en me regardant d'un air de triomphe.

Ce qui me préoccupait uniquement pendant cette plaidoirie, c'est l'idée que tout cela serait répété à Hélène. Conserver son amour malgré sa famille, malgré les sarcasmes, malgré l'opinion, là était ma vengeance. C'est pour Hélène que j'avais été frappé, insulté ; c'est pour elle que j'allais être condamné, c'est d'elle que devait me venir la réhabilitation. Deux ou trois fois, tandis que M^e Laugié me traitait de calomniateur, je tournais entre mes doigts les lettres d'Hélène qui m'assignaient les rendez-vous. « Qu'a-t-elle à perdre maintenant ? me disais-je. Il ne tient qu'à moi de mettre un terme à tout cela, de fermer cette bouche injurieuse et de punir du même coup Édouard Lestrade et Grinchard. »

Je résistai cependant, et je fus tiré de mes réflexions par une voix solennelle qui prononçait ma condamnation. Édouard Lestrade était rendu à ses foyers ; Grinchard et moi nous

avions chacun vingt jours d'emprisonnement à subir.

XXXI

MADAME HERMANN A GASTON DUTHIL.

« Est-ce possible ? séparés encore une fois ! Mon pauvre enfant, mon seul amour, mon poète, tu n'as répondu que par le dédain aux accusations portées contre toi. C'est que tu es fort, c'est que tu es fier, je t'aime, je t'aime ! Que vas-tu faire dans ce cachot ? ne me maudis pas, je t'en supplie... Que ne puis-je me renfermer avec toi ! Vingt jours sans te voir, je ne puis me faire à cette idée. La solitude est mauvaise quand on ne l'accepte qu'avec haine et dégoût. Si tu allais ne plus m'aimer ! Ah ! tu peux compter absolument sur moi. Je me trouverais bien coupable d'accepter la plus petite distraction que tu ne partagerais pas ; je me renfermerai avec ta pensée pendant ces jours de séparation... Ces tristesses finiront,

mon bien-aimé, mais comme on nous fait payer cher notre bonheur ! Nous devons avoir plus de regret que de colère — de tout ce qui s'est passé. Mon père déplore le coup de tête d'Édouard qui m'a perdue ; je fais tout pour augmenter en lui ce sentiment, afin qu'il ne t'accuse pas, toi.

« Édouard a quitté Caen ce matin ; il ne reviendra que dans un an. Théophile me pardonne de t'aimer, car il t'aime aussi ; je pourrai t'ouvrir ma porte à de certaines heures et quand tu seras prêt, je te dirai : Viens ! par-tous ! allons bien loin !

« Et pourtant, que de larmes, précisément à cause de ce départ que j'ai fait pressentir ! — Tu seras morte pour moi, a dit mon père en pleurant, du jour que tu quitteras cette maison !

« Être forcée de briser un si noble cœur ! Quelle destinée que la mienne ! Les regrets m'attendent de toutes parts. Je ne vois que liens détruits, affections brisées... J'aurais besoin de sentir ton cœur battre à côté du mien. Console-moi ; dis-moi que dans cette vie que tu veux me faire, je ne perdrai pas les déli-

catesses, les pudeurs et la religion de la famille qui peuvent seules élever et ennoblir la femme. Les devoirs sérieux que je m'imposerai me rendront moins coupable. Nous vois-tu, tous deux, libres, ne nous quittant jamais? Je m'exalte et je deviens folle à cette pensée...

« Il faut que je te parle. Je t'attendrai demain au coin de la rue des Quais. *Je veux qu'on nous voie ensemble.* Édouard est loin et personne n'oserait parler de toi à mon père...

« Viens, je le veux. »

XXXII

Cette lettre me transporta de joie. La lutte m'était facile tant que madame Hermann serait avec moi. Les fables les plus absurdes, les versions les plus fâcheuses pour mon honneur avaient circulé dans la ville, mais l'opinion publique ne pouvait se montrer plus sévère que ma prétendue victime. Ce fut un grand scandale, le lendemain, quand on vit Hélène

traverser la rue Saint-Jean à mon bras. Elle voulut parcourir les quartiers les plus peuplés... Il y eut sur notre passage des hochements de tête, des sourires ironiques. Une seule personne honora madame Hermann d'un salut, ce fut le vieux curé de Saint-Pierre, M. de Sauveraine, qui jeta sur nous un regard affligé. Hélène me serra le bras et faillit s'évanouir en le voyant :

— C'est lui, me dit-elle, qui dénouera notre roman.

Je la rassurai autant qu'il fut en mon pouvoir, et nous nous séparâmes, elle, fière du sacrifice qu'elle m'avait fait, moi un peu honteux de l'avoir accepté. Le soir même, j'allai me constituer prisonnier dans la prison départementale où je fus reçu avec tous les égards imaginables. J'avais des livres, une lampe, des cigares — et du nouveau !

Je me promenai de long en large, les bras croisés, les cheveux en arrière, le front menaçant, comme il convient à une victime sociale.

J'étais captif ! comme Fouquet, comme Silvio Pellico, comme Edmond Dantès. Le monologue m'était seul permis ; j'en abusai.

— Voilà où m'a conduit ton amour, Hélène. Quatre murs, un froid glacial, un bruit de verrous, la solitude, parce que tu m'as aimé ! Ce secret que mon orgueil a voulu garder devant les juges, tu l'as affiché devant la foule ; tu as reconnu mon droit, tu t'es glorifiée de ta chute, je te bénis. Je sortirai grandi de cette nouvelle épreuve ; ma vie sera dévouée à la tienne. N'est-ce pas la captivité que tu subis là-bas, ma bien-aimée, parmi ces gens qui ne peuvent comprendre ton cœur ? Notre séparation finira. Je t'emmènerai loin de nos ennemis. Je jouerai avec les obstacles comme un fort nageur avec la mer, et si l'adversité nous accable, un coup de pied nous fera remonter à la surface !

Le gardien de quartier vint frapper à la porte et me prier de parler moins haut.

Ce fut l'occasion d'une nouvelle tirade. Puis, je montai sur la table, je regardai le préau à travers le grillage, je prêtai l'oreille aux bruits de la ville qui venaient se briser contre les murailles.

A chaque quart d'heure, le cri monotone :
« Sentinelle, prenez garde à vous ! » secouait

ma rêverie et me rappelait la mélancolie de ma situation...

Je m'endormis au petit jour et ne me réveillai qu'à onze heures.

On apporta mon déjeuner du café d'Angleterre, et je trouvai dans la serviette une lettre de madame Hermann. Ce fut ainsi chaque matin.

FRAGMENTS.

3 août.

« Ami, que vas-tu devenir dans cette prison ? La violence de ton caractère m'épouvante. Tu vas me maudire peut-être, moi, qui n'ai voulu que ton bonheur. J'éprouve ce découragement, cette lassitude qui sont les symptômes d'une catastrophe. Qu'est-ce donc qui nous menace encore ? Ton dévouement et ton amour peuvent seuls m'absoudre aux yeux du monde, ne l'oublie jamais, mon Gaston ! Puisque les larmes de ma famille, puisque l'intérêt de mon enfant n'ont pu m'ébranler, c'est qu'une puissance plus forte que ma volonté unit à jamais ma

destinée à la tienne. Je me briserais si je tentais de lutter.

« Tant que durera notre séparation, je vivrai loin de tous — et j'attendrai. Ma santé est détruite. Je souffre beaucoup. J'ai peur de ton désespoir... Je vais me faire couper les cheveux et te les envoyer, veux-tu?... »

4 août.

« L'abbé de Sauveraine est venu me voir ce matin. C'est lui qui a baptisé ta petite Hélène; et le jour de son mariage, il lui a fait un beau discours pendant lequel il s'est interrompu deux ou trois fois pour essuyer ses larmes. Ce bon prêtre à qui je disais mes *gros péchés* de jeune fille avait pour moi une estime particulière. Il est arrivé tout ému; nous avons causé longtemps, bien longtemps. Si je ne t'avais pas tant aimé, je me serais jetée à ses pieds et je lui aurais tout dit. Quelle douceur dans les regards et dans la voix de ce digne serviteur de Dieu! Quel sourire triste et indulgent! Il m'a parlé de toi avec beaucoup d'amitié; il t'a connu pieux et bon, il *espère pour nous deux...* »

5 août. — Deux heures.

« Je suis en grande toilette. — Robe de soie grise, chapeau de paille de riz à plumes blanches, etc... j'attends mon père qui veut à toute force me faire sortir. Il ne veut pas que j'aie l'air de me cacher. Je reprendrai ma lettre au retour... »

Cinq heures.

« Enfin ! cette exhibition est terminée.

« Mon père m'a promenée comme une curiosité. A ton bras, j'étais fière de ma révolte ; au bras de mon père, j'avais honte de ma faute. Les gens qui ne m'ont pas saluée l'autre jour sont venus me parler cette fois. Est-ce qu'on ne serait pas aussi sévère que je l'ai cru ? Charmé de l'effet produit par cette promenade officielle, mon père m'a annoncé son intention de me conduire au théâtre demain. Je suis abasourdie. S'il veut m'imposer, il y arrivera. Tous les employés de son administration seront bien obligés d'amener leurs femmes à la maison. Après celles-là les autres. — C'est égal,

je veux partir. Je ne veux pas accepter des visites de charité. J'épie chaque regard, chaque sourire : il me semble qu'il y a une arrière-pensée au fond de tout cela.

« Quand tu me reviendras, aurai-je le courage de reprendre cette vie de mystère et de mensonge que j'ai menée depuis tantôt deux ans ? Si j'étais surprise, on ne me pardonnerait plus. Que ferais-tu de moi ? Ta vie n'est pas faite, ton avenir n'a rien d'assuré. Mais je crois que je fais de la raison, mon pauvre amour ? Ne va pas songer à tout cela au moins ! Je t'envoie tous mes baisers, toutes mes adorations... »

XXXIII

Le lendemain, vers trois heures, je me promenais de long en large dans ma cellule, quand j'entendis retentir les orgues de la prison. Je prêtai l'oreille et un air bien connu arriva jusqu'à moi :

Les rêves s'envolent
Comme les oiseaux.
Les rêves nouveaux
Bientôt nous consolent.

Notre cœur s'effeuille
Comme un bouton d'or.
La fleur que l'on cueille
Peut renaître encor!

Hélène était là. Elle avait voulu venir jusqu'à la prison, se rapprocher de moi! Les orgues continuaient à m'envoyer nos airs favoris :

Autour de moi tout est sans bruit,
Et seul je veille dans la nuit.
Les yeux fixés sur la fenêtre,
Je guette le rideau jaloux.
Je vais bientôt la voir paraître,
Car c'est l'heure du rendez-vous.

Sans doute son père est resté
Longtemps ce soir à son côté.
Elle guette et prête l'oreille,
Penchée au fond du corridor.
On a mis près d'elle une vieille
Qui vient m'ouvrir dès que l'on dort...

J'entr'ouvris la porte de ma cellule et je vis passer madame Hermann accompagnée de la

sœur tourière. Hélène paraissait inquiète; elle interrogeait les murs et me cherchait des yeux. Je mis deux doigts sur mes lèvres et lui envoyai un baiser. L'instant d'après, elle laissa la sœur dans la lingerie, traversa le corridor et vint me sauter au cou.

— Tu m'as entendue? me dit-elle. Je ne pouvais pas vivre sans te voir! On peut bien me chasser, si l'on veut; qu'est-ce que cela me fait à présent?

Je pressai Hélène dans mes bras et je la suppliai de rejoindre la sœur à qui cette escapade pouvait causer une grande douleur.

Hélène sortit tout affolée, chancelante et n'y voyant plus.

Chose étrange! la joie que me causait la nouvelle folie de cette pauvre Hélène prenait encore sa source dans un mauvais sentiment.

— Je suis bien son maître, pensais-je avec une orgueilleuse satisfaction. Qui donc peut être aimé plus que je le suis? Et cet amour, cette passion, je ne les dois pas à une de ces beautés qui peuvent attacher les femmes vulgaires. Je ne suis point blanc et rose avec une moustache et des sourcils à l'encre de Chine,

mais j'ai dans le cœur un abîme au bord duquel toute femme aura le vertige. Je ne sais pas au monde une chose bonne ou mauvaise, horrible ou sublime que je craindrais de tenter. Audace, orgueil, je suis votre enfant, et c'est à vous que je réclamerai ma légitime!

XXXIV

A MONSIEUR GASTON DUTHIL, A CAEN (CALVADOS).

« Ainsi, mon cher ami, tu es renfermé dans une prison d'opéra-comique, dans une tour du Nord où le margaux a ses entrées franches. Tu ne te plains pas assez pour que je te plaigne. Tu as des cigares, du temps à toi et deux bras qui t'attendent à la sortie; tu apprivoises un poème, la meilleure des araignées... Reçois, cher et heureux martyr, mes félicitations les plus sincères.

« Que parles-tu de vengeance? parce que deux ou trois drôles ont tenté de t'étrangler? quelle misère! s'ils avaient réussi encore!...

La vengeance est un petit drame qu'on joue pour soi tout seul ; j'ai songé à cela une fois ou deux dans ma vie, puis j'ai jeté toutes mes malédictions au hasard. Le hasard est un galant homme que j'ai toujours chargé de mes affaires, qui les fait et qui ne m'en parle jamais. Peut-être le mieux dans ce monde est-il d'aller devant soi, droit comme un fait, sans se retourner.

« J'ai revu Venise. Viens donc par là avec moi. Songe que c'est une ville si belle et si neuve, qu'elle est encore belle et encore neuve après tant d'opéras et tant de drames, tant de tirades et tant de mélodies, tant d'intrigues et tant de barcarolles.

« Bref, moi qui ne fais plus de copie, je rapporte une grande fantaisie à quatre mains, que tu liras et qui te dira le rêve plein de rayons, d'apparitions, d'or, de pourpre, — que j'ai fait là-bas, bercé par les cloches de Saint-Marc, le souffle de l'Adriatique et les souvenirs des femmes de Caravaggio.

« Florence après Venise ! Gustave Planche après Henri Heine. Des chapeaux de paille comme des tourtes, des Raphaël gais comme

Racine, des Anglais graves qui viennent d'enterrer une bouteille de porter, des palais noirs, énormes, carrés où l'on semble avoir percé des fenêtres par charité... Vois-tu bien tout cela? et ton esprit consent-il à voyager? Quand donc te retrouverai-je, bien libre et bien fou, comme autrefois? Ta sainte Cécile te fait perdre un temps précieux. Tu l'as aimée, c'est bien, mais c'est assez.

« Comme tu lui pèses sans qu'elle ose te le dire! Comme il lui tarde de retourner à ses confitures! Franchement, crois-tu qu'elle n'ait pas assez de tes emportements et de tes jalousies? Je parie qu'avant trois mois... Ma foi, non! je ne parie pas, je suis trop certain de te gagner.

« A bientôt.

« FERDINAND GOFFIN. »

— Le voilà comme les autres, pensai-je en jetant cette lettre dans un coin. Quel singulier penchant ont-ils donc à mettre toutes les femmes dans le même panier? Qu'est-ce que Hélène peut avoir de commun avec les créatures qui ont trahi Goffin?

Le lendemain, au moment où je m'y attendais le moins, le substitut, mon ancien rival, vint me mettre en liberté. On avait obtenu la remise du reste de ma peine, je pouvais sortir.

Le substitut, avec une grande délicatesse et sans nommer personne, me conseilla d'apporter plus de prudence dans mes relations.

— Une femme qui se donne, ajouta-t-il, n'est pas toujours une femme qui se perd. Elle confie le soin de sa réputation à son amant ; c'est affaire à lui d'être un galant homme ou un faquin. Mais ne vaut-il pas mieux se savoir aimé par une femme respectée, heureuse, que par une femme montrée au doigt et humiliée ?

J'avais toujours à cœur le réquisitoire du substitut, ce qui me fit accueillir ses conseils avec une froideur qui ne lui permit pas d'insister. Il me fit ouvrir les grilles et je me trouvai en plein air. A peine dehors, je me mis à courir comme un fou ; je sautais, je gambadais. En quelques minutes, j'arrivai à la maison paternelle : je fus embrassé, choyé ; la cave dut fournir deux ou trois de ses plus vieux flacons ; ce fut une petite fête de famille.

Vers minuit, je sortis à pas de loup pour aller surprendre madame Hermann.

En chemin, je songeais à l'étonnement, à la joie d'Hélène. — Elle était triste, seule, renfermée en elle-même, et j'allais lui annoncer que tous nos malheurs étaient finis!... En arrivant dans la rue des Quais, j'aperçus plusieurs voitures rangées à la file jusqu'à la maison de M. Lestrade.

L'inquiétude me saisit; un bruit d'instruments arriva bientôt jusqu'à moi; je croyais être le jouet d'un rêve...

J'adressai la parole à l'un des cochers qui ne dormaient pas :

— Qu'est-ce qu'il y a dans cette maison?

— Monsieur, on donne un bal.

Un bal! je faillis tomber à la renverse. Voilà donc quelle était la valeur de ses protestations.

C'est ainsi qu'elle se renfermait dans une solitude volontaire. Elle me croyait prisonnier et livrait sa taille à de grossiers cavaliers, des plaisants de petite ville que Caen fournissait à ses coquetteries adultères. Je la voyais vive, animée, riante, toute fière de cette indulgence bourgeoise qui lui semblait être une réhabili-

tation. Chacun de ceux qui se trouvaient chez elle espérait sans doute une conquête facile. Hélène était classée désormais parmi les femmes qu'on *peut avoir*.

A cette idée, le sang me monta à la tête et je résolus de la tuer.

Je m'apprêtais à faire une apparition théâtrale au milieu de la fête, quand Françoise se jeta au-devant de moi, en me suppliant d'attendre qu'elle eût prévenu madame Hermann de ma présence. Je consentis à attendre au jardin.

Hélène arriva bientôt toute tremblante et se eta dans mes bras. Elle exhalait une odeur de thé, de rhum et d'orange : je la repoussai brusquement.

— Malheureuse ! m'écriai-je, voilà donc votre amour et votre dévouement ? Avoir échafaudé tout un édifice, s'être reposé avec confiance sur la foi jurée, avoir traversé les épreuves les plus douloureuses ; et quand on n'a plus qu'à se laisser aller pour arriver au but, découvrir tout à coup que l'édifice n'était que boue et les souffrances que duperies ; c'est horrible, glacial, impossible !

— Que dis-tu ? s'écria Hélène. Gaston ! mon bien-aimé ! je t'en supplie, écoute-moi... Tu me brises les poignets. C'est mon père qui a voulu réunir nos amis... Il m'a forcée à les recevoir. J'irai chez toi demain rue de Bagatelle... je te raconterai tout à genoux... tu me pardonneras...

— Le nom de ceux qui sont là ? dis-je en lui désignant le salon.

— Tous ceux que tu connais... tu les a vus vingt fois chez mon père... Ils savent tous que je t'aime et aucun d'eux ne se permettrait de me baiser le petit bout des doigts.

— Je veux les voir...

— Gaston ! tu ferais mourir mon père... n'entre pas !

— Tu viendras demain ?

— Je te le jure.

— Eh bien ! soit, je n'entrerai pas, mais je resterai ici jusqu'à ce que les lumières soient éteintes dans le salon. Retourne parmi les invités et soulève le coin du rideau, afin que je puisse te voir.

Hélène respira :

— Je vais dire que je suis souffrante et me

retirer dans ma chambre... Tout le monde sera bientôt parti.

Un instant après, la fenêtre de sa chambre s'ouvrit.

— Adieu ! me dit-elle à demi-voix.

Je cueillis une rose et la lui jetai.

M. Lestrade restait avec quelques personnes qui ne tardèrent pas à se retirer.

Quand tout le monde fut parti, je disparus à mon tour par la petite rue en jetant un dernier regard sur la fenêtre de madame Hermann.

XXXV

Il était neuf heures du matin. Je l'attendais, consultant la pendule avec anxiété. Elle arriva enfin, l'air grave, presque solennel.

— Je puis tout supporter, dit-elle, les luttes avec ma famille, les propos du monde, la malveillance, la calomnie, mais il m'est impossible de te savoir triste et malheureux sans devenir

folle de douleur. Je t'aime et je ne veux pas que tu souffres. C'est l'indécision de notre vie qui nous divise. Savons-nous où nous allons? Cette soirée d'hier, il m'a fallu la subir. J'étais là comme une morte dans une cérémonie funèbre. Nous voici libres maintenant. Que veux-tu faire? Je me sens plus forte en présence de tes faiblesses; et j'oublie mes douleurs quand j'ai les tiennes à consoler. Je pourrais te rendre les tortures que tu m'as fait subir, toi qui as toujours mêlé les protestations d'amour et de fidélité à des reproches qui m'indignaient. Parfois je t'ai regardé comme le mauvais génie de ma destinée. Je voyais mon avenir perdu par ta faute. Maudite et chassée par mon père, je ne pouvais trouver une compensation dans ton affection vaniteuse et égoïste. C'est en vain que je repoussais ces idées, ces fantômes; les *faits* se dressaient devant moi dans leur épouvantable vérité. Que me reprochais-tu? Je t'ai raconté toute ma vie, et parce que tu ne trouvais rien à reprendre, tu as pensé que je mentais. Est-ce là une jalousie dont une femme puisse être fière? Parle. Que veux-tu? Partir? je suis prête.

Quand je serai là, toujours à tes côtés, tu m'épargneras ces doutes humiliants. Prends-moi, emmène-moi. Je ne puis rien t'offrir de plus.

Crois-tu que si j'avais une fortune indépendante, je serais restée une heure dans la maison de mon père, après le scandale qui aurait dû nous réunir ou nous séparer à jamais? As-tu du courage? j'en ai aussi. Prenons-nous par la main et jetons-nous à la mer. Fions-nous à Dieu du soin de nous conduire à quelque rive hospitalière. Un jour viendra, je le sais, où tu ne m'aimeras plus *d'amour*. Je te prépare pour la vie nouvelle qui nous sera faite alors des joies aussi complètes, aussi grandes que celles que tu as pu trouver dans les orages de la passion. Tes emportements seront calmés. Je connais ton cœur et je sais ce qu'il vaut. Dans ce chaos de colères, d'ambitions, d'orgueil, je vois la force, l'énergie, le génie peut-être. Je t'aime jusqu'à l'adoration, puisqu'il me tarde de vieillir pour jouir plus vite de tes succès, pour te voir entouré, admiré. Tous deux à Paris! unis, forts! — Ah! quand je songe à cette vie d'intimité, de dévouement, un frisson me court

dans les veines; je ferme les yeux et je m'arrête pour regarder passer ces images délicieuses...

Hélène m'avait pris les mains. Je sentais mon cœur se déployer à ses paroles comme les plumes du paon quand il fait la roue; mais, jaloux à l'état maladif, je voulais tout savoir :

— Qu'avez-vous fait, lui dis-je, pendant ces deux années que vous m'avez dérobées? Qu'êtes-vous allée faire chez madame des Aubiers?

Hélène pâlit horriblement :

— Fermez les rideaux de cette fenêtre, me dit-elle, le jour me fait mal. Maintenant, asseyez-vous et écoutez-moi...

XXXVI

Quand elle eut fini sa douloureuse confession, madame Hermann se leva :

— Malgré ce que je viens de vous dire, murmura-t-elle, je n'ai jamais aimé que vous. Certes, j'ai été bien punie de cette faute d'un jour; j'ai bien souffert, je me suis roulée, l'hiver, dans la neige; je me suis laissée tomber du haut d'une échelle, je me suis meurtrie, martyrisée, — et après tout cela, je vous aime. Adieu, ne me condamnez pas avant d'avoir réfléchi mûrement; vous êtes bien enfant pour porter de pareilles confidences... mais, séparés ou réunis, je veux que ma vie serve à la vôtre; et quand vous aimerez d'autres femmes, vous comparerez leur âme à la mienne...

XXXVII

Le lendemain, je partis pour Paris avec l'intention de ne plus revoir Hélène.

Comme toujours, ma première visite fut pour Goffin.

— Que sont devenues tes côtelettes ? lui demandai-je.

— Toujours dans les cartons, je n'y songe plus. Je suis à la tête d'une entreprise merveilleuse...

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Compagnie générale des *Brides à double tampon sur pivot à pression* ! Le mors abîme la bouche du cheval, agace les dents, use le noble animal. D'un autre côté, le mors est plein de dangers ; si le cheval s'emporte, il est impossible de l'arrêter... Tandis qu'avec la *bride à double tampon sur pivot à pression*, le mors étant supprimé, le cheval ne peut plus prendre le mors aux dents. Un coussin est placé sur chaque tempe et fixé par un ressort qui correspond à la bride, laquelle passe par un anneau placé au milieu du front : tu serres à volonté la tempe droite ou la tempe gauche, et le cheval obéit avec la plus grande docilité. S'il s'emporte, la double pression le fait tomber net. Comprends-tu ?

— Sans doute, mais alors quel est l'inconvénient ?

— L'inconvénient ?

— Il doit y avoir un inconvénient !

— L'inconvénient, c'est que... il paraît, du moins... C'est que, au bout d'un mois, le cheval est devenu idiot :

— A-t-on fait des expériences ?

— On en a fait deux. J'en demande vingt ! Il me faut vingt expériences. La bride est déposée au ministère de la guerre.

— Ah ! mon pauvre Goffin, m'écriai-je, je crois que, tous les deux, nous poursuivons des chimères !

— Conte-moi ton histoire, je te dirai cela...

XXXVIII

Pendant deux mois, j'eus le courage ou la lâcheté de ne pas écrire une ligne à madame Hermann ; mais je n'y pus tenir plus longtemps, et un beau matin je me retrouvai sur le pavé de Caen. C'était le jour de la Fête-Dieu. Les pe-

tites filles passaient avec leurs voiles blancs, les mères portaient des cierges, les cloches sonnaient à toutes volées. Je suivis les fidèles et je me retrouvai dans cette église de Saint-Pierre où j'avais reçu les serments d'Hélène.

Debout, appuyé contre la grille qui entoure le chœur, je respirais l'odeur de l'encens, j'écoutais les orgues gémir, prier et pleurer.

Les enfants se levèrent et, les mains croisées, vinrent s'agenouiller devant la sainte table.

Je reconnus avec un singulier battement de cœur le petit Georges, qui, les yeux baissés, l'air pénétré, vint à son tour se mettre à genoux... C'est M. de Sauveraine qui donnait la communion.

Je ne sais pourquoi j'eus peur.

C'est un usage consacré que la mère accompagne son enfant à l'autel. Je cherchais à pénétrer la foule; mon regard éploré s'arrêtait sur tous les visages; enfin, j'aperçus Hélène... Elle paraissait prier avec ardeur; quand son tour fut venu, elle se leva et vint, elle aussi,

pâle, tremblante, s'agenouiller à dix pas de moi.

Les orgues faisaient entendre une musique douce et lente; les encensoirs s'agitaient, enveloppant Hélène d'un nuage, et je me cramponnais à la grille, laissant tomber mon front sur ma poitrine pour cacher les larmes brûlantes qui échappaient à mon désespoir.

XXXIX

Une seule fois j'ai revu Hélène.

C'était dans la rue Saint-Jean; elle tenait à la main un petit bouquet de violettes. Je m'arrêtai pour la voir passer. Le bouquet échappa de sa main et je le ramassai...

En rentrant chez moi, je lui écrivis :

« Quelle femme êtes-vous donc ? Votre bouquet s'est desséché sous mes baisers.

« Vous êtes la tempête et le soleil tour à tour.

« J'ai bien souffert, Hélène ! et me voici fier de la moindre faveur, comme dans un amour nouveau.

« Oublions tous deux le passé.

« Nous n'avons pas su nous aimer ; nous le saurons maintenant.

« Le ciel est si bleu, l'air est si pur, Hélène, que nous ne pouvons mettre un crêpe à notre cœur.

« Nous séparer au printemps, ce serait impie !...

« As-tu donc oublié les vers de notre poète, les stances que nous chantions ensemble :

Laissez-moi ! tout a fui. Le printemps recommence ;

L'été s'anime, et le désir a lui ;

Les sillons et les cœurs agitent leur semence.

Laissez-moi ! tout a fui !

.....
.....

Oh ! laissez-moi, sans trêve, écouter ma blessure,

Aimer mon mal et ne vouloir que lui.

Celle en qui je croyais, celle qui m'était sûre...

Laissez-moi ! tout a fui !...

Hélène me répondit le soir même. C'est la dernière lettre que j'aie reçue d'elle :

« Gaston, je vous aime de toutes mes forces, c'est pour cela que je ne veux plus vous voir. Cette confiance arrachée à un amour vrai et profond a tué en vous toute confiance. Je vous pardonne de n'avoir pas su me comprendre. Je ne sais quelle fierté blessée s'est réveillée en moi, quand j'ai appris votre abandon.

« Je suis bien malheureuse et c'est vous que je plains. Adieu pour toujours ! Ces mots renferment bien des larmes. En votre absence, ma mère est tombée malade ; elle restera paralytique jusqu'à la fin de ses jours.

« J'ai de nouveaux devoirs à remplir. Il me faut prendre soin de la maison, m'occuper du ménage, toutes choses peu poétiques, je vous assure. Vous cesseriez de m'aimer tout à coup, si vous pouviez me voir à la cuisine. Tout m'éloigne de vous, mes affections de famille, mes promesses, mes devoirs. C'est la vérité, la triste vérité.

« Je vous suivrai de loin. Faites qu'un jour



je puisse être fière de vous, pour qu'on me pardonne de vous avoir aimé.

« Vous avez une grande intelligence et trop d'esprit. Ne sacrifiez pas au public et que chacun de vos écrits tende à prouver quelque chose. Que je serai heureuse de vous lire alors !... Je vous laisse. Il n'y a qu'une résolution forte qui puisse me protéger. Je vous demande comme une grâce de ne jamais passer dans la rue où demeure mon père... Et je ne vous reverrai jamais parce que mes lèvres suivraient mon cœur !... »

Deux années s'écoulèrent, pendant lesquelles Goffin inventa un moulin à papier et gagna un lot de 50,000 francs à la loterie des Orphelins. Quand je revins à Caen pour l'ouverture de la chasse, je demandai à l'un et à l'autre ce qu'étaient devenus tous ces personnages.

— Grinchard, me dit-on, a épousé la femme de chambre du vieux baron de X... Le baron, veuf sans enfant, a laissé sa fortune à cette domestique fidèle. Elle est laide, rouge, couperosée. Un soir, au théâtre, il s'est pris de

querelle avec un étudiant, qui regardait sa femme en ricanant. L'étudiant secoua Grinchard et lui donna un soufflet. Grinchard obtint mille francs d'indemnité, et avec ces mille francs il a acheté un cheval. Le cheval n'est pas heureux, Grinchard lui a donné le nom de l'étudiant et l'accable de coups de cravache.

— Et que me direz-vous de madame Hermann?

— Elle a vieilli, elle va au marché; on la voit passer avec un panier au bras, et dans le panier on aperçoit des légumes, des œufs et même du poisson.

— Quels sont les nouveaux familiers de la maison?

— Un jeune Anglais, un peu niais...

— Est-il heureux?

— Il n'en a pas l'air.

— Et puis?

— Et puis Olivier, le petit Olivier que vous avez connu. Olivier est très-amoureux de madame Hermann.

— Est-il payé de retour?

— Je ne crois pas. Il m'a fait des con-

fidences qui ne disent rien ; il a cependant reçu d'elle un petit billet, une manière d'autographe.

— Et que dit ce billet ?

— « Je meurs volontairement. Qu'on n'accuse personne de ma mort ! »



L'IDIOTE

I

Saintes est une jolie petite ville de la Charente-Inférieure, à quelques lieues de Rochefort. On y arrive par une belle et large avenue que coupe brusquement un pont suspendu d'un aspect assez élégant. De chaque côté de l'avenue s'élèvent des maisons neuves, bien bâties et à plusieurs étages. La vieille ville se compose de rues tortueuses qui se lient les unes aux autres, comme les fils d'une toile d'araignée. Les quais offrent aux habitants une charmante prome-

nade. Ce n'est qu'à Rochefort que les eaux de la Charente, étroite et limpide en cet endroit, sont devenues, dans un lit plus large, vaseuses et d'un jaune-safran.

De l'autre côté de la rivière s'étendent à perte de vue des prairies d'un vert tendre coupées çà et là de bosquets touffus et humides.

Saintes montre avec orgueil aux étrangers les ruines de ses arènes et sa cathédrale de Saint-Eutrope. Le long des quais et de l'avenue s'étalent des hôtelleries en nombre prodigieux. La grande affaire de Saintes, c'est le passage des messageries. Les diligences de Nantes et d'Angoulême, d'une part, de Bordeaux, de Mortagne et de Royan, de l'autre, viennent déjeuner, dîner et souper à Saintes, où la table d'hôte semble achever en paix sa longue et honorable carrière.

Le 1^{er} octobre 1850, à quatre heures du soir, on signala à l'entrée du pont la diligence de Paris, qu'on aurait aussi bien pu appeler la diligence de Tours, car déjà le chemin de fer, qui va aujourd'hui jusqu'à Bordeaux, évitait aux chevaux la moitié de leur route. Enfin, —

de Paris ou de Tours, — la diligence arrivait. Les cinq chevaux aux croupes fumantes entraînaient la lourde machine. Le postillon faisait claquer son fouet de droite et de gauche, et le conducteur semblait tout joyeux de l'idée du gigot prochain.

On s'arrêta. Les voyageurs descendirent pour reconnaître leurs effets. Un colonel retraité, deux marchands de nouveautés qui venaient de faire à Paris ce voyage annuel après lequel on affiche *grand déballage*, un pianiste qui infestait à cette époque fixe les départements de ses concerts, et trois ou quatre bourgeois ou propriétaires de plus ou moins d'importance, se hâtèrent vers le bureau.

De la banquette un jeune homme descendit, la casquette sur l'oreille, un bâton à la main, la pipe aux dents. On lui jeta un sac de nuit et une boîte plate en bois blanc : c'était tout son bagage.

— Monsieur, l'hôtel de la Couronne !

— L'hôtel du Bateau à vapeur, mon bon Monsieur !

— Les Trois Étoiles, Monsieur !

— A la reine d'Angleterre !

— *Au Grand Condé!*...

Les voyageurs promettaient à toutes les servantes de descendre chez leur patron, ce qui n'empêchait pas les cris et les sollicitations de continuer.

Le jeune homme de la banquette s'adressa à un garçon d'écurie :

— Madame Duvivier, demanda-t-il, demeure-t-elle toujours sur la route de Pons ?

— Oui, Monsieur, tout au commencement... en face le gros marronnier.

— Merci !

Et il se mit en route en sifflotant.

Après un quart d'heure de marche, il tourna à droite et s'arrêta bientôt devant une claire-voie peinte en vert qui fermait un petit jardin tout frisé de chèvrefeuilles et de clématites, de dahlias et de tournesols.

— C'est bien là, murmura-t-il de l'air d'un homme qui se défie de l'accueil qu'il va recevoir.

Après une courte hésitation, le jeune homme sembla se décider. Il souleva le loquet qui fermait la porte et s'avança dans le jardin. En quatre ou cinq enjambées, il se trouva sur le

seuil de la maison, — une petite maison haute d'un étage, large de trois fenêtres.

— Qui demandez-vous ? cria-t-on de l'intérieur.

— Madame Duvivier !

Une vieille femme parut, son tricot à la main, ses lunettes sur le nez. Elle était vêtue d'une robe d'étoffe foncée ; un fichu à carreaux était jeté sur ses épaules ; ses cheveux gris s'enfonçaient sous un de ces bonnets tuyautés comme on n'en trouve plus que sur les vieilles têtes des vieilles provinces ; et comme cette visite inattendue avait brusquement interrompu son travail, madame Duvivier avait passé derrière son oreille une interminable aiguille à tricoter ?

— Eh bien, qu'est-ce que vous me voulez ? mon ami.

— Comment, marraine, vous ne me reconnaissez pas ? demanda le jeune homme.

La vieille recula de deux pas en joignant les mains.

— Est-il Dieu possible ! s'écria-t-elle.

— Eh oui !... Bernard Durand, votre filleul.

— Entre donc, mon ami, entre... que je t'embrasse et que nous causions.

Le jeune homme parut visiblement soulagé. Il embrassa la vieille d'assez bonne grâce, et la suivit dans la pièce du rez-de-chaussée. Il plaça sa boîte et son sac de nuit sur une chaise, son bâton dans un coin, et jeta les yeux autour de lui.

La salle où il se trouvait semblait être le salon de réception de madame Duvivier. Un fauteuil en velours d'Utrecht, six chaises de noyer, une grande table ronde bien cirée et bien frottée, — et surtout une immense armoire garnie de ferrures, en étaient les principaux meubles. Sur la cheminée, une pendule d'albâtre avec des serpents en cuivre aux quatre coins s'épanouissait entre deux vases peinturlurés. Les vases avaient été soigneusement recouverts de cylindres de verre, afin de protéger contre la poussière deux bouquets de fleurs artificielles qui dataient du directoire.

Au côté droit de la cheminée, une miniature encadrée de bois noir représentait tant bien que mal un officier de grenadiers. Au côté gauche, la croix de la Légion d'honneur, enca-

drée comme le portrait, devait lui servir de pendant.

Quelques lithographies, pompeusement décorées du nom de tableaux (à cause des cadres) par madame Duvivier, s'étaient sans vergogne sur la tapisserie fanée. C'étaient autant d'épisodes des guerres de l'empire. La galerie se terminait par une apothéose de Napoléon avec des officiers d'état-major dans les nuages.

Un gros chat, pelotonné sur un tabouret, fixait sur Bernard Durand ses yeux débonnaires.

— Tu dois avoir faim, mon pauvre enfant, dit madame Duvivier. Attends, je te vais faire une omelette, et pendant ce temps-là tu pourras commencer à dîner d'un restant de poulet...

Bernard Durand ne dit pas non. Madame Duvivier le fit passer dans la cuisine, et la bonne vieille s'empressa de lui mettre un couvert et d'étaler sur la table les petites richesses de son buffet.

— Ah ça, comment donc te trouves-tu à Saintes? Depuis la mort de ta pauvre mère

(ici madame Duvivier leva les yeux au ciel),
je n'ai pas eu de tes nouvelles. Si je m'attendais à voir quelqu'un, ce n'est certainement pas toi. Que fais-tu ? Gagnes-tu bien ta vie ?

— Ma foi ! marraine, je la gagne tout juste ; mais comme je n'ai jamais roulé sur l'or, je me contente de ce qui me vient. J'ai étudié longtemps à l'École des beaux-arts, puis chez deux ou trois maîtres, et maintenant je fais des tableaux du mieux que je puis, et on me les achète quelquefois. On appelle ça « être peintre. »

Madame Duvivier, qui battait des œufs dans un plat de terre rouge, ralentit les mouvements de sa fourchette.

— Tu fais le portrait des gens riches ?

— Non, je me suis donné au paysage.

— Tu peins des campagnes ?

— Oui, marraine, des arbres, des moutons, des rochers, des vaches, des moulins, — et généralement tout ce qui concerne mon état.

— Une drôle d'idée que tu as eue de prendre ce métier-là... Ton père était un si brave homme !

Bernard se mordit les lèvres pour ne pas rire.

— Que voulez-vous, marraine, on fait ce qu'on peut ! Et vous ?

— Moi, mon ami, depuis la mort de mon pauvre Duvivier, je ne pouvais plus me souffrir dans mon débit de tabac. Je l'ai donné à bail à m'ame Sangeon pour mille francs par an qu'elle me paye. Duvivier avait acheté cette maison avec une vigne qui est à côté et que je te ferai voir tout à l'heure. Je me suis donc retirée ici avec ma pauvre Gertrude, et, Dieu merci ! nous vivons à notre aise avec les mille francs du débit de tabac et ma petite retraite de veuve d'officier.

Le nom de Gertrude avait embarrassé le jeune peintre. Il tournait et retournait dans sa tête une question qui lui semblait difficile à faire.

Gertrude était la fille de madame Duvivier. Bernard ne se la rappelait guère que comme un souvenir de sa première enfance ; mais il n'avait pas oublié que la pauvre fille était devenue imbécile, dès l'âge de sept ans, à la suite d'une *frayeur*.

Madame Duvivier posa l'omelette sur la ta-

ble. Bernard se versa un grand verre de vin de Saintonge, puis, de l'air d'un homme qui se souvient :

— Mais, au fait! s'écria-t-il, où est-elle donc, Gertrude?

— Ah! dès qu'elle a vu un étranger, elle est montée dans sa chambre. Ça ne sera rien. Elle s'habituera à te voir. Une belle fille, va! Je peux bien dire qu'il n'y en a pas beaucoup de si gentilles dans le pays. Et des yeux! et des cheveux! et une peau! Seulement, pas de tête, pas de tête du tout! Depuis que cette vache l'a renversée dans le pré à M. Fornas, on peut bien dire que la petite n'a pas su ce que c'était qu'une idée. Innocente comme au jour qu'elle est née, vois-tu... C'est peut-être un bien. C'est le bon Dieu qui l'a voulu pour qu'elle s'en aille tout droit au ciel...

Madame Duvivier essuya deux larmes qui lui sillonnaient le visage, et Bernard jeta un morceau de jambon au matou, qui lui avait posé ses deux pattes sur la cuisse.

— Allons, mon enfant, reprit la bonne femme, il faut voir à t'installer un lit là-haut. Je te garderai le plus longtemps possible.

— Marraine, je resterai une quinzaine de jours avec vous, si vous le permettez ; puis je m'en irai parcourir la Vendée et la Bretagne.

— Comme il te plaira, mon ami. J'aimais bien tendrement ta pauvre mère et je t'aimerai bien aussi.

Madame Duvivier embrassa de nouveau son filleul, et comme le repas était terminé, elle le précéda dans l'escalier de bois qui conduisait au premier étage.

Le matou les suivit en ronflant.

II

Bernard Durand avait vingt-cinq ans, les cheveux noirs, taillés en brosse, les yeux vifs et interrogateurs. Il plaisait au premier abord par un air de franchise et d'audace répandu sur toute sa physionomie. Sa voix, ses gestes, ses allures, disaient cette inaltérable bonne humeur qui, aux jours de misère, devient sou-

vent de l'énergie. Bien des fois, à Paris, il avait déjeuné d'un petit pain et d'un gros calembour. Sa voix, moqueuse et voilée, ne manquait pas de charme, et sa petite taille, sa vivacité, sa pétulance, lui donnaient un air enfantin qui appelait la sympathie.

— Tiens, dit madame Duvivier en poussant une porte, voilà la chambre que tu habiteras. Je vais te mettre des draps blancs et te donner des serviettes. La fenêtre ouvre sur la vigne. Il y a quelques arbres fruitiers, vois-tu, et là-bas, aux espaliers, des pêches délicieuses. Je te ferai goûter de tout cela. A gauche, c'est le potager. Il faut de tout dans une maison. Ce petit coin-là est pour les poules. J'y ai fait mettre une claire-voie parce qu'elles abîmaient les parterres. Allons, fais ta toilette, voilà du savon, puis nous ferons le tour de la *propriété*.

— Avec plaisir, marraine. Vos rosiers embaument !

— Ah dame ! fit la bonne vieille avec satisfaction, on est à bon air, ici. Ce n'est pas comme à Paris.

Bernard, la main appuyée sur la fenêtre,

promena son regard sur les campagnes environnantes et aspira avec délices les senteurs après des prairies.

Quand il se retourna, il aperçut, — debout sur le seuil de la porte, — la plus charmante fille que le soleil eût éclairée pour lui, une beauté invraisemblable et qu'on aurait crue échappée de ce *bois aux environs d'Athènes*, où Shakspeare a placé Titania.

Muet d'étonnement et d'admiration, Bernard tourna la tête vers sa marraine, comme pour l'interroger.

— C'est Gertrude, dit celle-ci. Elle commence à s'appivoiser. — N'aie pas peur, ma fille, ajouta-t-elle, c'est mon filleul... Bernard. Il était ton ami quand tu étais petite. Il va rester quelques jours avec nous. Allons, viens l'embrasser.

Gertrude entra lentement, les yeux baissés, les mains jointes. Bernard put l'examiner à son aise.

Comment cette admirable créature avait-elle pu naître de cette vieille femme et de cet officier de grenadiers dont le portrait était accroché à la cheminée du salon ? De quelle race

avait pu pousser cette fleur merveilleuse ? De quelle sève était nourrie cette noire et riche chevelure sous les profondeurs de laquelle se détachaient ce front pur et blanc, ces tempes immaculées ? Par quel prodige enfin cette vierge idiote semblait-elle être le modèle de la grâce et de l'harmonie ?

A ces réflexions, qui se succédèrent rapidement dans son esprit, Bernard sentit son cœur se serrer, et ce fut avec un respect presque religieux qu'il embrassa Gertrude.

III

Le lendemain, il commença son portrait. Il y travaillait deux heures chaque jour, puis il allait courir les campagnes, demandant à chaque paysage une page pour son album.

Gertrude l'accompagnait souvent dans ces excursions. Bernard lui avait acheté une corde

à sauter, et Gertrude aimait à courir jusqu'à perdre l'haleine. Quand elle se sentait trop essoufflée et près de tomber, elle venait toute rose, la bouche entr'ouverte, le sein soulevé, se jeter dans les bras de Bernard, qui la posait doucement sur l'herbe.

Gertrude ne pouvait plus se passer de lui. Chaque matin, dès que sa mère avait fini de l'habiller, elle allait frapper à la porte de Bernard jusqu'à ce qu'il s'éveillât.

Le peintre se tournait dolemment dans son lit.

— Voilà ! voilà ! ma petite Gertrude, disait-il.

— Lève-toi ! criait impérieusement celle-ci.

Un matin que Bernard avait eu plus de peine que de coutume à s'arracher de son lit, Gertrude vint l'appeler deux ou trois fois. Le peintre sortit enfin ; mais Gertrude, qui le guettait, — tapie contre le mur, — lui appliqua un vigoureux soufflet, — et s'enfuit.

Après avoir longtemps cherché dans la maison et dans le jardin, madame Duvivier finit par la trouver au fond de la vigne,

blottie dans un buisson et tout en larmes.

— Je ne sais vraiment pas, dit madame Duvivier à son filleul, ce qui travaille cette petite. Depuis que tu es ici, c'est un vrai démon.

La bonne vieille attira sa fille sur son sein et l'embrassa.

— Ne pleure pas, mon enfant, lui dit-elle avec douceur, c'est oublié.

Gertrude se dégagea des bras de sa mère. Elle considéra un instant Bernard en pleurant. Celui-ci lui tendit la main. Gertrude se jeta à son cou et colla ses lèvres froides sur les lèvres du jeune homme.

Bernard se sentit pâlir. Un frisson lui passa de la tête aux pieds, et il rendit ses baisers à Gertrude.

Celle-ci fut bien vite consolée, et on alla se mettre à table.

C'est là surtout que la triste infirmité de Gertrude se manifestait dans toute son horreur. Elle ne quittait pas les plats de l'œil. Elle suivait avec une convoitise bestiale les morceaux qui ne lui étaient pas destinés. Aussi fallait-il qu'elle fût toujours la première servie, sans

cela elle se servait elle-même, et Dieu sait comment ! Madame Duvivier avait eu toutes les peines du monde à lui apprendre l'usage de la fourchette. Gertrude mangeait avec une gloutonnerie repoussante. Elle avait ces secousses de tête qui suivent les mouvements de la mâchoire chez les chiens et semblent se jeter au-devant du morceau qui ne vient pas assez vite.

S'il y avait sur la table un gâteau ou toute autre espèce de friandise, Gertrude commençait par les dévorer, et ce n'est qu'après avoir fini qu'elle se décidait à manger de la viande et du pain. En un mot, elle avait les instincts de la brute et rien de civilisé, rien d'*humain*.

Bernard ne pouvait la voir qu'avec un serrement de cœur. Il n'était pas sans connaître et sans s'expliquer toute l'impression que la jeunesse et la beauté de Gertrude avaient causée sur ses sens. Cependant il n'osait pas trop s'arrêter à cette pensée, et quand elle se présentait à son esprit, il haussait les épaules et se disait à lui-même : — Allons donc ! est-ce que c'est possible ?

Il évitait ordinairement de regarder Gertrude manger; mais cherchant un remède à l'ardeur de ses baisers, il ne la perdit pas de vue ce matin-là, et sortit de table plein de dégoût, presque effrayé.

Il prit sa botte et ses pinceaux. Gertrude le regardait faire.

— Tu sors? demanda-t-elle.

— Oui, je vais jusqu'aux *Trois-Amandiers*.

— Moi aussi.

Elle prit son large chapeau de paille.

— C'est un peu loin, la chaleur est étouffante...

— Ça ne fait rien.

— Mais voyez donc, marraine, quel soleil!

— Allons, emmène-la, dit madame Duvivier, pour *faire voir que tu lui pardones*.

— Avec plaisir alors; partons.

Madame Duvivier les accompagna jusqu'à la porte du jardin et les regarda s'éloigner tous deux.

— C'est singulier, pensa-t-elle, Gertrude

lui parle. Elle commence à avoir un peu de mémoire; elle a retenu le nom des couleurs.

La pauvre mère sentit ses yeux se mouiller, et elle murmura de nouveau une prière que bien des fois elle avait faite :

— Mon Dieu, voilà si longtemps que je n'ai que la moitié de ma fille, ne me la rendez-vous pas tout entière avant que je meure?

IV

Une petite rivière, ou plutôt un ruisseau qu'on appelle le *Ciron*, et qui va se jeter dans la Charente, forme un lac en miniature au pied du plus charmant monticule de la Saintonge. Rien ne manque à l'encadrement de ce bassin limpide, où frétilent de petits goujons tout resplendissants d'émail et d'argent. La colline est sillonnée de petits filets

d'eau qui s'échappent d'étage en étage et entraînent jusqu'à la Charente les feuilles tombées, de façon à conserver au bassin toute sa pureté. Les peupliers et les saules qui l'entourent conservent jusqu'à l'hiver une verdure vivace et printanière. C'est cet endroit presque féerique qu'on appelle les *Trois-Amandiers*, bien qu'on n'en ait jamais vu que deux.

C'était une des journées les plus chaudes de la saison.

Pas un souffle n'agitait le feuillage, pas un nuage ne troublait la bleue monotonie de l'horizon. Le sol desséché semblait désespérer de la pluie.

En arrivant au pied de la colline, Bernard se débarrassa de sa veste de coutil et s'étendit paresseusement sur l'herbe. Gertrude s'assit à côté de lui; elle jeta son chapeau de paille et dénoua ses cheveux pour les rejeter en arrière.

Bernard admirait silencieusement les longues tresses qui se jouaient autour de Gertrude.

— Il fait chaud, dit-elle.

— Je crois bien, fit Bernard, les pierres étouffent.

Gertrude dégrafa son corsage et l'ouvrit brusquement. Le mouvement qu'elle fit mit à nu dans toute leur blancheur son cou et sa poitrine.

Bernard ferma les yeux pour se punir d'avoir trop vu, et, accablé par la chaleur et par la marche, il tomba dans un assoupissement plein de rêves...

Il lui sembla que Gertrude le regardait. Le voyant endormi, elle se déshabillait lentement, et, s'avançant jusqu'au bord du bassin, elle agitait l'eau du bout de son pied. Elle hésitait, faisait un pas sur le sable, puis reculait tout à coup avec effroi. Familiarisée enfin avec la fraîcheur de l'eau, elle se plongeait avec délices dans le lac, où de grandes rides allaient en s'élargissant autour d'elle...

Une sauterelle verte à ailes bleues qui vint faire une halte sur le front de Bernard interrompit son rêve; il se tourna de l'autre côté, mais il fut réveillé brusquement par une sensation de froid suivie d'un éclat de rire.

Il se secoua et aperçut Gertrude, blanche et nue, qui le contemplait, en lui passant ses cheveux mouillés sur la figure. L'eau roulait encore en perles brillantes sur ses épaules et sur son sein.

— Tu t'es donc baignée? demanda-t-il tout éperdu.

Gertrude fit un mouvement de tête pour répondre *oui*.

— Mais tu avais bien chaud... si tu allais être malade?

— Non, dit-elle.

— Habille-toi vite, reprit Bernard, si on venait, nous serions grondés.

— Tu es mon mari, fit l'idiote.

— Habille-toi donc, petite malheureuse! s'écria le peintre avec colère; habille-toi, ou je m'en vais tout seul.

Il se leva et fit quelques pas.

Gertrude le saisit par le bras, et se dressant dans son éclatante nudité :

— Tu me laisses? demanda-t-elle avec douleur.

— Non, répondit Bernard en passant une main devant ses yeux, non, je ne te laisse

pas ; mais , pour l'amour de Dieu , habille-toi !

Gertrude obéit. Quand elle eut repris ses vêtements , il fallut la peigner.

— Prends bien garde , lui dit Bernard , à ne pas raconter à ta mère que tu t'es baignée...

— Je ne dirai rien.

— Est-ce bien sûr , que tu ne diras rien ?

— Tu es mon mari , répéta Gertrude.

— O Jean-Jacques ! pensa Bernard , qui était philosophe , comme on a pu le voir.

Les cheveux de l'idiote eurent tout le temps de sécher en chemin , et madame Duvivier ne s'aperçut de rien.

Bernard se retira dans sa chambre et se mit à songer. L'image de Gertrude le poursuivait. Il la voyait toujours si belle , si divinement vierge !

Les sentiments les plus opposés luttèrent dans son cœur. Il se représentait toute l'infamie d'une séduction si facile. Il se rappelait l'accueil qu'il avait reçu de sa bonne vieille marraine , dont il mangeait le pain ; puis il oubliait tout pour ne plus voir que l'éblouis-

sante splendeur que cette Ève candide avait étalée à ses yeux. Gertrude l'aimait, d'ailleurs. Elle l'aimait autant qu'il lui avait été donné d'aimer. Le déshonneur n'est-il pas une convention ? Et qui sait si l'amour ne rendrait pas à Gertrude ce qu'un accident lui avait enlevé ? si ses facultés endormies ne se réveilleraient pas ? si cette chrysalide, secouant son engourdissement, sa torpeur, ne reviendrait pas à la vie, complète et régénérée ?

La voix de madame Duvivier, qui l'appelait pour dîner, vint arracher Bernard à ses réflexions.

Gertrude était déjà à table et regardait attentivement le buffet. Cette fois, Bernard évita de laisser tomber les yeux sur elle pendant qu'elle mangeait. Madame Duvivier demanda comment s'était passée la promenade. Bernard lui répondit vaguement et avec distraction ; cependant il lui sembla que Gertrude rougit quand sa mère parla du lac et du *Ciron*.

Après le dîner, madame Duvivier, assise sur le seuil de la porte et son chat à côté d'elle, se mit à tricoter en *prenant le frais*. Bernard fu-

mait sa pipe dans la grande allée qui séparait la vigne blanche de la vigne rouge. Il marchait avec plus d'agitation que de coutume. Gertrude le suivait pas à pas.

— Écoute, Gertrude, lui dit le peintre, viens avec moi par ici... et comprends bien ce que je vais te dire.

Bernard lui prit la main.

— Tu trembles, dit-elle.

— Ce n'est rien. Écoute-moi. M'aimes-tu ?

— Oui.

— Eh bien, ce soir, quand tu entendras sonner dix heures à Saint-Eutrope... Mais sauras-tu compter les heures ?

— Oh ! oui.

— Tu regarderas si ta mère dort, et si tu la vois bien endormie, tu descendras tout doucement, comme tu sais le faire, quand tu veux guetter quelqu'un...

Gertrude fit signe qu'elle comprenait.

— Je t'attendrai sous la tonnelle. Nous ferons une promenade de nuit, veux-tu ?

— Oui.

— N'y manque pas, et surtout prends bien garde. Si ta mère s'apercevait de

quelque chose, je partirais, et tu ne me verrais plus...

L'idiote n'avait pas perdu un mot de ce que lui avait dit Bernard.

— Je compterai les heures, répéta-t-elle, et je viendrai.

Bernard l'embrassa et reprit sa promenade.

A huit heures, madame Duvivier, dont le travail avait été interrompu par les approches de la nuit, rentra chez elle et alluma une lampe de cuivre.

— Gertrude ! cria-t-elle, il faut se coucher, mon enfant.

— Au dixième coup de cloche, lui répéta Bernard.

— Oh ! je viendrai, affirma Gertrude.

Bernard l'accompagna jusque dans la cuisine, où madame Duvivier était occupée à ranger son vaisselier.

— Vous vous couchez déjà, marraine ?

— C'est l'heure, mon ami. *Tôt couché, tôt levé*, la vie n'y perd rien.

— Allons, bonsoir.

— Bonsoir, mon enfant. Attends un peu, que je t'embrasse.

La bonne vieille regarda son filleul avec attendrissement.

— Je songe à ta pauvre mère, lui dit-elle. Comme elle serait heureuse, ici, avec nous, si le bon Dieu nous l'avait laissée ! Ce sont toujours les bons qui partent. C'est moi qui ai fait son mariage. Quand tu es venu au monde, elle t'a embrassé la première et moi la seconde ; ton père n'a été que le troisième... Enfin, il ne faut pas que je songe à tout ça, parce que je ne finirais pas de bavarder. Les vieilles gens aiment tous à causer, vois-tu. Tu as bien vu, au moins, que je ne manquais jamais de lui porter des fleurs au cimetière. Je lui ai fait une petite chapelle, et tous les ans, le jour de sa fête, je lui change sa couronne d'immortelles. Pauvre Madeleine ! je l'aimais tant...

Madame Duvivier essuya deux larmes qui sillonnaient ses vieilles joues sans couleur, mais d'un mat solide et d'une santé vertueuse.

— Allons, reprit-elle, bonne nuit, mon enfant. Je t'aime bien, toi aussi, va ! Et tant qu'il y aura du pain chez ta marraine, tu peux être bien sûr de n'en pas manquer.

Bernard était profondément ému. Il avait

oublié l'atelier, les camarades et les lazzi de la rue de l'Ouest.

Il monta dans sa chambre, et prenant sa tête entre les mains, il pleura abondamment.

La cloche de Saint-Eutrope sonna la demie après neuf heures.

Il se leva, et, s'armant de résolution, il prit son sac de nuit, sa boîte à couleurs et son bâton de voyage. Il alluma sa pipe et descendit ; mais au lieu de se diriger vers la tonnelle, il enjamba la palissade et se trouva sur la route.

Le ciel était parsemé d'étoiles ; la lune se levait derrière les peupliers qui bordent la Charente ; la prairie exhalait l'âpre et délicieuse senteur des regains...

C'était une de ces nuits qui font aimer la vie.

Bernard se mit bravement en route. Son cœur battait violemment. Au détour du chemin, il jeta un dernier regard sur la maison de sa marraine, regard plein de larmes et d'amour. Tout à coup il fit un pas en avant. Il lui avait semblé voir une ombre blanche traverser la vigne. L'image de Gertrude sortant du bain passa devant lui comme un fantôme. Il eut un

moment d'hésitation ; mais faisant un brusque retour sur lui-même :

— Non ! ce serait trop lâche ! dit-il.

Il tourna promptement le coin de la route, pressa le pas — et disparut...

La chair était vaincue.

LA

CONFESSION D'ŒDIPUS

Après avoir subi les deux examens de philosophie et de théologie dans l'Université de Copenhague, je me trouvai revêtu du caractère appelé *louable*. Mon père, afin de compléter mon éducation, résolut alors de m'envoyer passer une année à Bergue, capitale du royaume de Norvège.

J'étais chargé de témoignages flatteurs de l'une et de l'autre Faculté, mais fort léger de finances.

Ce ne fut pas sans avoir répandu bien des larmes que je me séparai de mes chers parents. Christiern Severin, mon père, était âgé de soixante ans environ et faisait vivre ma mère, ma sœur et moi-même de ses modiques appointements de receveur de quartier. Cet excellent homme me pressa plusieurs fois dans ses bras et me recommanda la plus rigoureuse économie.

— Œdipus, mon cher enfant, me dit-il, songe que chaque pièce de monnaie que tu jetteras inutilement serait une précieuse ressource dans notre ménage. Je te donne ce que j'ai pu amasser pendant toute une existence d'un labeur incessant.

C'est le pain de ta mère et de ta sœur, c'est le toit pour ma vieillesse !

Hélas ! le pauvre vieillard ne se doutait guère que j'emportais avec moi un trésor plus précieux encore que ce pain sacré. Il ignorait, en me serrant sur son cœur, que je devais être le bourreau de ma famille... parricide et fratricide à la fois, par une mystérieuse responsabilité que l'expérience pouvait seule me révéler !

Je me liai, en arrivant à Bergue, avec quelques jeunes gens de bonne famille qui m'initèrent à des élégances que j'avais ignorées jusque-là. Le luxe de leur intérieur me rendit insupportable la mansarde où je logeais. L'exactitude et la richesse de leurs vêtements m'apprirent que j'étais ridiculement vêtu... Alors seulement se révéla en moi je ne sais quel esprit méchant et caustique qui me faisait écouter. Mes nerfs, irrités par les souffrances de l'amour-propre, me donnèrent une surexcitation qui faisait de la fièvre mon état normal. Une incontinence de langage, un papillotage de mots firent ma réputation. Je fus présenté dans plusieurs sociétés où les dames voulurent bien m'accueillir avec une extrême bienveillance. Parmi les hommes, les uns s'amusaient de mon bavardage et de ma méchanceté, les autres les redoutaient; de façon qu'il n'y eut bientôt plus de porte fermée pour moi.

Je n'ai pas besoin de dire qu'il fallut, pour me tenir sur un pied convenable, épuiser toutes sortes de crédit.

Le jeu m'inspira un mépris souverain de

l'argent. Quelquefois, en jetant ou en ramassant sur le tapis des poignées de rixdales, je songeais à ma mère qui marchandait si longuement une demi-vaque de poissons pour la provision d'hiver. Je voyais mon père Christiern ramassant précieusement les bribes de tabac répandues sur la table pour les remettre dans son sac de cuir; je me représentais Hanna, ma petite sœur si blonde, savonnant elle-même sa chemisette du dimanche, — et une bouffée de larmes me montait aux yeux, larmes de mauvaise compagnie, que je refoulais bien vite en regardant autour de moi si personne ne les avait vues!

Quand la chance m'était défavorable et que tous les crédits étaient épuisés, j'écrivais à mon vieux père les lettres les plus pressantes. Tantôt j'implorais sa bonté, tantôt je le menaçais de ma désaffection. Il se saignait alors aux quatre veines et m'envoyait deux journées de luxe qui lui coûtaient plusieurs mois de privations.

Une chose étonnante, c'est que, malgré les excès effrénés auxquels je me livrais, ma santé n'était pas altérée le moins du monde.

Je remarquai seulement que si je passais deux ou trois nuits dans la débauche, mon père m'écrivait invariablement pour m'apprendre que ma mère venait de s'aliter.

Je reprenais alors une vie plus régulière, et la suivante lettre de Copenhague m'annonçait un mieux sensible.

Le même fait se représenta plusieurs fois. Je ne pouvais croire à une influence mystérieuse de ma conduite sur la santé de ma mère; je repoussais cette idée avec des hausséments d'épaules, et cependant elle m'obsédait malgré moi.

Sur ces entrefaites, je vins à bout d'une conquête que je rêvais depuis longtemps. La femme du banquier Fandrem m'avait accueilli avec une bonne grâce dont je m'étais promis d'avoir le mot. Elle voulut bien croire à mon amour et céda bientôt à mes instances.

A partir de ce moment, j'usai de la vie en insensé. Je veillais la nuit entière auprès de ma maîtresse; je rentrais chez moi au petit jour et à peine avais-je dormi deux heures qu'il fallait m'habiller et me montrer aux endroits accoutumés, afin de n'éveiller aucun soupçon.

Cette existence me fatiguait un peu, j'étais pâli, voilà tout.

Il n'y avait pas deux mois que cela durait, quand une lettre de Copenhague m'apprit que ma mère était morte.

Je me rendis en toute hâte auprès de ma famille désolée. Je pleurai abondamment, car j'aimais beaucoup ma mère ; puis, au bout de quelques jours, je songai à la femme adorable dont j'étais séparé ; je prétextai quelques affaires, j'assurai à mon père que des person-nages influents m'avaient promis leur protection et que je devais obtenir bientôt un poste diplomatique.

Le pauvre vieillard partagea avec moi ce qui lui restait. Ma sœur Hanna, sa seule consolation désormais, m'accabla des caresses les plus touchantes ; et j'eus le courage infâme de me séparer de ces saintes affections.

À mon retour à Bergue, j'appris que la femme du banquier Fandrem m'avait donné pour successeur un officier danois.

Mon amour-propre souffrit quelque peu d'un oubli si prompt, mais la débauche entraînante me fit la blessure moins douloureuse.

Je remplaçai la maîtresse perdue par dix maîtresses nouvelles, et je consacrai au jeu tout le temps que je ne donnais pas à l'amour.

Ma sœur Hanna tomba malade.

Je fus véritablement ému en apprenant cette nouvelle.

Je respirai vigoureusement pour m'assurer que mes poumons étaient restés bien entiers; je fis jouer mes bras, mes jambes, je me tâtai le crâne, tout allait bien.

Ainsi, j'avais résisté aux excès les plus monstrueux, et une jeune fille dont la vie avait toujours été si calme, si régulière, se mourait sans aucune cause apparente !

Je résolus de retourner à Copenhague et de m'établir définitivement auprès de mon père.

Par malheur, la veille du jour où j'avais résolu de partir, lady Dorgan, auprès de qui j'avais été fort assidu depuis plusieurs jours, arriva chez moi et se jeta dans mes bras.

J'étais brisé, mais la vanité l'emporta sur ma faiblesse.

— La dernière ! me dis-je en moi-même.

Et quatre jours après, quand j'appris la fin douloureuse de la chère Hanna, je calculai

avec terreur que la sainte fille avait rendu le dernier soupir à l'instant précis où une femme débauchée, perdue, se donnait à moi...

Depuis ce jour, mon cerveau s'est engourdi, mes muscles se sont soudés, je souffre du foie, de la poitrine, mes cheveux tombent, ma vue se perd.

JE N'AI PLUS DE VIE A MANGER...

Et en écrivant ces lignes, je sens l'hébétement me gagner... il me semble que la vie va me laisser... je souffre... j'étouffe... ah !

Voici des vers de Gaston Duthil, que nous plaçons à la fin de ce volume comme un complément de son histoire. Nous avons fait de nombreuses coupures à ce tout petit poème; mais l'exagération romanesque qui le termine doit suffire à placer sous son vrai jour la nature malade, nerveuse, emportée de l'amant de M^{me} Hermann.

D E N I S E

Blois, 1856.

I

Quand son mari devint l'amant d'une autre femme,
Oublieux ou lassé de son premier bonheur,
Cet enfant de seize ans qu'on appelait « madame »
Étouffa ses sanglots sous un masque menteur.

« Il faut d'un front riant soutenir cette épreuve,
Dit-elle, et que, rendant justice à ma fierté,
Si d'un époux vivant je suis déjà la veuve,
On sache que l'ingrat ne fut pas regretté.

« Ce qu'il a dédaigné, je veux qu'on le désire.
D'autres sauront venger mon amour méconnu.
Il suffit d'un regard, d'un mot ou d'un sourire,
Pour trouver un ami dans le premier venu. »

II

C'est alors qu'on la vit, si folle et si coquette,
Briller dans sa jeunesse et dans son abandon,
Sans penser que Denise, en sa douleur secrète,
Gardait ce souvenir au cœur — comme un charbon...

Quand je la rencontrai, j'avais vingt ans à peine;
Je connaissais l'amour par Stendhal et Musset,
Et pour moi, certains soirs, plus d'une Célimène
Avait, en souriant, dégrafé son corset.

C'était au bal. J'avais reconduit ma danseuse.
On causait dans un coin, j'en voulus être aussi :
« Denise, disait-on, n'est pas si dédaigneuse...
Parmi ses chevaliers, plus d'un a réussi.

« Il paraît que l'été, — quand il fait clair de lune,
On joue aux quatre coins, le soir, dans son jardin.
La main peut s'égarer sans paraître importune,
Et la chaste Phœbé permet plus d'un larcin.

« Puis on s'assied sur l'herbe, on fait du vaudeville.
Les uns parlent d'amour, les autres font des mots.
On se serre la main, on s'embrasse, — et l'idylle
Trouve son dénouement sur les fonts baptismaux...

« Après tout, ce doit être une aimable maltresse.
La taille est élégante et le regard coquet...
Sans doute, il faut des soins, des égards, de l'adresse. .
Paris vaut une messe, et Denise un bouquet. »

III

Le lendemain, c'est toi qui m'as poussé chez elle,
Attrait mystérieux de la facilité!
Sans un but avoué, plein d'ardeur et de zèle,
J'étais dans son salon, assis à son côté.

Elle m'avait d'abord, suivant la mode anglaise,
Accueilli, dès l'entrée, en me tendant la main
De cet air gracieux qui sait vous mettre à l'aise,
Et vous arrive au cœur par le plus court chemin.

Notre amour débuta par un marivaudage,
Tête-à-tête naïf, paradoxe innocent,
Qu'un livre de Balzac, — chapitre du veuvage,
Eut entraîné bientôt sur un terrain glissant...

Le piano nous offrit un entr'acte. Denise
Chanta *le Lac* et puis deux morceaux de Schubert.

Enfin, pour terminer la soirée à sa guise,
Je lui mis un sonnet sur un album ouvert.

« Venez me voir souvent, dit-elle, je m'ennuie !
Nous relirons à deux nos auteurs favoris.
Ce monde de province est sot comme la pluie,
Et j'aime étonnamment à causer de Paris. »

IV

Ainsi, dans ces moments où l'amour se déclare,
On se sent l'un à l'autre, et sans savoir pourquoi.
Comme un coq orgueilleux qui chante une fanfare,
Mon cœur disait déjà : Cette femme est à moi !

V

O le Lac ! le Desir ! l'Écho ! le Roi des Aunes !
O les chansons d'amour ! ô le premier baiser !
Tandis que les parents et les vieilles matrones
Dans la chambre d'en haut s'occupaient à causer !

Je venais chaque soir, et la brune soubrette,
Me prenant par la main et m'amenant presto,
Plus folle que Marton, plus fourbe que Lisette,
Me faisait au salon passer incognito.

Infatigable enfant, adorable coquine,
Qui me vendit si cher un vieux passe-partout,
Fille de Figaro tombée à la cuisine,
On te prit pour tout faire, — et tu faisais bien tout !

Que ne te dois-je pas, Margot, qui, presque nue,
M'entr'ouvrais à minuit la porte du jardin,

Et qui venais encore, à l'heure convenüe,
Dire : « Madame, il est six heures du matin. »

Tu veillais donc en bas, — et tu veillais pour quatre...
Rien ne te faisait peur, excepté la vertu.
Mais du travail du jour ne pouvant rien rabâtrer,
Margot, fille d'acier, dis-moi, quand dormais-tu ?

VI

Courir tout seul, la nuit, au milieu de la rue,
Rencontrer en chemin quelque chat effaré,
Poursuivre au carrefour une ombre disparue,
S'en aller, revenir, — ou passer, à son gré,

Contempler un instant la morne silhouette
D'un bourgeois en retard sur son rideau jauni,
Le profil du clocher où gémit la chouette
Et la lune frileuse au disque racorni,

Ma foi ! c'est amusant ! — de vivre à l'espagnole,
D'aller sous un balcon frapper trois fois des mains...
Cet usage se perd, mais ce qui me console,
C'est que l'on risquait fort d'éveiller les voisins.

Puis, qu'importe, après tout, par quel moyen l'on entre.
Pourvu que l'on y soit ! Chaque âge a sa façon.
Nous portons aujourd'hui notre cœur dans le ventre,
Et la peur d'un procès nous donne le frisson.

Le plus mince adultère ou la moindre aventure :
Timbre, prison, dépens, dommages-intérêts !
Mille écus d'avocat et deux heures d'injure,
Don Juan l'eût avoué, la chose a peu d'attraits.

Ah ! quand on ne risquait, après une escalade,
Que le poignard jaloux d'un frère ou d'un mari,
On pouvait s'en moquer, — et le seigneur alcade
N'allait pas, pour si peu ! vous mettre au pilori...

VII

Bref, j'aime à le penser, le ciel me vint en aide
(Aux petits des oiseaux je ne reproche rien);
S'il m'avait refusé la dague de Tolède,
Il m'envoya Margot qui mena tout à bien.

J'avais pris, d'autre part, un logement en ville
Qui fut bientôt garni d'objets d'un heureux choix.
On y voyait un ours et les os d'un fossile
Antédiluvien, un parasol chinois,

Des armes moyen âge, un arc, un casse-tête,
Deux monstres indiens venus de Bassora,
Un hamac indolent, un groupe déshonnête,
Des magots du Japon, un casque, — et cætera.

VIII

En jouant au milieu de ce fatras, Denise
Dont la pudeur était lente à s'effaroucher,
Quand elle avait en l'air fait sauter sa chemise,
Sur une peau de tigre aimait à se coucher.

Soutenant de la main sa tête paresseuse,
Elle prenait des airs penchés et négligents,
Et me disait : « Monsieur ! je suis vraiment honteuse...
Vous êtes bien osé de surprendre les gens. »

Et c'étaient des baisers, des refus, des menaces,
Dont le cœur le plus froid se serait allumé.
Par bonheur pour la fin de toutes ces grimaces,
Notre porte était close et le volet fermé.

IX

Elle faisait d'ailleurs la part de la sagesse,
Et son zèle fervent ne fut pas attiédi.
Le dimanche matin elle allait à la messe,
Et n'aurait point mangé de viande un vendredi!

Il est bon de garder une juste mesure,
De payer à chacun tour à tour son tribut;
Satisfaire à la fois le ciel et la nature;
Assouvir son amour — et faire son salut!

X

Ah! si l'on pénétrait au fond de vos alcôves,
Bégueules qui trouvez mes vers audacieux,
Avec vos amants blonds, avec vos maris chauves
Je voudrais bien savoir si vous baissez les yeux.

.
.
.
.

Car après tout, Denise est une femme honnête
A qui l'on n'a connu qu'un amant à la fois.
Sa faute seulement fut d'aimer un poëte
Qui s'en alla chanter ses amours sur les toits.

Vous préférez sans doute un courtaud de boutique
Ou quelque vieux galant forcé d'être discret.
Non! c'est votre coiffeur ou votre domestique...
On n'ira pas chercher si bas votre secret.

Au bord de la mer. — Arcachon. — Juillet.

XI

« Si tu savais l'horreur que j'ai de tout ce monde
Dont la sotte visite empêche un rendez-vous,
Espions et flâneurs de salon, race immonde,
Tu rougirais, ami, d'avoir été jaloux.

« Le vicomte est venu, je l'ai mis à la porte,
Et pour tout ces messieurs j'en saurai faire autant.
Ce qu'on en pourra dire ou penser, peu m'importe !
Si l'on vient, je dirai : Partez vite, *on* m'attend...

« Je veux paraître à tous malbonnête et méchante,
On ne me verra plus au bal chez le préfet.
Quelques mots que je dis, un morceau que je chante,
Il me semble que c'est un vol que l'on te fait !

« Crois-moi, je ne suis pas de ces femmes légères,
Si promptes à l'amour, si promptes à l'oubli.
Je n'ai jamais connu les passions vulgaires,
Mon cœur s'est refermé dès que tu l'as rempli.

« Quand au pied de l'autel, sous sa couronne blanche,
O mon Dieu, vous voyez une vierge à genoux,
Quand son âme chrétienne entre vos mains s'épanche,
Pourquoi donc ce retard de sa prière — à vous ?

« Elle ignore le poids du serment qui la lie,
Et que sa liberté s'engage avec sa main.
Le mari d'aujourd'hui n'est que le parélie
De cet amant rêvé qui doit luire demain.

« Que votre ange descende et vienne sur la marche,
Lui qui voit l'adultère au delà de l'autel,
Et, comme il arrêta le bras du patriarche,
Qu'il sauve son amour d'un serment éternel ! »

XII

Elle est vivante encor cette soirée heureuse
Où Denise pleurait en me parlant ainsi.
Les baisers s'effeuillaient à sa lèvre amoureuse,
Et mon cœur débordé lui répondait : — Merci !

Nous allions au hasard. C'était un soir d'automne.
Pas un nuage au ciel. Dans l'air, — pas un frisson.
Derrière nous, les pins à l'aspect monotone,
Sans se jamais lasser, gémissaient leur chanson.

Sur leur socle mouvant, les monstrueuses dunes
Festonnaient le ciel clair de leurs sommets géants,
Et le chaos de sable aux profondes lagunes
Ondoyait, morne et sombre, entre deux océans...

La vague au ventre vert écaillé de phosphore
Se bouclait en jouant sur le rivage amer.

A l'horizon, — le phare à flamme tricolore...
Une voile, — un murmure, — une plainte... la mer!

Les parfums pénétrants des pins et du cytise,
Les tiédeurs de la nuit qui me faisaient pâmer,
L'âpre senteur des flots, la bouche de Denise,
Tout me versait l'ivresse et me disait d'aimer!

Blois. — Septembre.

XIII

Notre bonheur durait depuis six mois. Mon père
M'écrivit tout à coup. Il me donnait deux jours
Pour partir. Rien de plus. La lettre était sévère,
Et vint, comme un boulet, traverser mes amours.

Qui la remplacerait l'affection chérie
Où je m'étais blotti, confiant et charmé?

Il fallait quitter Blois ! — Notre seule patrie,
N'est-ce pas le pays où nous avons aimé ?

Je parcourus cent fois cette ville maussade,
Et je sentais rouler des larmes dans mes yeux.
Les arbres, les maisons... j'allais, comme un malade,
Triste et le cœur serré, leur faire mes adieux.

Denise n'épargna ni sanglots, ni promesses.
« Elle ne voulait plus sortir de la maison.
Elle vivrait ainsi seule avec ses tristesses,
Et même — elle craignait beaucoup pour sa raison ! »

Ses bagues, son mouchoir, son portrait, une mèche
De cheveux blonds coupés sur son front ingénu,
Elle me donnait tout ! — et Jésus dans sa crèche,
Si j'avais laissé faire, aurait été moins nu.

XIV

.
.
Deux grands jours de voiture ! Et l'horrible voyage
Que celui que l'on fait ainsi, tout chagriné !
Je vis paraître enfin le clocher du village
Où, sans avoir rien fait pour cela, je suis né.

On aperçoit sur la route
La ferme au pied du coteau.
La vache se penche — et broute
L'herbe haute au bord de l'eau.

Sous un noyer centenaire,
Au front richement peuplé,
Dans la cour on voit une aire,
Une aire à battre le blé.

L'avoine, le seigle et l'orge
Sont entassés à foison;
Le grenier crève et dégorge
Les trésors de la moisson.

Les canards fouillent la vase.
L'étable beugle et mugit.
Le raisin foulé s'écrase
Sous le pressoir qu'il rougit.

Aux environs de l'étable,
Le coq de son bec pointu,
Sondant et triant le sable,
Pique un grain sous un fétu.

Comme une verte corbeille,
Tout autour de la maison,
Montent les bras d'une treille :
C'est un nid dans un buisson.

A quelques pas plus loin, derrière une dentelle
De chênes et d'ormeaux, sous un ciel pluvieux,
Et, comme pour servir de fond à l'aquarelle,
Le château paternel s'asseyait lourd et vieux.

XV

Ce que j'ai souffert — là — pendant quatre semaines,
Sans une lettre, un mot ! plein d'angoisse et captif ;
Ce que j'ai répandu de larmes et de haines,
Comme au fond de sa fosse un homme enterré vif ;

Les spectres que j'ai vus, les nuits que j'ai passées,
Debout, en proie au doute, aux souvenirs ardents,
Et le sang allumé, seul avec mes pensées,
Maudissant Dieu, frappant les murs, grinçant des dents...

Denise aux bras d'un autre, infidèle, parjure,
Apportant ses baisers au nouveau rendez-vous...
Ces fièvres, ces transports, mes terreurs, ma torture,
Il faut, pour les comprendre, avoir été jaloux !

XVI



N'y pouvant plus tenir, épuisé, sans courage
Contre tous les soupçons qui me poignaient le cœur,
J'empruntai cent écus chez un juif du village,
Et je m'enfuis, un beau matin, comme un voleur.

.
.
.
.

J'allais donc la revoir ! — La lourde diligence
Avait fait bruyamment retentir le pavé.
Rien ne semblait avoir changé dans mon absence...
C'était ma vieille ville et j'étais arrivé !

Margot fut interdite et sottement surprise,
En me voyant courir au salon comme un fou.

Personne. — Mais bientôt je vis entrer Denise,
Et j'étendis les bras pour lui sauter au cou.

« Tu ne m'as pas écrit, méchante enfant ! » — Mais elle,
Me faisant de la main signe de parler bas :

« Écoute ! et si tu viens me faire une querelle,
Quand je t'aurai tout dit, tu ne l'oseras pas.

« Il faut plaindre plutôt la pauvre pécheresse,
Car je veux franchement mettre mon cœur à nu,
Et peut-être, en allant au fond de ma détresse,
Tu me pardonneras ton amour méconnu.

« Il est des préjugés dont chacun est esclave,
Et c'est en vain, vois-tu, qu'on veut leur échapper.
Le monde est sans pitié pour celui qui les brave,
C'est un joug — sous lequel nous devons nous courber.

« Ne sachant autrefois d'estime que la nôtre,
Nous allions tous les deux suivant le fil de l'eau,
Doucement endormis dans les bras l'un de l'autre,
Calmes, comme Moïse au fond de son berceau.

« Hélas ! il fallait donc cette horrible secousse !
Notre bonheur si tôt brisé contre l'écueil,

Ce réveil désolé d'une erreur aussi douce :
La honte et le mépris sur ma jeunesse en deuil...

« Je préférerais mourir que d'avouer ma faute.
On m'offrit un moyen de me justifier !
Oui, je pouvais encor porter la tête haute,
C'était à mon amour de se sacrifier...

« Le curé me donna ses conseils les plus sages,
Il offrait le pardon à mon cœur attendri...
Alors je résolus d'envoyer deux messages,
Le premier à ton père — et l'autre... à mon mari.

« On oubliait sa faute en lui cachant la mienne...
Il revint — Et tu vois, pouvais-je dire non,
En songeant que, du moins, si j'acceptais la chaîne,
L'enfant de l'adultère allait avoir un nom!.. »

XVII

Il faut qu'à ce moment le Dieu terrible et juste
M'ait prêté le rayon de sa colère auguste,
Car je sentis monter la rage et la pâleur
A mon front, — et je vis que Denise avait peur .

« O mon unique amour ! ô ma première ivresse !
Voilà donc le rideau baissé sur ma jeunesse !
La pièce est bien finie, et, comme il se fait tard,
L'actrice a dépouillé sa couronne et son fard.
On la verra demain, riant de ma méprise
Répéter doucement à l'oreille surprise
De son nouvel amant les serments éhontés
Qu'un moment je croyais pour moi seul inventés
Cet enfant que j'aurais aimé comme sa mère,
Pourquoi l'as-tu sali sous un baiser banal ?
N'as-tu donc pas été doublement adultère,
En reniant ton cœur dans le lit conjugal...

J'aurais compris plutôt le pâle infanticide,
Qui visite à minuit la couche encore humide,
Et confond à la fois sous un voile étouffant
Les sanglots de la mère et le cri de l'enfant !
C'est contre la nature et contre Dieu. J'estime
Que les semblants d'honneur qu'on achète à ce prix
N'ont jamais pu valoir la moitié d'un tel crime...
J'aurais compris pourtant ! pourtant j'aurais compris !
Qu'il reçoive en ton sein mon premier anathème,
Ce mort-né de l'amour, — et que l'eau du baptême
Ne puisse, quand ses yeux étonnés s'ouvriront,
Laver la double tache imprimée à son front !
Qu'il soit errant, chassé, dévoré par le vice !
Que pour voler sa mère il lève le couteau,
Qu'il traîne le boulet et qu'il meure à l'hospice,
Qu'il te couvre d'opprobre et te mette au tombeau !

« Maintenant que mon cœur a vomi sa scorie,
Retrouve ton aplomb et ta galanterie...
Je ne t'estime pas assez pour te tuer,
Au bras de ton mari va te prostituer ! »



ÉPILOGUE

Depuis ce jour, Denise est constamment en fête.
Au concert, au théâtre, au bal,
On l'accueille, et l'on voit madame la préfète
Lui faire un salut amical.

Pour moi, j'ai renfermé ce qui me venait d'elle
Pêle-mêle dans un coffret,
Deux cents billets d'amour signés de l'infidèle,
Des fleurs, des cheveux, un portrait,

Les derniers souvenirs d'une ardeur insensée
A laquelle j'ai dit adieu,
Et plus fort que mon cœur, j'ai fait par la pensée
Une croix au milieu.

Je ne sais si Denise a gardé l'amertume
Du souvenir et du remords,
Mais, comme les chrétiens, les amants ont coutume
D'ensevelir leurs morts!

FIN

TABLE

	Pages.
DÉDICACE.....	4
PRÉFACE.....	3
HISTOIRE D'UN PREMIER AMOUR.....	5
L'IDIOTE.....	225
LA CONFESSION D'ŒDIPUS.....	255
DENISE.....	263

ERRATUM

Page 193, ligne 17, au lieu de : « Du jour *que* tu quitteras... » lisez : « Du jour *où* tu quitteras. »

DU MÊME AUTEUR

SOUS PRESSE

LES AMOURS DE THÉÂTRE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-DENIS, 7.

69705482

1840



